

Paul Leverkühn

X-2

SECOND VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AFRIQUE.

TOME SECOND.

SECOND VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE,

PAR

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE;

DANS LES ANNÉES 1783, 84 et 85;

PAR F. LEVAILLANT.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ H. J. JANSEN ET COMP^e, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

PLACE DU MUSEUM.

L'AN 3 DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

VOYAGE EN AFRIQUE.

VOYAGE DANS LE PAYS DES PETITS ET GRANDS NAMAQUOIS.

MA destinée, depuis quelque tems, étoit d'être balotté sans cesse du désespoir à l'espérance. Nous n'avions pas encore fait deux lieues, quand subitement se présenta devant moi un motif d'espoir et d'allégresse; c'étoit des pas de bœufs. A la vérité, leurs traces, ainsi que les bouses qu'ils avoient laissées, paroissoient un peu anciennes; mais au moins ces vestiges prouvoient qu'un troupeau de bêtes-à-cornes avoit passé par là; et soit que ce troupeau appartînt à une horde de Hottentots, soit qu'il fut celui

de ce Klaas Baster que je cherchois, je pouvois me flatter, si je le rencontrois, de trouver du secours et des amis.

Tandis que nous raisonnions sur ces probabilités, et sur les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour rejoindre le troupeau, Kees, s'élançant avec un cri de joie hors de mon chariot, se mit à courir en avant; et à l'instant même il fut suivi par mes chiens. Assurément ce n'étoit pas pour attaquer une pièce de gibier, que mon singe montroit cette ardeur; je le connoissois trop poltron. Jusqu'à ce moment, je ne l'avois encore vu qu'une seule fois, se hasarder et s'aventurer ainsi : c'étoit à mon premier voyage, quand il me découvrit, dans le pays des Caffres, cette source à laquelle je donnai son nom.

Une course absolument semblable paroissoit m'annonçer ici une semblable découverte. Je volai donc où il s'étoit arrêté; et à deux cents pas de la voiture, je le vis au milieu de ma meute, dans une large cavité extrêmement humide, que les chiens fouilloient et creusoient avec leurs pattes pour y chercher de l'eau.

J'appellai mes gens. Ils vinrent avec des pelles et des pioches, et se mîrent à creuser le bassin. Effectivement nous eûmes bientôt deux à trois pintes d'eau trouble et un peu saumâtre : pour la rendre potable, j'y jettai, comme dans celle du Krakkeel-klip, quelques onces de caffé en poudre. Mon dessein étoit de la faire bouillir comme au Krakeel; mais la soif qui brûloit mes gens étoit si cruelle qu'aucun d'eux ne put se résoudre à attendre. Il fallut donc leur livrer cette espèce de boue liquide. En père juste, je la partageai également entre tous, selon mon ordinaire; et nous en eûmes très-peu chacun.

Nous nous trouvions au pied du petit chaînon de montagnes. Il couroit du nord au sud; et se détachant de la grande chaîne que nous avions à l'est, formoit ainsi une gorge dont il étoit impossible à l'œil de suivre toute l'étendue.

Des troupeaux avoient séjourné là pendant quelque tems. Par-tout, la terre foulée, y offroit l'empreinte de leurs pieds. Ainsi, ne doutant pas que je ne trouvasse bientôt une horde hottentote qui me don-

neroit des renseignemens sur le nomade Baster dont m'avoit parlé Gordon, je pris le parti, en suivant la gorge, d'aller à la découverte.

Pour cet effet, il falloit laisser mon chariot, mes équipages et tous mes bestiaux à l'entrée de la gorge. C'est aussi ce que je fis. Cependant j'y laissai, en même tems, pour gardiens, quatre personnes; et leur enjoignis de creuser et d'élargir le trou, afin, qu'en leur fournissant à elles-mêmes une provision suffisante d'eau, il put, s'il étoit possible, former un abreuvoir pour les bêtes qui me restoient.

Le nombre en étoit bien diminué. Dès le moment qu'en entrant dans le désert, j'avois cessé de trouver du gibier pour la nourriture de mes gens, je m'étois vu contraint de faire égorger successivement tous mes moutons. Depuis la mort d'Ingland, je venois, dans la route, de perdre encore deux bœufs. Toutes mes vaches avoient péri. Des quatre chevaux, il ne m'en restoit plus que deux; vrais squélettes, dans l'état le plus déplorable, et incapables absolument de faire le moindre service. Il n'y avoit

que mes chèvres qui ne se sentoient point de notre affreuse détresse. Elles avoient même donné constamment du lait ; et cette ressource journalière avoit été notre unique salut, puisqu'elle m'avoit permis jusque-là, de fournir journellement à mes gens un peu de lait, et même à mes chiens, qui, par le défaut d'eau, eussent pu bientôt gagner la rage.

J'emmenai avec moi huit hommes, parmi lesquels étoit mon Klaas ; pour donner à notre recherche une marche plus sûre et plus prompte, je le chargeai d'aller, avec trois de ses camarades, à l'ouest de la petite chaîne de montagnes, et de la suivre en remontant au nord ; et moi, pendant ce tems, je m'enfonçai, avec quatre chasseurs, dans la gorge entièrement couverte de gros buissons.

Après quelque tems de marche, j'arrivai à un sentier qui paroissoit extrêmement battu. Cette découverte, dont nous ne pouvions que nous féliciter, glaça d'épouvante mes quatre hommes. Ils s'imaginèrent que ce défilé conduisoit à quelque retraite de Boschjesman, et me prièrent de ne pas nous

enfoncer plus avant, de peur d'être égorgés tous cinq par ces voleurs. Vainement, je leur représentai que le plus grand malheur qui pût nous arriver, dans la circonstance où je me trouvois, étoit de ne rencontrer personne, et que nous ne pouvions sortir d'embarras qu'en parlant à quelqu'ame vivante ; ils ne voyoient au bout du sentier qu'une horde d'assassins; et sans oser aller plus loin, ils s'arrêtèrent, partagés entre la honte de m'abandonner et la crainte d'être égorgés! Quand le diable seroit là avec tout l'enfer, m'écriai-je, il faudroit que j'aille lui parler, j'y suis décidé. Au reste, mes amis, si vous avez quelque répugnance à me suivre, je vous laisse la liberté de retourner, et je me passerai de vous.

En parlant ainsi, je m'enfonçai dans le sentier, et je vis avec plaisir qu'ils me suivoient tous quatre. Cependant leur marche n'étoit rien moins qu'assurée. Tout en avançant, ils raisonnoient entre eux sur ce qu'il y auroit à faire, si nous tombions dans une horde de Boschjesman; sur les moyens de l'aborder, si nous n'étions pas attaqués par elle; sur ceux de se soutenir et de se

défendre, si nous l'étions. Ces combinaisons de tactique dans mes Sauvages, ces projets raisonnés dans le cas où ce seroient des amis ou des ennemis qu'ils trouveroient, m'amusoient beaucoup. Je voyois sur-tout avec plaisir que leur peur, toute grande qu'elle étoit, leur avoit pourtant laissé la tête libre; et qu'en s'allarmant beaucoup sur le danger dont ils se croyoient menacés, ils prenoient néanmoins des précautions fort sages pour s'en garantir si nous étions attaqués.

Elles furent inutiles. Après avoir suivi pendant une heure le sentier, nous sortîmes de la gorge et débouchâmes dans la campagne, où nous vîmes Klaas et ses camarades, parcourir un emplacement où il y avoit quelques huttes délabrées. Je leur fis signe de venir se joindre à ma troupe; et pendant ce tems je montai avec la mienne sur une hauteur voisine, d'où, portant les yeux au loin, il m'étoit aisé de m'assurer si je n'appercevois point dans les plaines d'alentour les hommes à qui appartenoient ces huttes. Mais seulement, à quelque distance, je découvris, avec ma lunette, plu-

sieurs cabanes que je reconnus pour être celles de Hottentots ; et il y en avoit même une, entre autres, qui me parut plus grande qu'elles ne le sont ordinairement. Etoit-ce-là un vrai kraal hottentot ? Etoit-ce une de ces stations passagères que s'étoit choisi, pour lui et pour ses gens, ce Baster que je cherchois, et qui vivoit à la hottentote ? Mais soit kraal, soit séjour de Baster, il falloit, pour y trouver des renseignemens ou des secours, m'y rendre sans délai ; et c'est ce que je fis.

En m'approchant je vis, avec regret, que toutes étoient vides, comme les premières ; elles paroissoient même abandonnées depuis plusieurs semaines. Seulement, on avoit laissé dans la grande un de ces moulins à bras dont se servent les colons pour moudre leurs grains. Ce meuble domestique, déposé là, annonçoit un établissement dans lequel on se proposoit de revenir ; et ce qui le prouvoit encore mieux, c'étoient deux petits champs, proprement ensemencés, d'orge et de blé, qui se trouvoient près de la cabane. Mais que m'importoit dans cette occasion l'apparence d'un

prochain retour ; c'étoit l'homme présent, qu'il me falloit, et non celui qui devoit revenir. Au reste, au milieu de ces contrariétés, je trouvai au moins un motif de consolation ; ce fut une source, qui, quoique saumâtre, ainsi que toutes celles que nous avions rencontrées depuis quelque tems, fut pour nous une découverte très-agréable, et soulagea, pour le moment, notre soif ardente.

Je ne pouvois douter, d'après ces indices, que la horde hottentote ou le propriétaire des huttes, ne se fussent retirés avec leurs troupeaux dans les gorges et les vallées des montagnes voisines; et mon intention étoit de les y chercher. Mais comme il étoit trop tard pour continuer nos recherches dans le moment, nous les différâmes au lendemain, et nous nous arrangeâmes pour passer la nuit dans la cabane au moulin. Nos feux, faute de bois, furent faits avec des bouses sèches, que nous trouvâmes en abondance dans les environs ; et j'eus soin qu'on en entretint plusieurs allumés ; me flattant que si le maître de l'habitation étoit à portée de les voir, il auroit, sans doute, la curiosité de

s'en approcher le lendemain, pour en reconnoître les nouveaux hôtes.

Le lendemain personne ne parut, et nous nous vîmes réduits à continuer nos recherches. Mais de quel côté les diriger? Voilà ce qui m'embarrassoit. Sûr, au moins, qu'en quelque endroit qu'elles aboutissent, elles ne pouvoient que m'éloigner de plus en plus de mon camp, je pris le parti d'y envoyer un de mes gens, avec ordre d'amener au lieu où j'étois mon chariot et mes animaux. Outre que le sol s'y trouvoit moins brûlé, la petite source devoit suffire pour mes bestiaux; et certes, elle promettoit d'être plus abondante que le trou qui avoit été commencé par mes chiens, et qui déja, peut-être, se trouvoit tari. Je donnai donc expressément l'ordre d'empêcher mes bestiaux de dévorer les champs ensemencés.

Pendant que l'on portoit mes ordres au camp, je marchois avec ma troupe vers la grande chaîne de montagnes, dans l'espoir qu'élevés là de beaucoup au-dessus des lieux circonvoisins, nous distinguerions sans peine où étoient les possesseurs du kraal abandonné. La route, au reste, n'é-

toit pas embarassante. Depuis les cabanes jusqu'à la cîme la plus haute, elle avoit été tracée par les pas des pâtres et de leurs bestiaux. Mon œil la voyoit circuler sur le revers des montagnes, se perdre de tems en tems dans les sinuosités; puis se remontrant sur les parties saillantes, aboutir au plateau le plus élevé.

Dans un autre moment, je me fusse bien gardé d'entrepcndre une marche aussi pénible; et même dans celui-ci, j'en sentois toutes les difficultés. Outre qu'elle alloit, peut-être inutilement encore, nous coûter une journée entière de peine, je craignois que l'épuisement où nous nous trouvions ne nous permît pas d'en supporter l'extrême fatigue. D'ailleurs, si la montagne recéloit en effet des Boschjesman, n'étoit-ce pas exposer visiblement ma troupe, que de l'engager dans ces rochers où ils auroient, pour l'attaquer, tant d'avantage. Je ne sentois que trop bien la force de ces réflexions; mais je sentois encore mieux, que nous ne pouvions échapper à la détresse où nous nous trouvions, qu'en découvrant des humains qui pussent nous secourir : et quand

il ne reste plus qu'une seule ressource, examine-t-on si elle a des dangers.

En route, nous trouvâmes à tuer sur, le sommet des rochers, quelques damans, qui furent destinés à notre souper. Nous apportions aussi une petite provision de l'eau de la fontaine; parce que nous avions à craindre de n'en pas trouver sur la montagne : et en effet, sa cîme étoit un immense plateau très-aride. Nous y arrivâmes après avoir gravi péniblement sous l'ardeur d'un soleil brûlant; réunis sur la platte-forme, nous nous vîmes en proie à ses feux devenus presque horisontaux, et elle ne nous offroit pas un seul arbre pour nous en garantir. Mais je n'ai pas besoin de dire que ce n'étoit pas là la pensée qui m'occupoit le plus, et que notre premier soin, quand nous fûmes sur la montagne, fut de promener au loin nos regards de tous côtés, pour y découvrir ce que nous étions venus chercher avec tant de peine.

Mes Sauvages, avec leur vue perçante, ne laissoient échapper aucun objet qu'elle put atteindre. Gorges, vallées, plaines, montagnes, leur œil visitoit tout avec la plus

plus rigoureuse attention ; ils sembloient même, par une sorte d'émulation, se disputer à qui d'entre eux découvriroit plutôt ou un homme, ou un troupeau. Hélas ! tant de soins n'aboutirent qu'à nous désoler davantage. Par-tout nous ne vîmes que le tableau décourageant d'une affreuse solitude. Point d'hommes, point d'animaux ; nous paroissions être seuls au monde. Le cri plaintif des damans étoit tout ce qui se faisoit entendre autour de nous.

Oh ! ce fut alors que la consternation devint générale ; et moi-même qui, jusqu'à ce moment, avois du moins, au milieu de tant de malheurs, conservé l'espérance, je la perdis. En vain, je conseillai à mes pauvres amis abattus d'apprêter les damans pour leur repas ; en vain, je les pressai de boire l'eau que nous avions apportée ; tous se refusèrent à manger de peur d'être obligés de boire, et à boire de peur de souffrir plus encore.

Il est vrai que, depuis quelque tems, nos eaux ayant toujours été saumâtres, elles nous avoient mis la bouche dans un état de gonflement, d'altération et de douleur,

qui étoit devenu une souffrance habituelle. Celles de la veille, sur-tout, avoient beaucoup aggravé le mal; parce que mourans de soif, et séduits par l'aspect d'une source, nous nous étions permis d'en boire beaucoup. La langue, les gencives, l'intérieur même de la gorge, étoient enflammés. Dans un pareil état des organes endommagés, on conçoit aisément qu'une nouvelle eau saumâtre, loin de désaltérer et de rafraîchir, ne pouvoit qu'augmenter l'inflammation. En route, quelques-uns de mes Hottentots avoient tenté de s'en mouiller la langue; elle leur avoit donné les douleurs brûlantes d'un caustique; il n'est donc point étonnant qu'ils eussent pour elle cette sorte d'horreur que donne l'hydrophobie.

Enfin, le soleil étoit déja disparu de la montagne: n'ayant encore rien apperçu, nous cherchâmes un endroit commode pour y passer la nuit; nous allumâmes un feu derrière une grosse roche pour n'être point découverts des Boschjesman et nous nous retirâmes. Tous mes Hottentots, accroupis autour de ce feu, les coudes appuyés sur les genoux, et la tête dans leurs deux mains,

gardoient ce morne silence qui est l'effet ordinaire d'un grand abattement. Ils finirent enfin, par se coucher à terre et se préparoient à dormir ; cherchant ainsi, dans le sommeil, une distraction momentanée à des maux qui ne devoient renaître que plus cuisans.

Je m'étois étendu à terre, comme eux; mais n'ayant pas, comme eux, la faculté d'appeler le sommeil à ma volonté, je m'abandonnai tout entier aux réflexions affreuses que comportoit l'horreur de ma situation. Tantôt, je me reprochois cette erreur d'espérance qui, sans fruit, m'avoit fait braver tant de périls, et qui m'éloignoit de mon camp de plus de huit lieues; tantôt, je contemplois avec attendrissement les malheureux compagnons de mon voyage, condamnés à souffrir avec moi toutes les privations; tantôt, revenant sur moi-même, et ne voyant nul remède à cette horrible situation, j'invoquois la mort, et ne songeois qu'aux moyens de hâter son approche; mais l'extrême désespoir souvent touche de bien près à l'extrême bonheur !

Vers une heure après minuit, Klaas,

toujours le même, toujours occupé de moi, et sans cesse aux aguets pour m'annoncer une nouvelle favorable, s'approcha tout-à-coup, et me dit, d'un ton qui annonçoit les palpitations de l'espérance, qu'il apperçevoit des éclairs à l'horison, vers la partie de l'ouest; que les nuages paroissoient s'amonceler sur nos têtes et qu'infailliblement nous aurions un orage. Quoique nous eussions été trompés, dans la plaine, par une fausse joie, plus cruelle que la certitude même de notre malheur, je donnai, malgré moi, créance au rapport de mon Klaas, et, entr'ouvrant le manteau qui m'enveloppoit, pour considérer les effets de ce nouvel orage, je pressentis, à mon tour, qu'il viendroit crever sur la montagne, et que nous ne manquerions pas d'en ressentir les bons effets.

Bientôt j'entendis le bruit de quelques grosses gouttes d'eau, heureux précurseurs d'une pluie abondante. Tout mes sens, en un moment, dilatés d'aise et de joie, se r'ouvrirent à la vie. Je sortis hors de ma couverture, et couché sur le dos, la bouche ouverte, je recuillis avec volupté les

gouttes que le hazard y faisoit tomber. Chacune d'elle paroissoit un baume rafraichissant sur ma langue et sur mon palais desséchés. Je le répète, la plus pure volupté de ma vie entière est celle que je goutai en cet instant délicieux, acheté par tant de soupirs et de si longues angoisses. L'averse ne tarda point à fondre de toutes parts ; elle tomba trois heures par torrens, le disputant de fracas avec le tonnerre qui ne cessoit de gronder sur nos têtes. Tout mon monde, couroit ça et là par l'orage, se cherchant l'un l'autre et se félicitant, avec un air de triomphe, de se voir ainsi baigné ; ils se sentoient revivre ; on eût dit qu'ils cherchoient à se gonfler, comme pour offrir plus de surface à la pluie et s'en imbiber davantage. Pour moi, je goûtois un si doux plaisir à me tremper comme eux, que, pour conserver plus immédiatement cette fraîcheur bienfaisante, je ne voulus point ôter mes habits. Cependant le froid qui, à la longue, commençoit à me saisir, me contraignit de me dépouiller tout-à-fait et de me replacer sous mon manteau.

Tant de bonheur ne pouvoit être cou-

ronné tristement. Un vent d'est vint déchirer en lambeaux et emporter devant nous le reste des nuages ; le ciel reprit sa pureté et le soleil, qui la veille achevoit de dessecher nos corps, sembla ne s'élever, ce jour-là, que pour réparer les dégâts de l'orage. Au réveil, chacun se trouvoit un autre homme ; nous étions ressucités : aussi l'un des premiers effets, que nous fit éprouver ce changement inespéré, fut une faim dévorante. En de pareilles dispositions, qu'elle ressource nous offroient ces damans si rebutés la veille, et qu'elle avidité avoit tout d'un coup succédé au dégoût universel qu'ils nous avoient d'abord inspiré.

Tandis que nous étions occupés à les dépecer pour les faire cuire, je m'apperçus, avec surprise, qu'il me manquoit un de mes gens.

Comme il étoit possible qu'il se fût écarté dans le voisinage, j'envoyai à sa recherche un de ses camarades ; mais celui-ci, après l'avoir appellé et cherché en vain, étant revenu sans le trouver, je fus inquiet, et avec d'autant plus de raison que personne de nous ne pouvoit dire s'il avoit

disparu avant ou après l'orage. Bientôt les inquiétudes se changèrent en alarmes; et chacun alors chercha une raison à la disparution de l'absent : mais les causes qu'ils en donnoient étoient toutes également facheuses. Selon les uns, il avoit été assassiné par les Boschjesman; selon d'autres, il avoit péri sous la dent d'une bête féroce, en allant probablement à la découverte de l'eau.

Ces deux tristes conjectures me paroissoient également invraisemblables. En vain nous avions erré pendant un jour dans ces montagnes; nulle part, aucun de nous n'avoit vu ni Boschjesman, ni même vestiges de Boschjesman. D'ailleurs, quand même il auroit existé dans quelques gorges une horde de ces voleurs, quelle apparence qu'ils eussent pu attaquer un homme, sans que nous ne nous en fussions apperçus, sans que Jantje (c'étoit son nom) se fut défendu et eut appellé à son secours. Ce que je dis ici des Boschjesman, je pouvois le dire d'une bête féroce. Jamais les animaux carnassiers n'habitent que les cantons abondans en gibier, et où par conséquent, ils trouvent une nourriture facile. Or, dans celui-

ci, nous n'avions vu aucun animal malfaisant; Jantje, selon moi, n'avoit pas plus été enlevé par des Boschjesman, que dévoré par une bête féroce. J'avois bien plus à craindre que, lassé de la vie pénible et souffrante qu'il menoit depuis quelque tems, il n'eût pris le parti de m'abandonner, et ne se fut dérobé furtivement la nuit; ou, qu'excedé de fatigue et de besoin, incapable de résister davantage à tant de maux, anéanti et mourant, il ne fût allé, comme les animaux sauvages, rendre les derniers soupirs dans quelque lieu écarté.

Ces sinistres conjectures me paroissoient plus naturelles que celles de mes compagnons, et cependant elles n'étoient pas plus fondées. Pendant qu'ils s'appésantissoient sur les leurs, et que moi, par prudence, je leur cachois les miennes; ils apperçurent ce Hottentot qui accouroit à nous, ayant les bras tendus et faisant ces démonstrations usitées parmi les Sauvages, quand ils ont quelque grande nouvelle, soit bonne, soit facheuse, à annoncer.

Arrivé près de nous, il me dit que l'orage de la nuit lui ayant restitué ses forces,

il en avoit profité pour essayer de me rendre un service ; qu'il s'étoit flatté d'apperçevoir, à la faveur des ténèbres, les feux qui pourroient avoir été faits dans les vallées d'alentour, si par hasard il y en avoit d'allumés ; et que c'étoit dans ce dessein qu'il s'étoit éloigné de moi. « J'ai couru « toute la nuit, sans apperçevoir aucun « feu, ajouta-t-il ; mais au jour, j'ai vu, « à une lieue d'ici, sortir d'un kraal un « troupeau de moutons, qui s'est répandu « dans la campagne. Ma première envie « a été d'aller m'adresser aux conduc- « teurs. Ils étoient trois ; mais comme je « ne les connois point, et que jétois tout « seul, j'ai cru qu'il étoit plus sage de ve- « nir vous avertir, pour savoir ce que vous « voulez faire. »

Dans l'extrémité à laquelle j'étois réduit, rien ne pouvoit m'être aussi favorable que ce que m'annonçoit cet homme. Aussi ses camarades n'entendirent-ils, qu'avec des transports de joie, le récit de sa découverte. Ils lui serroient la main pour le remercier ; ils le carressoient à leur manière,

et m'invitoient à marcher aussitôt vers les pâtres. Moi, de mon côté, je lui témoignai toute ma reconnoissance, et louai dans tout ceci son intelligence, sa prudence et son zèle.

Ce n'étoit pas assez d'avoir échappé momentanément aux angoisses mortelles de la soif; il falloit encore échapper, pour ainsi dire, au désert, en trouvant les moyens d'en sortir; c'est ce que pouvoient seuls nous enseigner les pâtres. Guidés, par Jantie nous marchâmes avec empressement vers eux; mais, malgré notre ardeur commune, mes hottentots trouvoient, d'espace en espace, dans leur route, des motifs de distraction : c'étoient les dépôts d'eau pluviale que, pendant la nuit, l'orage avoit formés dans certaines cavités des rochers. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer ces beaux bassins d'un cristal liquide et de la plus pure transparence; ils s'empressoient d'y goûter; et si l'un d'eux découvroit un nouveau réservoir, il appelloit ses camarades qui s'extasioient de plus belle, et ne manquoient pas d'y goûter encore, et de trouver

ses eaux plus abondantes, plus claires et meilleures : vrais enfans, qui sembloient se rassasier pour la soif à venir !

Je sentois au dedans un contentement bien vif, en voyant ces malheureux Hottentots rire et s'amuser de nos désastres passés, et satisfaits du présent, ne plus songer aux événemens futurs. J'en étois occupé pour eux, mais sans leur en faire part. Cependant une pensée m'attachoit plus fortement encore, et l'espoir qu'elle faisoit briller à mes yeux, mettoit le comble au charme que me faisoient éprouver ces scènes, aussi naïves que touchantes. La multiplicité des réservoirs que nous trouvions sur notre route, m'annonçoit que l'orage s'étoit étendu fort loin; et je concluai, avec raison, qu'étant venu de la partie de l'ouest, il avoit dû, avant de fondre sur nous, vivifier la plaine où j'avois abandonné mon camp, et remplir le réservoir près duquel j'avois laissé mon vieux Swanepoel avec quatre hommes. Chaque instant me retraçoit leur joie : je les voyois former, à mon égard, les mêmes conjectures consolantes. Je les remercioís tout bas de leur dévouement généreux.

Enfin, nous arrivâmes au lieu où Jantie avoit vu le troupeau; mais depuis le matin, il s'étoit écarté: nous l'apperçûmes qui passoit au loin sur la croupe d'une colline. J'allois droit aux pâtres, qui nous apprirent, en effet, qu'ils faisoient partie de la horde de Klaas Baster, et l'un d'eux s'offrit à me conduire vers lui.

L'approche d'une troupe comme la mienne, étoit faite pour effaroucher la horde. Je crus, en y arrivant, remarquer quelque mouvement d'inquiétude et de surprise; mais je l'eus bientôt calmée en faisant arrêter tout mon monde, et députant vers elle Klaas avec le pâtre qui nous avoit accompagné. Je les chargeai de dire de ma part à Baster que je lui apportois une lettre du colonel Gordon, notre ami commun; que j'étois, comme lui, un voyageur curieux de visiter le pays.

A ce nom de Gordon, les craintes se dissipèrent; bientôt je vis arriver, avec mon ambassadeur, un mulâtre de très-bonne mine, accompagné d'un autre, mais plus petit et de moindre apparence. Le premier étoit Klaas Baster, l'autre se nommoit Piet.

Ils étoient frères. Tous deux m'abordèrent avec franchise, et me prirent la main à la hollandoise. Ils en avoient les façons, et parloient très-bien cette langue. Je leur remis la lettre du colonel; mais ici leur science fut en défaut : ni l'un ni l'autre ne savoit lire. La lettre me fut aussitôt rendue que reçue.

Gordon leur écrivoit de m'obliger en tout ce qui dépendroit d'eux ; mais n'ayant pu prévoir la détresse où je me trouverois, il n'avoit pu spécifier la sorte de service dont j'aurois besoin. Il me fut très-aisé de suppléer à ce qu'elle offroit d'insignifiant. Les yeux fixés sur le papier, je leur fis la longue énumération de mes besoins, et leur demandai, au nom de Gordon, tout ce que celui-ci auroit pu réellement réclamer à tout hasard.

Aux motifs d'intérêt, que devoit produire cette recommandation puissante, j'essayai d'en ajouter d'autres encore dans la conversation. En avançant vers le kraal, je racontai aux deux frères tout ce que nous avions éprouvé de désastres, depuis notre départ de la Rivière-des-Eléphans; le dé-

sespoir où, jusqu'au moment de l'orage, nous avoit réduit le manque d'eau; enfin, cette triste suite d'affligeantes aventures qui m'avoient forcé d'abandonner mes trois chariots, et de laisser mon monde et mes équipages épars sur la route. Je leur montrai beaucoup d'agitation, en leur racontant tous les obstacles qui naissoient sous mes pas; et j'étois dans le fond très-affecté. Un secret pressentiment m'annonçoit que ces obstacles se multiplieroient un jour à tel point qu'il ne me seroit plus possible de les franchir.

Les deux frères paroissoient s'intéresser à mes malheurs. Ils en avoient écouté le récit avec attention et sans m'interrompre; mais arrivés près du kraal, l'aîné rompit tout-à-coup le silence; et frappant fortement la terre avec son pied, consolez-vous, me dit-il, avant peu de jours, vos trois chariots seront ici avec tout votre monde.

Quelqu'agréable que me fut cette nouvelle, elle ne m'en parut pas moins étonnante. Il me sembloit même difficile que mes chariots pussent arriver aux montagnes où nous étions; car, quoiqu'elles fussent inférieures

en hauteur au plateau sur lequel nous avions passé la nuit; elles étoient cependant encore très-élevées au-dessus de la plaine. Au reste, puisque mon hôte me garantissoit l'exécution du projet, je devois croire à sa possibilité. Entrés dans sa hutte, Klaas Baster m'invita à me reposer. Il me renouvella plus affirmativement encore ses promesses ; et ajouta, qu'en ce moment, à la vérité, il ne pouvoit pas commencer à les effectuer, parce que ses troupeaux étoient à la pâture ; mais qu'aussitôt qu'ils seroient de retour, son frère partiroit avec tous leurs bœufs et le nombre d'hommes nécessaire, pour aller au secours de Swanepoel et de ses quatre compagnons ; qu'on leur porteroit des vivres, et que bientôt je les verrois auprès de moi.

Cette entreprise alloit porter la joie et l'allégresse dans l'ame de tous mes compagnons d'infortune. Comme je supposois que, d'après mes premiers ordres, une partie d'entre eux devoient être arrivés à la fontaine où je leur avois dit de se rendre, j'envoyai trois des miens leur en faire part. De la fontaine, ceux-ci étoient chargés de

reprendre la route que nous avions parcourue entre les deux chaînes de montagnes, de reconnoître l'Oliphants-Kop, et delà, suivant toujours la trace de mes voitures, d'aller annoncer à Swanepoel et à sa troupe qu'il alloit leur arriver du secours.

Dans l'après-dîner, Klaas Baster employa ses gens et ceux des miens, qui me restoient, à construire une hutte particulière pour mon usage. Vers le soir, son frère partit pour exécuter le projet convenu. Je lui donnai deux fusiliers, destinés à l'escorter et à lui servir de guide; et d'ailleurs, en passant près de la fontaine, il devoit encore emmener avec lui quelques-uns de mes gens; car ayant à charger sur les deux voitures, ceux des effets de la dernière que j'avois abandonnés, il lui falloit beaucoup de monde.

Le tems qu'alloit exiger ce voyage, me forçoit indispensablement à passer quelques jours dans le kraal; peut-être même, étois-je menacé d'y faire un séjour assez long, puisque je ne pouvois me dispenser de donner à ma caravane, à mes chevaux et à mes bœufs mêmes, s'il m'en restoit encore



Hulk Sculp.

CAMPEMENT À LA HORDE DE KLAAS BASTER.

core quelques-uns en vie, le repos nécessaire pour se remettre de leurs fatigues. Dans cette inaction forcée, il ne me restoit d'autre parti et d'autre ressource que la chasse. Mes journées du lendemain et du surlendemain furent donc employées à aller, avec mon hôte et mon guide, chasser dans les montagnes. Mais le soir du second jour j'éprouvai, je l'avoue, un mouvement de surprise bien agréable, lorsqu'approchant du Kraal, je vis flotter mon pavillon près de la hutte qu'on m'avoit construite. Mon chariot et mes gens y étoient arrivés pendant le jour. A cette vue, je jettai un cri de joie involontaire; et l'espérance, depuis si long-tems bannie de mon ame, y rentra enfin pour la première fois. Je trouvai même treize bœufs et mes deux chevaux en vie. C'étoient les seuls animaux qui eussent, avec mes chèvres, échappés à la mort.

Du reste, la chasse ne me promettoit, dans ces montagnes, ni de grands plaisirs, ni des objets de collection bien précieux. Le gibier y étoit infiniment rare; et je n'y vis guère qu'une espèce particulière de gazelle,

nommée par les Hottentots *Kainsi*, et par les Hollandois *Klip-Springers* (sauteurs de rochers), dont aucun auteur n'a encore, jusqu'à présent, donné une description parfaite.

Le kainsi n'a reçu, des Hollandois sa dénomination de sauteur de rochers (klip-springer) que pour la légèreté avec laquelle il saute de roche en roche ; et effectivement, de toutes les espèces de gazelles, celle-ci est la plus agile. Elle a la grosseur du chevreuil d'un an, et le pelage d'un gris jaunâtre ; mais son poil a cela de particulier, qu'au lieu d'être rond, souple et solide, comme celui de la plupart des autres quadrupèdes, il est plat, rude, et si peu adhérent à la peau, que le moindre froissement le fait tomber. Aussi rien n'est-il plus aisé que d'épiler cet animal : mort ou vif, la facilité est la même ; il ne faut pour cela, que le frotter, ou même toucher seulement sa peau. Plusieurs fois il m'est arrivé de chercher à conserver la fourrure de ceux que j'avois tués, et jamais je n'ai pu en venir à bout. Quelques soins, quelques précautions que je prisse en les écorchant,

toujours j'ai vu tomber en très-grande partie leur fourrure, et par conséquent la peau étoit peu propre à être conservée.

Une autre particularité de ce poil si singulier, c'est d'être fragile, en sorte que si vous en prenez entre les doigts un petit faisceau, et qu'avec les doigts de l'autre main vous venez à le tordre, vous le brisez comme si c'étoit les barbes d'une plume. Au reste, cette dernière propriété n'appartient pas exclusivement au poil du kainsi; je l'ai reconnue chez quelques espèces de quadrupèdes qui, comme lui, vivent dans les rochers.

La gazelle dont je parle, diffère encore des autres espèces par la forme du sabot. Le sien, au lieu d'être pointu ainsi que le leur, est arrondi par le bout; et comme d'ailleurs sa coutume, quand elle saute ou quand elle marche, est de pincer de la pointe de la corne, sans appuyer aucunement du talon, elle laisse une empreinte qui la rend reconnoissable entre tous les antilopes d'Afrique.

Sa chair est exquise et fort recherchée, particulièrement des chasseurs. Les pan-

thères et les léopards en sont également très-friands ; et j'ai même entendu dire à des Hottentots, que ces animaux se réunissent plusieurs ensemble pour chasser au kainsi, et que quand il s'est réfugié sur quelque corne d'une roche bien escarpée, l'un d'eux va au bas du rocher attendre sa proie, tandis que les autres s'avancent pour l'attaquer et le forcer à se précipiter du haut de sa retraite. Je ne crois point à ces prétendues associations dans les animaux de la famille du tigre. Tous vivent isolés, et chassent pour leur propre compte. Je n'ai jamais vu que l'hienne, le jackal et le chien sauvage se réunir avec ceux de leur espèce, marcher en troupes et combiner des projets de tactique, soit pour éventer une proie, soit pour la poursuivre et la forcer.

C'est une chasse fort divertissante que celle du kainsi. Il est vrai qu'on ne peut guère le forcer avec des chiens, et que bientôt, par son inconcevable agilité, il leur échappe et se met hors de leur atteinte sur quelque pointe de rocher bien isolée, où il reste des heures entières, à l'abri de toute poursuite, et suspendu, en quel-

que sorte, au-dessus de l'abîme. Mais dans cette position, il semble se placer des mieux pour la balle ou la flèche des chasseurs; et s'ils n'ont pas toujours la facilité de pouvoir le ramasser quand ils l'ont tué, ils ont au moins, presque toujours, celle de le tirer à leur volonté.

Mainte fois j'ai été témoin de ce que peut l'excessive légèreté de cet animal; mais un jour, entre autres, j'en ai vu un exemple qui m'a étonné. J'en chassois un, et, par la nature du lieu, il se trouva tout-à-coup tellement pressé par mes chiens, qu'il alloit être forcé et saisi. Nul moyen d'échapper. Devant lui étoit un immense rocher escarpé perpendiculairement, et qui l'arrêtoit tout court. Mais sur ce mur que je croyois un glacis vertical, se trouvoit une petite rugosité, saillante tout au plus de deux pouces, et que le kainsi avoit apperçue. Il y saute, et à ma grande surprise, ils s'y tient cramponné. Je crus au moins qu'il alloit en être bientôt précipité; et mes chiens eux-mêmes s'y attendoient si bien, qu'ils coururent au bas de la roche, pour le recevoir et le saisir quand

il tomberoit. Je cherchois à le harceler, afin de hâter sa chûte ; je voulois lui faire perdre l'équilibre, et dans ce dessein je lui jettois de petites pierres. Tout-à-coup, comme, s'il eut deviné mon projet, il ramasse toutes ses forces, s'élance de mon côté, passe par-dessus ma tête, puis, tombant à quelques pas de moi, m'échappe comme un éclair. Malgré la rapidité de sa fuite, il m'eût été facile encore de le tirer; mais son saut m'avoit tellement surpris et amusé que je lui fis grace de la vie. Il n'y eut d'attrapé que mes chiens, qui, tout confus de le voir échapper, ne revinrent à moi qu'avec une espèce de honte.

Avec le kainsi, je ne vis, dans toute la chaîne des montagnes, d'autre gibier que des dassen ou damans. Néanmoins la race en est peu nombreuse ; parce que les aigles et les autres oiseaux de proie, qui habitent ces montagnes, les empêchent de se multiplier.

C'est un spectacle curieux que celui de la chasse de ces carnivores. Perchés vers la cîme et sur les roches les plus escarpées de la chaîne, ils guettent au loin le gibier ;

et leur vue perçante peut le distinguer à des distances énormes. Apperçoivent-ils un de ces damans parmi les rochers amoncelés; ils fondent sur lui avec l'impétuosité de la foudre, l'enlèvent avant qu'il ait eu le tems de gagner son trou, et l'emportant dans leur aire, vont le dévorer ou le livrer au béc et aux serres de leur famille affamée.

Pour moi, c'étoit moins à ces petits quadrupèdes, qu'aux vautours et aux oiseaux de proie, que j'en voulois; toujours occupé de ma collection, je me flattois de trouver là une heureuse occasion d'y ajouter quelques objets intéressans ou neufs; et mon espérance n'étoit point vaine. Mais comment arriver à portée de ces oiseaux sans être apperçu par eux; et quelle possibilité de les atteindre, s'ils m'apperçevoient? Je n'avois donc qu'un seul parti à prendre, celui de me tenir blotti dans des broussailles, près d'un endroit où il y eût beaucoup de damans; et là, d'attendre patiemment que quelqu'un d'eux vînt fondre sur elles. La ruse me réussit, car c'est à elle que je dois plusieurs oiseaux de proie

nouveaux et rares, dont je donnerai les descriptions dans mon ornithologie.

J'ai tué aussi, dans le même canton, un vautour d'un blanc isabelle. Les colons hollandois nomment cet oiseau *Witte-Kray* (corbeau blanc). Il n'est rien moins qu'un corbeau; car c'est positivement un vautour. Les Namaquois lui ont donné le nom *Houris-Gourap;* un autre oiseau très-commun aussi sur ces montagnes, et dont je parlerai de même par la suite, tient par ses caractères du vautour et du corbeau, et forme entre les deux espèces un genre intermédiaire. Son plumage est noir; mais il porte une cravatte blanche sur la nuque, ce qui, dans les colonies, lui a fait donner le nom de *Ring-Hals-Kray* (corbeau à collier). On l'y trouve néanmoins assez rarement; mais il est fort abondant dans les rochers où j'étois. Je l'ai nommé le *Corbivau.*

Quoique toutes ces différentes chasses aient été pour moi l'occasion de plusieurs aventures, dont quelques-unes ne seroient peut-être pas sans intérêt pour mes lecteurs,

je ne me permets pourtant de parler ici que de celles qui peuvent contribuer en quelque chose aux progrès de l'histoire naturelle ; et c'est à ce titre que je vais raconter les détails suivans.

Un soir que j'étois revenu d'assez bonne heure au kraal, l'un des gardiens des troupeaux de Klaas Baster vint, avec un grand empressement, nous annoncer qu'il venoit de voir deux éléphans s'arrêter dans une bruyère du voisinage. Il y avoit peu de nouvelles qui pussent m'intéresser autant que celle-ci. Elle me rappelloit tout le plaisir qu'à mon premier voyage, m'avoit procuré la chasse de ces animaux, dans le pays d'Auteniquoi ; et ceux-ci paroissant annoncer qu'ils passeroient la nuit dans le lieu où ils se trouvoient, je pouvois me flatter de les joindre avant qu'ils le quittassent. Il fut donc résolu que nous irions les attaquer au point du jour ; et en conséquence, je fis fondre aussitôt du plomb pour en couler les balles qui nous étoient nécessaires. Mais klaas Baster n'avoit plus son fusil sur le coup ; il voulut l'y remettre ; et selon le sot usage du pays, il employa,

pour en venir à bout, un tems considérable à tirer au blanc.

Ainsi fut brûlé inutilement, plus d'une livre de ma poudre; et cependant, c'étoit bien moins cette perte qui m'affectoit, que l'imprudence et l'opiniatreté du tireur. Certainement il ne pouvoit douter que le bruit de cette longue pétarade, grossi et répété par les échos multipliés des montagnes, ne dut effaroucher les éléphans, et les forcer à se retirer plus loin. Or, c'est ce qui arriva. Le lendemain, conduits par le pâtre, et accompagnés de plusieurs de mes Hottentots, nous nous avançames, avec toutes les précautions possibles, vers la bruyère; mais nos précautions furent en pure perte: les deux animaux avoient quitté le lieu, et nous ne vîmes d'eux que des fumées et des traces. Néanmoins, je ne perdis pas l'espoir de les rejoindre. Ces traces elles-mêmes m'en indiquoient le moyen, si je voulois me résoudre à le suivre; et c'est le parti que je pris.

Nous marchâmes long-tems sur un terrain abominable. Nous allions de saccades en saccades à travers les éboulemens et les

quartiers de rochers détachés des montagnes. Plus paisible, et les sens plus rassis, j'eusse dévoré des yeux ce spectacle d'un effet horrible et bisarre. C'est ici que la nature épuisée n'a plus de force pour se reproduire ! Que de siècles ont, tour à tour, vieilli, déraciné, rongé ces barrières formidables! Ainsi chaque portion du globe, l'une après l'autre, est dévorée par le tems, ou plutôt le globe entier s'use chaque jour et se fond au sein de l'espace.

Après une marche très-fatigante, après bien des détours et des circonvolutions, nous revîmes enfin, derrière une petite colline, les deux éléphans que nous cherchions; et pour comble de bonheur, le lieu nous favorisa tellement, que nous pûmes nous approcher d'eux jusqu'à vingt pas, sans en être apperçus. Klaas Baster et moi, nous ajustâmes chacun le nôtre. Le mien tomba sur le coup : c'étoit une femelle : le sien étoit un mâle ; il poussa un cri effroyable qui nous glaça tous d'épouvante, et alla tomber à deux cents pas plus loin. Mes Hottentots le suivirent. Mais à peine l'eurent-ils vu à terre, que je les entendis crier, à

plusieurs reprises et avec tous les signes de la joie, *poes-kop, poes-kop*. Etonné de ces cris, dont je n'entendois point la signification, j'en demandai l'explication au Baster. Il me répondit, qu'on appelloit *poes-kop* (tête camuse), une race particulière d'éléphans qui ne porte point de défenses; que ces éléphans étoient infiniment rares, et que delà venoit les cris de joie et de surprise qu'avoient poussés mes gens; qu'enfin, les poes-kop, quoique privés de l'arme qui est propre à tous les autres, étoient beaucoup plus redoutés que ceux-ci, parce qu'ils étoient plus méchans.

Lorsque j'eus bien examiné ces animaux, je me convainquis aisément qu'ils n'étoient pas d'une espèce différente des autres éléphans, comme le prétendoit Klaas Baster; mais bien une simple variété ou jeu de la nature. Et depuis, j'ai appris par de grands chasseurs, que, quoique les poes-kop soient très-rares, on ne laissoit pas de trouver, de tems à autre, de ces animaux, toujours privés de défenses, à quelque vieillesse qu'ils soient parvenus. Celui que je venois d'abattre n'en offroit pas la

moindre apparence. Il n'en auroit certainement jamais eu ; car j'ai fait observer ailleurs, que les défenses paroissent déjà aux éléphans dans leur plus grande jeunesse. J'ai dans mon cabinet deux de ces défenses, qui n'ont pas plus de deux pouces et demie de longueur en tout; et que j'ai arrachées à un éléphant qui tetoit encore : il n'étoit peut-être pas âgé de plus de trois à quatre mois. Au reste, cette particularité n'en est une que pour le climat de l'Afrique; mais elle cesse de l'être pour d'autres contrées ; car, autant il est rare, en effet, de rencontrer au Cap-de-Bonne-Espérance des éléphans sans défenses, autant il est rare d'en trouver d'armés à l'île de Ceylan. Ce fait, m'a été attesté par des personnes qui ont passé trente ans dans cette île et, qui y ont assisté constamment à toutes les chasses d'éléphans qui se font à certaines époques. Sur cent de ces animaux qu'on y prend, c'est un phénomène d'en rencontrer deux qui soient armés, et encore leurs défenses ne pèsent elles pas plus de quinze à vingt livres; quant aux femelles, jamais celles du pays dont je parle n'en ont offert seulement la

trace ; tandis qu'au Cap-de-bonne-Espérance elles en ont toutes de plus ou moins fortes, et même les vieux mâles y portent des armes formidables ; car il n'est pas rare d'y tuer de ces derniers dont les défenses soient chacune du poids de cent livres ; on en a même eu dans les magasins de la Compagnie qui pésoient jusqu'à cent soixante livres ; c'est ce que m'ont assuré plusieurs personnes dignes de foi, qui étoient chargées de cette partie au Cap.

Les éléphans de Ceylan seroient-ils donc d'une espèce différente de ceux d'Afrique ? C'est ce que je ne puis croire ; il est cependant prouvé maintenant que le rhinoceros de l'Inde n'est pas de la même espèce que celui du Cap-de-Bonne-Espérance ; puisqu'ils ont entre eux des caractères distintifs, qui les séparent totalement l'un de l'autre ; c'est ce qu'il faudroit démontrer à l'égard des éléphans du Cap et de Ceylan. Les colons et les Hottentots qui avoient eu occasion de rencontrer ou de tuer des éléphans poes-kop, m'ont assuré qu'ils étoient tous mâles. Celui que je venois de tuer avoit dix pieds quatre pouces de hau-

teur. A juger de son âge par ses molaires, qui n'étoient presque pas usées, il devoit être très-jeune encore. La femelle n'avoit en hauteur qu'un pied de moins : c'étoit la plus grande que j'eusse encore vue ; ses défenses pesoient vingt livres chacune ; cependant dans la suite de ce voyage, j'ai rencontré des femelles plus fortes que celle-ci, et dont les défenses pesoient un tiers de plus.

Cette taille extraordinaire dans des animaux qui habitent une contrée si stérile, qui ne produit que des eaux saumâtres, m'avoit beaucoup étonné. J'observai aussi que les bestiaux du Baster, étoient d'une force et d'une grandeur remarquable : ce double fait me conduisit à une réflexion bien simple. Parcourant, à mon précédent voyage, le pays des Caffres et la terre d'Auteniquoi, je n'avois vu, de toutes parts, que des sites enchanteurs, paturages toujours verdoyans, forêts magnifiques, rivières et ruisseaux abondans; nulle contrée n'étoit, en apparence, plus favorables aux herbivores, tant domestiques que sauvages ; et néanmoins, ils sont, non-seulement retardés

dans leur croissance, mais ils ne parviennent qu'à une grandeur et une grosseur médiocre. Au contraire, dans le pays où je suis actuellement, l'espèce des uns et des autres étoit superbe; et l'eau, même saumâtre, comme on ne l'a que trop vu, y est fort rare, et son sable aride ne nourrit que des plantes chétives, une espèce de gramen, nommé dans ce pays herbe au Boschjesman. J'étois donc porté naturellement à penser, que dans les cantons trop humides la sève est trop acqueuse et manque de substance nutritive; peut-être aussi la terre a-t-elle des veines qui produisent des sucs différens, plus ou moins nourriciers. Jusqu'ici j'avois été fondé à croire qu'un terrain sablonneux, quel qu'il soit (celui par exemple des Namaquois), devoit produire des sels pernicieux aux plantes qui y croissent, et qui nuisent par conséquent aux bestiaux; et qu'au contraire, le charmant pays d'Auteniquoi et la Caffrerie, dont les terres sont bonnes et bien arrosées, devoient fournir en abondance tous les sucs favorables à la vie. Je m'en tiens, sur tout ceci, au fait, plus certain que des conjectures,

tures, et laisse, à qui voudra s'en occuper, le soin de rechercher d'autres causes. J'observerai seulement que, dans le cours de mes voyages, j'ai généralement remarqué que les terres trop arrosées, produisoient des herbes acides, que refusent les bestiaux qui n'y sont pas habitués. Les colons nomment ces terres *Sure - Vlakte* (plaine aigre).

Avant d'abandonner nos deux éléphans, je résolus de faire arracher les défenses de la femelle. Mes Hottentots me conjuroient aussi d'enlever les filets des deux animaux. Cette double opération employa le reste du jour, et nous força de passer la nuit au milieu même de cette immense boucherie. Les pieds, selon la coutume, les pieds, morceaux friands et rares, furent cuits dans la braise. Chacun mit la plus grande ardeur à servir cette cuisine que nous n'avions depuis long-tems flairée. Mets distingués pour le chef, filets plus communs pour de plus affamés, beaucoup de joie et d'appétit de la part de tous les conviés, des eaux abondantes et pures, rien ne manquoit à ce souper fa-

meux, que la certitude d'en faire tous les jours un pareil.

C'est ainsi qu'en amusant mes loisirs, je partageois mes journées entre le plaisir de la chasse et celui de prendre des deux frères nomades les informations les plus précises sur le pays que je me proposois de parcourir; mais la plus agréable pour moi, fut, sans contredit, celle où je vis tous mes effets arrivés au kraal de Baster et mes gens réunis tous enfin autour de moi. Chacun d'eux s'empressoit de me témoigner sa joie; chacun, à l'envi des autres, me racontoit tout ce que mes dangers lui avoient donné d'inquiétude; et il fallut écouter ce débordement de protestations, par lesquelles tous cherchoient à enchérir sur leurs camarades. Ce fut avec bien du plaisir que j'embrassai Swanepoel. Le bon vieillard avoit désespéré de me revoir jamais; et néanmoins il étoit resté fidellement à son poste. Depuis mon départ, lui et sa troupe avoient vécu, en partie, d'une gazelle-pazan, qui, étant venue boire à leur réservoir, y avoit été tuée par lui.

Heureusement pour eux, l'orage que nous avions éprouvé sur la montagne, s'étoit fait sentir de leur côté ; et, en remplissant leur citerne, il leur avoit assuré, pour quelque tems, une provision d'eau. Ils avoient même recouvré un de mes bœufs que je venois d'abandonner, mourant sur la route. Désaltéré et ranimé par la pluie, l'animal s'étoit rapproché d'eux; et guidé par les feux qu'ils tenoient allumés, il les avoit rejoint. Swanepoel s'étoit flatté de voir également revenir auprès de lui les trois chiens qui m'avoient quitté, mais ils ne reparurent point ; et, sans doute, ils seront restés dans le désert, où ils seront devenus sauvages. Au reste, ce qui lui avoit donné le plus de peine dans son petit camp, c'étoit les attaques fréquentes des lions et des hiennes. Les cadavres de tous ces bœufs que je m'étois vu forcé d'abandonner sur ma route, avoient, par leurs émanations, attiré une grande quantité de ces animaux féroces ; et leur nombre, ainsi que leur fureur, devenoient très-inquiétant pour la petite troupe.

Le rassemblement de ma caravane exi-

gea de moi, des soins nouveaux, une surveillance assidue, et, par conséquent, une vie plu sédentaire. Il est vrai que la chaîne des montagnes ayant peu d'animaux, quelques jours m'avoient suffi pour me procurer ceux qu'elle pouvoit ajouter à ma collection. Je ne chassai donc plus que pour varier mes occupations et éviter l'ennui du désœuvrement. Bientôt même, par un événement dont je ne me doutois guère, je fus obligé d'y renoncer entièrement.

Un jour, qu'avec mon fusil, je parcourois les vallées, je vis, à quelque distance, une Mulatresse qui, montée sur un bœuf qu'elle menoit fort lestement, paroissoit se rendre au kraal. Elle étoit habillée à la hottentote, et conduite par un homme que je reconnus pour être de la horde de Klaas Baster. Dès que le guide m'apperçut, il me montra de la main à la voyageuse. Celle-ci, mettant aussitôt sa monture au trot, vint droit à moi; elle me salua en hollandois, et après avoir mis pied à terre, me pria de l'accompagner au kraal. C'étoit une sœur de Klaas Baster, fille encore, et vivant dans une autre horde éloi-

gnée de la sienne. Dès le jour même où j'étois venu chez lui, il avoit envoyé un exprès à sa sœur, pour lui faire part de mon arrivée; et celle-ci, qui étoit curieuse de me connoître, accouroit avec empressement pour me voir. Elle avoit une très-jolie figure. A la vérité, ce n'étoit ni la taille svelte, ni la candeur naïve de Narina; un peu d'embonpoint nuisoit à l'agilité de ses mouvemens. Mais elle avoit en coquéterie et en grâces, tout ce que donne le souvenir d'une origine distinguée; car celle-ci n'étoit point née sauvage, et se prétendoit, sans doute, d'une nature infiniment supérieure.

Son père étoit un Européen, qui dans sa jeunesse avoit passé au Cap, et qui, successivement valet de paysan, puis serviteur de la Compagnie, étoit venu à bout, par son travail et son industrie, de se faire à vingt-cinq ou trente lieues plus loin, sur les bords du *Groene-Rivier* (rivière verte), une habitation assez considérable. D'abord, il avoit vécu avec une hottentote; et c'est de cette association qu'étoient nés Klaas Baster, Piet Baster et leur sœur.

Mais devenu vain, à mesure qu'il étoit devenu riche, il avoit eu honte de sa femme, et s'étoit séparé d'elle pour épouser une blanche. Celle-ci lui avoit donné plusieurs enfans, dont deux garçons, qui, âgés l'un de vingt ans, l'autre de vingt-deux, vivoient avec leur père dans son habitation, et qui, ainsi que leur mère, devenus ses ennemis, lui faisoient passer une vie malheureuse.

Non seulement, ces jeunes gens avoient rougi de se voir des frères Mulâtres ; mais ils les avoient tant persécutés, tant vexés, que les malheureux avoient été obligés de fuir. La sœur s'étoit retirée chez les Hottentots de la horde de sa mère. Les deux Baster, attachés l'un à l'autre par l'amitié, ne voulant point se séparer, étoient venus former ensemble un établissement plus au sud, dans la plaine. Déja ils avoient défriché successivement deux excellens terrains ; et successivement leurs parens les en avoient chassés à force ouverte, et en tuant une partie de leurs bestiaux ; plusieurs fois même, ils avoient eu la barbarie de frapper Klaas ; car c'étoit prin-

cipalement à lui qu'ils en vouloient. Pour se soustraire à leur rage, il étoit venu s'établir, avec son frère, dans les hautes montagnes, où il se flattoit d'être plus aisément caché. Tous deux mariés à des Hottentotes, ils formoient, avec leur famille et les gens attachés à eux, qui tous étoient leurs parens, une horde composée de quinze à dix-huit huttes. Néanmoins Klaas vivoit dans une inquiétude continuelle; craignant sans cesse d'être découvert et surpris par ses cruels frères; et tel étoit la cause des alarmes qu'il avoit montrées quand j'étois venu vers lui avec ma troupe.

Ceux-ci habitoient le Namero. Ainsi, Klaas étoit, en quelque sorte, à la discrétion de ses ennemis; et, à dire le vrai, j'étois étonné de le voir rester dans leur voisinage, vu qu'il s'attendoit à périr d'un coup de fusil, et que déja même il avoit été manqué plusieurs fois par eux à ce qu'il me dit. Son malheur m'intéressoit beaucoup. J'eus désiré, en réconnoissance des services qu'il me rendoit, de le reconcilier avec sa famille; et comme j'allois traverser les cantons qu'elle habitoit, je formai

le projet de ce racommodement. Le succès me parroissoit si facile, que je n'hésitai pas d'offrir ma médiation à l'infortuné Baster, et que je m'avançai même, jusqu'à oser lui répondre d'un traité de paix, s'il vouloit m'accompagner. Il parut sensible au motif qui avoit dicté mes offres; mais il désespéroit d'adoucir la haine de ses implacables parens, et me demanda, pour toute grâce, si j'avois occasion de les voir à mon passage, de ne point leur parler de lui; et de leur cacher même que je l'avois vu. Quant à la sœur, autant par le genre de vie qu'elle avoit adopté, que par la tournure de son humeur, elle me paroissoit très-heureuse. Ses journées, tant que je fus auprès d'elle, se dissipoient en folies. Elle étoit sur-tout fort curieuse. Mes chariots et tous mes équipages l'occupoient sans cesse; sans cesse elle les visitoit; je n'avois aucun meuble, aucun effet dont elle ne voulut connoître le nom et l'usage. Il fallût, pour lui plaire, ouvrir et vider toutes mes caisses; elles ne m'eût pas fait grace du moindre paquet ni de la plus petite boîte. Enfin, elle ne tarissoit

pas de questions sur mon compte, et souvent elle m'en faisoit de si naïves et de si franches qu'elle m'auroit presque rendu curieux à mon tour. Ma barbe, quoiqu'elle ne fut pas encore très-grande, l'offusquoit singulièrement, elle y portoit la main sans façon, m'agaçoit de toutes les manières, et me trouvoit, disoit-elle, plus beau que le plus beau Hottentot. Pour elle, je la trouvois très-bien pour le pays où nous étions, et réellement elle étoit la Vénus de la contrée : ses habillemens un peu rares laissoient à découvert une grande partie de ses charmes ; mais elle n'apportoit pas plus d'indécence à les montrer, qu'elle n'eût mis de pudeur à les cacher. Un homme moins tempérant n'auroit eu ni faveur à demander, ni refus à redouter.

Cependant je trouvois étrange, qu'étant née d'un blanc, pouvant vivre parmi les blancs et se faire une habitation comme son père, elle eut renoncée à un pareil avantage. Je lui en fis l'objection, et je demandai quel motif lui avoit fait préférer la vie errante des Hottentots, et adopter une caste moins considérée que celle où elle

étoit née? Sa réponse m'étonna. J'y trouvai de la raison, et une sorte de philosophie naturelle, qu'assurément je ne m'attendois pas à trouver dans une tête aussi étourdie et aussi folle.

« Il est vrai que je suis fille d'un blanc, me « dit-elle ; mais j'ai pour mère une Hotten- « tote. Alliée ainsi par ma naissance à deux « races différentes, j'avois à choisir, entre « les deux, celle avec qui je vivrois. Vous « savez quel profond mépris vos blancs « ont pour les noirs, et même pour les sang- « mêlés comme moi. M'établir parmi eux, « c'étoit m'exposer à des opprobres et des « affronts journaliers, ou me voir réduite « à vivre seule, isolée et malheureuse ; « tandis que chez mes Hottentots, j'étois « sûre de trouver de l'acceuil, de l'amitié, « des égards. Mon ami, je vous le deman- « de, à ma place qu'eussiez-vous fait. ? « Moi, je n'ai pas hésité entre des amis « certains et des ennemis assurés. J'ai pré- « féré le bonheur à l'orgueil. Chez vos co- « lons j'eusse été abreuvée d'humiliations, « chez les gens de la couleur de ma mère je « suis heureuse. Chérie et considérée d'eux,

« parfaitement libre, rien ne me manque.
« Ailleurs, j'aurois versé bien des larmes;
« ici je ris tout le long du jour; et vous
« pouvez juger par mon caractère si je suis
« contente ».

Ainsi raisonnoit ma belle Mulâtresse; et si par fois ses folies m'impatientoient, souvent aussi elle m'étonnoit par son bon sens.

Un matin qu'elle étoit venue roder autour de mes chariots et de mes tentes, elle m'appella, tout-à-coup, à grands cris; puis me mettant en main un œuf tout chaud: tenez, me dit-elle, voici qui vous appartient; mais que ceci vous apprenne à être moins négligent, et qu'il ne faille plus désormais que je vienne auprès de vous pour vous donner des leçons de vigilance.

L'œuf avoit été trouvé dans des broussailles, et il venoit d'être pondu par la poulette qu'en partant pour mon second voyage, j'avois donnée à mon coq. A la vérité, ni moi, ni mes gens nous ne nous doutions pas qu'après une route où elle avoit eu tant à souffrir de la fatigue et de la disette, quelques jours de repos suffi-

roient pour rétablir ses forces, et qu'elle me donneroit sitôt des œufs. Celui-ci n'étoit sûrement pas le premier. Au moins je vis dans les environs du nid, des fragmens de coquilles cassées qui anonçoient d'autres pontes.

Il étoit possible que quelque bête, du genre des fouines, fut venue à notre insçu, en dévorer le produit; mais il y avoit un coupable qu'on pouvoit soupçonner, avec bien plus de vraisemblance : c'étoit mon singe. Tel est l'effet des mauvaises réputations méritées. Y avoit-il dans mon camp quelque délit de gourmandise, quelque vol de gloutonnerie, on commençoit d'abord par en accuser Kees; presque toujours l'accusation étoit fondée.

Je voulus m'assurer si, dans cette occasion, c'étoit à lui que je devois m'en prendre; et le lendemain matin je me mis aux aguets pour attendre le moment où la poulette ayant pondu, m'en avertiroit par ses cris. Kees étoit alors sur mon chariot; mais il n'eut pas plutôt entendu le premier caquet de la pondeuse, qu'à l'instant il s'élança en bas de la voiture pour courir

à l'œuf. Arrêté tout-à-coup par ma présence, il affecta une attitude nonchalante, se balança pendant quelque tems sur ses pieds de derrière en clignotant des yeux avec un air imbécille, passa et repassa plusieurs fois devant moi, en un mot, employa tout ce qu'il avoit de ruse pour me distraire et m'en imposer sur ce qu'il méditoit. Sa manœuvre hypocrite ne fit que me confirmer davantage dans mes soupçons. Mais je fus bientôt convaincu, quand, ayant feint pour l'abuser à mon tour, de tourner le dos aux broussailles, je le vis s'élancer rapidement de ce côté. J'y courus après lui, et j'arrivai au moment où, après avoir cassé l'œuf, il l'avaloit. On se doute bien que le frippon paya sur le lieu même la peine de son délit. Je l'étrillai très-vigoureusement; et néanmoins (tant une nature perverse est incorrigible !) ma correction, toute verte qu'elle étoit, ne l'empêcha pas d'aller voler encore l'œuf nouveau.

C'est réellement un animal indisciplinable qu'un singe. A la vérité, il a une supériorité d'instinct si parfaite, qu'il peut ren-

dre des services très-importans ; et le mien, effectivement, dans plus d'une occasion, m'en avoit rendu de tels. Mais s'il est inventif, s'il vous devient utile, c'est toujours pour lui, et jamais pour vous qu'il travaille. Assurément aucun animal sur la terre n'est aussi adroit, et, peut-être, aussi rusé que celui-ci. Cependant si on essaye de l'employer à quelque exercice ou à quelque ouvrage de commande, on ne le trouvera plus que gauche, lourd et mal-adroit. Et ce n'est qu'à force de le faire jeuner et de coups, qu'on parvient à le dresser à certains exercices ; mais il est impossible de le corriger de plusieurs défauts naturels en lui. Lascif, gourmand, voleur, vindicatif et colère, il a tous ces vices ; et s'il lui manque, disent les colons, celui d'être menteur, c'est selon eux, parce qu'il ne veut pas parler.

Persuadé que je ne parviendrois point à changer la nature du mien, et qu'à moins de le tenir tous les matins à la chaîne, jamais je n'aurois un œuf ; j'entrepris de lutter de ruse avec lui, et j'exerçai un de mes chiens à courir au nid, dès que la pou-

le faisoit entendre qu'elle avoit pondu, et à me rapporter l'œuf sans le casser. En quelques jours l'animal fut dressé. Mais Kees, au signal, couroit en même tems que lui vers la pondeuse. Alors il falloit disputer à qui des deux auroit l'œuf; et souvent ce n'étoit pas le chien, quoique le plus fort, qui l'emportoit. Si celui-ci étoit vainqueur, je le voyois accourir avec joie et déposer sa prise entre mes mains, suivi du singe qui ne cessoit de grommeler et de le menacer en grimaçant, jusqu'à ce que j'eusse pris l'œuf; comme s'il se fût consolé d'avoir manqué sa proie, pourvu que son antagoniste n'en jouit pas. Si c'étoit Kees qui avoit été le plus habile, il cherchoit à sauter sur quelque arbre, où, après avoir gobé l'œuf, il en jettoit les coquilles à son camarade, comme si il eût eu l'intention de le narguer; et je voyois revenir celui-ci avec un air honteux qui m'avertissoit de sa triste aventure.

Ces détails pourront paroître minutieux à bien des lecteurs qui ne me liront que pour me critiquer, si toutes fois ils me li-

sent avant; mais peut-être que, pour beaucoup d'autres, ils seront plus utiles que ces descriptions fastidieuses, ces détails interminables, dans lesquels on les jette trop souvent à-propos d'un insecte, d'une partie d'insecte et des dimensions sans nombre d'un animal. Il m'est doux à moi de recommencer mes voyages, de penser, de sentir tout ce que j'ai vu, senti et pensé; je laisse à de grands génies, le soin de mépriser ces fadaises, et je m'y complais d'autant plus, qu'elles me tiennent bien juste à la hauteur qui m'est propre. Du moins tel a toujours été mon plan; que dis-je, je n'en ai pas; je ne me doute même point de la science qu'il peut y avoir à faire un livre; mais le mien, si c'en est un, aura toujours, à ce qu'il me semble, un grand avantage, c'est qu'il n'est pas fait à dessein, et c'est là aussi la raison pour laquelle je ne veux seulement pas y songer. J'ai raconté si souvent mes voyages, qu'il ne m'est pas difficile de les écrire; et celui de mes amis, pourvu d'une mémoire heureuse, qui en auroit entendu le récit, pourroit

pourroit aisément et de la même manière, les écrire à ma place; c'est-là toute la prétention que j'y mets.

Quant à la partie si fameuse des voyages, savoir, les découvertes et les observations nouvelles; on en trouvera (car il le faut bien) quelque chose dans les descriptions particulières des individus nouveaux dont j'ai fait la conquête en Afrique, et que je donnerai bientôt au public; mais qu'on ne s'attende pas, comme je l'ai dit, à des démonstrations géométri-microscopiques. Je m'étendrai avec plaisir sur les mœurs et les habitudes des animaux avec qui j'ai vécu; la plus simple observation de cette nature, nous donnera toujours des résultats plus heureux et bien plus certains, que l'exploration de leurs entrailles fumantes et muettes : vraie charlatannerie, faite pour tromper d'ignorans admirateurs, et, qui pis est, bien souvent des savans même. Je m'attacherai plus particulièrement aux parties essentielles, et principalement aux formes de ces mêmes parties; quant à l'ensemble de l'animal, c'est-à-dire à sa forme extérieure, une description simple, aidée

d'une figure exacte, suffira toujours pour le reconnoître et ne pas le confondre avec un autre ; mais, à Dieu ne plaise, que j'emploie jamais mon loisir à mesurer la longueur, la largeur et l'épaisseur de toutes les dents d'un quadrupède, à donner l'exacte dimension de l'ouverture des yeux, des narines, sous toutes leurs faces ; la grandeur des trous de chaque vertèbre ; la circonférence et le diamètre de l'anus ; l'épaisseur du rectum et l'aunage de tous les boyaux, ainsi que la longueur comparée des poils dans toutes les différentes parties du corps. Tant de savoir, assurément, n'est pas à ma portée.

J'étois arrivé à la horde, le 23 juillet, il y avoit 18 jours que je séjournois ; je commençois à languir d'impatience, et je désirois reprendre ma route, mais quelque fut mon empressement à cet égard, j'avois cru ce séjour nécessaire pour le repos et le rétablissement de mes animaux. Déja mes chevaux avoient repris leur vigueur et leur courage. Des treize bœufs qu'avoient ramené mes gens, sept déja étoient assez bien remis, mais il y en a-

voit six de la convalescence desquels je désespérois. De tous les animaux bi-fourchus, le boeuf est celui chez qui le développement des forces vitales s'effectue avec le plus de lenteur. Privé de dents incisives à la machoire supérieure, il ne peut arracher l'herbe qu'avec ses lèvres, qui, étant trop épaisses ne lui permettent pas de pincer les filamens courts et succulens des jeunes pousses. Si la fatigue ne lui laisse pas assez de forces pour ruminer, s'il ne trouve pas une bonne qualité de fourage, son estomac, par le défaut de cette seconde mastication si nécessaire, n'a plus à digérer qu'une herbe indigeste et mal broyée, incapable de l'alimenter convenablement.

Mes gens, très-satisfaits de la vie oisive et tranquille qu'ils menoient dans la horde, m'exhortoient à y rester qulques jours encore, afin, disoient-ils, de donner à mes bœufs malades le tems de se rétablir entièrement. Mais ma patience étoit épuisée. Je préférai d'abandonner mes six bêtes; et quoique je ne dusse m'attendre qu'à une continuité de sècheresse et de malheurs,

puisque ma marche étoit en raison contraire de celle des saisons ; quoique la prudence me conseillât de retourner au Cap, et qu'il n'y eût presque qu'une fausse honte qui me fît persister dans mon projet, je résolus de reprendre ma route et de poursuivre mon voyage chez les Namaquois.

Ma santé n'étoit pourtant pas trop assurée ; et il me restoit quelque incommodité encore, d'un accident qui m'avoit tenu dans ma tente pendant huit jours.

De toutes les plantes remarquables de ce canton, celle qui a le plus fixé mon attention, est une espèce de géranium épineux à grandes fleurs, à laquelle les Namaquois ont donné, dans leur langage, le nom d'*Anourap*.

Ce geranium a une propriété particulière ; c'est qu'avec le tems, toute sa partie intérieure se détruit entièrement ; tandis que son écorce reste intacte. Dans cet état son tronc et ses branches sont totalement creux ; l'écorce alors prend une certaine transparence et la couleur d'une belle colle de Flandres ; jettée au feu, elle ne se brûle point comme du bois, mais se racornit et

se tortille comme le feroit une corde de boyau.

On trouve de ces géraniums qui portent des fleurs jaunes et d'autres des fleurs blanches ; mais ce qui prouve que ce ne sont absolument que des variétés, c'est qu'il m'est arrivé de trouver sur le même pied des fleurs de ces deux couleurs.

Parmi ceux dont je me voyois entouré, j'en avois trouvé un superbe, que je m'étois amusé à dessiner ; après quoi je l'avois jetté imprudemment hors de ma tente, près de mon chariot. La nuit, réveillé par un besoin, je descendis de ma voiture ; et, sans songer au géranium qui se trouvoit là, je sautai, pieds nuds sur cette plante, et m'enfonçai un pied jusqu'à la cheville dans ses épines. Ma douleur fut telle, et je poussai un cri si violent que tous mes gens accoururent. Ils me trouvèrent soutenu sur une jambe, et cloué par l'autre sur le tronc épineux, sans oser faire le moindre mouvement pour m'en retirer. Le pis de l'aventure, c'est que je ne savois comment me soustraire à cette torture, et qu'il ne m'étoit pas possible d'arracher une partie du

pied des épines, sans les enfoncer davantage dans l'autre. Enfin, on prit le parti de me soulever en me couchant un peu horisontalement; puis, d'un même effort et d'un seul coup de main, on retira la plante.

L'opération fut cruelle. Néanmoins je la supportai tranquillement, parce que je crus qu'elle seroit la dernière de mes douleurs, et qu'il n'y avoit plus, pour être guéri, qu'à arrêter l'inflammation. Dans ce dessein, je me fis envelopper la cheville et le pied avec un cataplasme de lait et d'herbes, que me firent mes Hottentots; et je me mis au lit, ne doutant pas que le jour d'après je ne pusse marcher à mon ordinaire. Mais quel fut mon étonnement, quand le lendemain je sentis mes souffrances beaucoup augmentées, et que je me vis le pied, la jambe et la cuisse même si prodigieusement enflés qu'ils ne pouvoient se prêter à aucun mouvement. Klaas Baster et ses Hottentots, en me voyant dans cet état, déclarèrent que la plante qui m'avoit blessée étoit vénimeuse, et qu'il n'y avoit que des bains de lait chaud qui pussent

me guérir. J'adoptai ce régime, et je restai pendant huit jours couché, sans sortir de dessus mon matelat. Enfin, le huitième jour, l'enflure disparut totalement; mais quoique je pusse me soutenir sur mes pieds, ma jambe néanmoins étoit d'un brun verdâtre; et ce ne fut que plus de trois mois après ma blessure, qu'elle reprit sa couleur naturelle. Mes gens nommèrent la plante, depuis mon accident, *gift-doorn* (épine empoisonnée).

Tel étoit l'état de ma santé, au moment où je me disposois à partir. Toutes les inquiétudes m'assailloient à la fois; et de toutes parts je ne voyois que des sujets de crainte. J'avois fait des échanges avec Klaas Baster pour une trentaine de moutons, afin de me former un nouveau troupeau. Je voulus même que pour la route ils s'accoutumâssent, ainsi que mes chèvres, à ne pas s'écarter de mon camp; et dans ce dessein, je les fis garder pendant quelques jours, près d'elles, autour de mes chariots et de mes tentes. Mais ce n'étoient pas les moutons qui me devenoient le plus nécessaires pour mon voyage. Comment l'entreprendre

avec sept bœufs seulement en état de servir, tandis qu'il me falloit trois attelages entiers ?

La horde étoit trop éloignée de toute habitation, pour pouvoir me flatter d'en acheter quelques-uns dans le voisinage. A la vérité, j'avois compté sur le Baster; mais celui-ci ayant commencé à défricher quelques terrains pour y semer les grains qu'exigeoit la consommation de sa horde, ses bœufs lui devenoient nécessaires. Tout ce que je pus obtenir, à force de prières et d'instances, ce fut un attelage. « Voyez-« vous ces hautes montagnes du Camis, me « dit-il? là, vous en trouverez autant qu'il « vous en faudra: quant aux moyens de vous « faire arriver au Camis, c'est mon affaire. « Je chargerai mon frère de vous y con-« duire; il prendra le nombre d'hommes et « la quantité de bœufs qu'exigeront vos cha-« riots; et quand il vous aura mis à portée « d'avoir de nouvelles bêtes, il reviendra « ici avec les siennes. »

Cette proposition étoit, dans les circonstances, ce que je pouvois désirer de plus favorable. Elle me donnoit les moyens de

reprendre mon voyage. Que pouvoit de plus pour moi le Baster ? et que pouvois-je lui demander davantage ? Cependant j'avois formé un autre vœu encore ; c'étoit de l'emmener avec moi. J'allois traverser la contrée des grands Namaquois. Or, je n'ignorois pas qu'il avoit voyagé chez ce peuple, qu'il étoit connu dans la plupart de leurs hordes, qu'il parloit très-bien leur langue, et que par conséquent il pouvoit m'être infiniment utile auprès d'eux. La difficulté étoit de le déterminer à me suivre. Vainement je l'avois pressenti plusieurs fois sur cette complaisance ; toujours il m'avoit paru y répugner ; quoique cependant il eut déja voyagé avec M. Gordon, et même avec le voyageur anglois, M. Paterson (1). Enfin, j'essayai de le gagner par la séduction de sa sœur, de sa belle-sœur et de sa femme. J'intéressai celles-ci à ma demande par quelques jolis cadeaux que je leur fis ; et en effet, elles réussirent si bien qu'il n'eut plus à m'objecter que la crainte d'être ren-

(1) Ce dernier a publié une relation de son voyage, qui a été traduite en françois.

contré et attaqué par ses frères. Mais lui ayant représenté qu'environné de tous mes gens, et sous la protection de mes armes et des leurs, il n'avoit rien à craindre de ses frères; et l'ayant assuré sur-tout que s'ils osoient approcher de mon camp et tenter quelques voies de fait, j'écrirois au colonel Gordon pour obtenir du gouvernement leur punition, il se rendit enfin à mes instances.

Nos conditions furent bientôt faites. C'étoient quatre rixdalers par mois, du tabac à discrétion, et de la quincaillerie suffisamment pour qu'il pût acheter quelques bœufs, lorsque nous serions chez les grands Namaquois. Cependant, quoiqu'il eut accepté sans hésiter ces propositions, sans qu'il m'eut même demandé à en ajouter aucune autre, je m'apperçus qu'elles ne le flattoient que foiblement. En effet, ce traitement étoit peu de chose pour un homme qui possédoit huit cents bêtes à laine et plus de deux cents bêtes à cornes, et qui, par conséquent, pouvoit, dans sa condition, être regardé comme riche. Mais quand je lui eus proposé par jour une ration d'eau-

de-vie, alors il ne put se contenir, et sa joie éclata. Quoique, vivant loin de la colonie, il eut eu peu d'occasions de boire de cette liqueur, il l'aimoit passionnément. Pendant mon séjour auprès de lui, je l'en avois régalé quelquefois; et de tous les ressorts qui pouvoient remuer son ame, celui-ci étoit le plus puissant.

Cependant il mit à nos arrangemens une condition, c'est que je le ramenerois à sa horde. Cette clause contrarioit un peu mes vues; car quoique des obstacles sans cesse renaissans me fissent presque désespérer du succès de mon voyage, j'en conservois néanmoins la volonté. Il est vrai que ces obstacles m'ayant forcé à revenir sur mes pas, il dut m'en coûter beaucoup moins de ramener le Baster avec moi.

D'après cette supposition que je ramenerois le Baster à sa horde, la famille me supplia de la protéger, à mon retour, auprès du gouverneur, et d'obtenir pour elle la liberté du port d'armes, qui est défendu à tous les Hottentots, et qui étoit nécessaire à ceux-ci, non-seulement contre l'attaque et les incursions des Boschjesman, mais

encore pour se garantir des vexations de leurs parens, qui déja plusieurs fois les avoient désarmés. Avec la même légéreté que je m'étois engagé pour l'autre objet, je promis de m'intéresser pour celui-ci : il est vrai que ce dernier ne m'exposoit pas à un manque de foi; que si je n'étois point dans le cas de solliciter de vive voix cette grace, j'avois la faculté de la demander par écrit, et qu'en me séparant de Klaas Baster, je pouvois lui remettre en main une lettre de recommandation pour M. Gordon et pour le nouveau fiscal.

En attendant, je donnai à la horde dix livres de poudre, et du plomb en proportion, et leur laissai un fusil pour se défendre pendant l'absence du frère ; ce présent lui fut d'autant plus agréable que depuis long-tems elle manquoit de munitions. Je fis à chacun des individus qui la composoient quelque cadeau particulier. Les femmes sur-tout ne furent pas oubliées ; mais la sœur m'en demanda un auquel je ne m'attendois pas. Trois jours après mon arrivée à la horde, une de mes chiennes avoit mis bas et m'avoit donné huit petits.

Moi, qui crois que la nature ne se trompe jamais, et qu'une mère peut nourrir, quelqu'en soit le nombre, tous les animaux qu'elle a portés, à moins que quelques circonstances particulières ne la privent de nourriture, j'avois laissé ma chienne nourrir tous les siens. Ils pouvoient par la suite me devenir utiles et remplacer tant ceux que j'avois perdu, que ceux dont il étoit possible que d'autres accidens me privassent encore. La Mulâtresse alloit me quitter ; pour dernier témoignage d'amitié, elle me demanda un de mes jeunes chiens; et d'abord je le lui refusai. Mais elle y mit tant d'instances, elle me pressa tant, qu'il fallut céder. Comment résister à la sœur de deux hommes auxquels tous mes gens et moi nous devions la vie !

Le 10 août, je me mis en marche. Mon intention étoit de passer la nuit à *Poes-kop-Heuvel;* c'est ainsi que nous avions nommé le lieu où avoient été tué les éléphans. Les cadavres de ces animaux subsistoient encore en partie. Mais soit la vue, soit l'odeur de ces corps, mes bœufs prirent l'épouvante, et ils s'agitèrent tellement dans

leurs traits qu'il fallut les dételer au plus vîte. A peine libres, tous prirent la fuite, et ils retournèrent au galop vers la horde, où l'on fut obligé de courir pour les ramener,

Déja, le matin, lorsqu'on les avoit mis aux voitures, ils s'étoient effarouchés, et l'on avoit eu beaucoup de peine à les atteler. Les suites funestes que pouvoient avoir ces caprices dangereux m'effrayoient d'avance, et ils me rendirent plus douloureuse encore la perte de mes anciens attelages. A combien d'accidens alloient m'exposer des animaux si mal dressés! Que de craintes! que d'inquiétudes nouvelles! Heureusement j'en fus quitte pour ce premier jour d'alarmes. Ces bêtes, qui me donnoient tant lieu de craindre pour mes gens et pour mes chariots, s'apprivoisèrent facilement : elles firent même fort lestement, dans les trois journées suivantes, vingt-quatre lieues à travers les montagnes et par les chemins les plus affreux, où nous ne trouvâmes qu'une seule fois de l'eau, qui encore étoit détestable. Heureusement que nous en eûmes dans quelques fosses de la rivière de l'Epine-

Noire (*Swarte-Doorn-Rivier*), où nous campâmes le troisième jour dans l'après-midi; de très-grands mimosas bordoient la rivière le long de son cours.

Pendant qu'on dételoit, m'étant avancé pour examiner le lieu, je vis, avec autant de joie que de surprise, un chariot que gardoient quelques Hottentots. Je les accostai, et leur fis différentes questions sur la cause qui les amenoit dans ce lieu. Mais bientôt ils changèrent mon allégresse en inquiétude, quand ils m'apprirent que le chariot appartenoit à Piet Pinard, qui les avoit pris à son service et avec lequel ils venoient d'arriver. Pinard étoit ce grand chasseur, ce coureur des bois, dont j'ai parlé ci-dessus, et dont il est question dans l'ouvrage de Paterson. Il avoit voyagé avec le colonel Gordon; et au moment de mon départ du Cap, il étoit venu s'offrir pour voyager aussi avec moi. Mais, sur sa réputation, j'avois refusé ses offres; j'en ai dit ailleurs les motifs, et c'étoit avec un vrai chagrin que je le rencontrois dans ma route.

Cependant il me rendit un service. Comme il s'étoit annoncé au Cap pour venir

chasser aux éléphans chez les grands Namaquois, Serrurier, successeur de mon ami Boers dans l'emploi de fiscal, avoit espéré qu'il me rencontreroit, soit dans la route, soit chez ce peuple; et, dans cet espoir, il l'avoit chargé pour moi d'un paquet et d'une lettre.

Le paquet venoit de Hollande, et il m'étoit envoyé par Temminck, qui, curieux d'avoir dans sa collection un calao, d'une espèce particulière, me prioit de le lui procurer; ajoutant que cet oiseau se trouvoit en Afrique, et me le désignant par un bec qu'il m'envoyoit. Temminck ne se trompoit pas. Le calao dont il me parloit est réellement un oiseau africain. On le voit même assez fréquemment à la côte de l'est; mais il est si farouche, si méfiant, si difficile à approcher, qu'il sera nécessairement toujours très-rare dans les cabinets. Pendant tout mon premier voyage, je n'avois été qu'une seule fois à portée d'en tirer un; c'étoit dans le pays d'Auteniquoi; et comme si j'eusse prévu le vœu de mon ami, je m'étois hâté de lui en faire l'hommage et de le lui envoyer par Boers.

Le

Le désir qu'il me témoignoit d'en avoir un mettoit pour moi un prix infini à çelui que je lui avois fait passer ; et je sentois quelque plaisir à penser qu'au moment où je recevois sa demande, il recevoit peut-être l'oiseau qu'il désiroit.

Les nouvelles que me donnoient, et sur la Hollande, Temminck, et sur le Cap, Serrurier, m'étoient, dans les circonstances présentes, infiniment agréables ; mais j'eusse désiré les recevoir par une autre voie que celle de Pinard. La rencontre de cet homme me sembloit de mauvais augure; je m'alarmois de le voir dans mon voisinage ; et mes craintes, comme on le verra, ne se trouvèrent que trop bien fondés.

Quoiqu'il eut suivi une autre route que moi, son voyage n'avoit pas été plus heureux que le mien, et il venoit d'éprouver, comme moi, le fléau de la sécheresse et la de disette des fourrages ; mais comme il n'avoit qu'une voiture et peu de monde, il s'en étoit mieux tiré. Il me fallût entendre le prolixe et interminable récit de ses prouesses, dont je fais grace au lecteur, car ja-

mais histoire ne fut comptée plus longuement; et d'après le service qu'il venoit de me rendre, je me voyois pourtant obligé de l'écouter.

A l'entendre, il se rendoit chez les grands Namaquois sans autre projet que celui de chasser les éléphans et de faire le commerce de l'ivoire. Mais je connoissois assez l'aventurier, pour me défier de ses déclarations. J'avois vu d'ailleurs de quoi étoit composée sa pacotille; et je n'ignorois pas, moi, qui voyageois aussi, que ce n'est point avec des quincailleries, du tabac et des liqueurs fortes qu'on tue des éléphans. Son seul et véritable but étoit l'achat et le commerce des bestiaux; et s'il annonçoit avec tant d'affectation de prétendus projets de chasse, ce n'étoit qu'un prétexte pour détourner loin de lui les soupçons et les yeux de l'administration. Ceci exige une explication.

Les bestiaux sont un des objets dont la Compagnie s'est réservé exclusivement le commerce avec les Sauvages; elle en défend le trafic sous des peines très-rigoureuses. Mais dans des contrées aussi éloignées

de la surveillance du gouvernement, comment l'empêcher ? et quand il manque de force pour faire exécuter même ses loix judiciaires, où en trouveroit-il pour l'observation de ses loix fiscales ? La prohibition dont il s'agit est d'autant plus facilement éludée, que personne n'est spécialement chargé de la maintenir, que tout le monde est intéressé à la frauder, et qu'avec l'assurance de l'impunité on a de plus celle du bénéfice.

Encore, si les fraudeurs n'étoient coupables qu'envers le gouvernement ! mais que d'iniquités ! que de crimes et d'horreurs ! Quelques colons, bien armés, se réunissent ensemble ; puis, tombant tout-à-coup sur une horde isolée, ils obligent ceux qui la composent de leur amener tous leurs troupeaux, y choisissent les bêtes qui leur conviennent, et en donnent le prix qui leur plaît. Que peuvent, contre ces brigands redoutables, de malheureux Sauvages à qui les armes à feu sont inconnues ! S'ils entreprennent de résister, s'ils se permettent même quelques murmures, leur vie n'est pas en sûreté. Aussi, à peine

savent-ils les contrebandiers en campagne, qu'ils s'empressent d'éloigner leurs troupeaux et de les envoyer dans les bois et dans les montagnes, où ils les tiennent cachés. C'est le seul moyen qu'ils aient pour se préserver du pillage ; et c'est celui qu'ils emploient tous.

Mainte fois il m'est arrivé de venir dans une horde, et de ne pas y trouver une seule pièce de bétail ; parce que, jugé d'après les faits d'autrui, on m'y regardoit comme un de ces prétendus trafiquans de bœufs, dont la présence est un fléau. Pour dissiper ces préventions défavorables, il falloit qu'en vivant quelque tems avec les Sauvages, ils apprissent à me connoître, ou que mes gens les instruisissent des motifs qui me faisoient voyager ; alors la confiance se rétablissoit. On me racontoit les abominations qu'avoient commises les scélérats avec lesquels on m'avoit confondu. Je voyois les troupeaux reparoître ; et si je voulois en acheter quelques bêtes, on me laissoit le maître du choix ; toutes étoient à ma disposition. Je contractois loyalement, je payois de même ; et j'avois, en partant, la con-

solation d'entendre ces bouches qui, jusqu'alors, avoient maudit les blancs, avouer enfin qu'il en étoit quelques-uns qui ne méritoient pas d'être haïs.

Assurément je ne soupçonnois point Pinard d'être un de ces acheteurs à coup de fusil. Sans doute il vouloit contracter autrement qu'eux, puisqu'il étoit seul de sa couleur, et qu'il portoit avec lui les trois sortes de marchandises que recherchent, par dessus toutes les autres, les Sauvages: la quincaillerie, l'eau-de-vie et le tabac. Néanmoins je craignois l'indiscipline et le désordre que pouvoit mettre dans ma troupe un pareil homme; et bientôt il me prouva que je ne m'allarmois point vainement. Il conduisoit avec lui trois tonneaux de cette mauvaise eau-de-vie que fabriquent et vendent les colons; mais au goût qu'il montroit pour cette liqueur, sa cargaison devoit être bien allégée, avant qu'il fût arrivé chez les Namaquois. Dès le soir, il en prit une telle dose, que le peu qu'il avoit de raison se trouva entièrement troublé. Dans cet état, ses tonneaux étant abandonnés à la discrétion de ses Hottentots, ceux-

ci en firent les honneurs à ma troupe; et avant la nuit, ses gens et les miens furent ivres. Au milieu de cette orgie dégoutante, Pinard balbutiant cherchoit à débaucher mes Hottentots et à les engager de quitter mon service pour s'attacher au sien; c'étoit pour eux une séduction bien puissante que l'aspect de ces trois tonneaux en perce; et je vis un moment où leur ancienne inclination pour moi alloit être étouffée par l'appât subit de cette eau-de-vie qui alloit être à leur discrétion.

Le lendemain, on recommença à boire dès le point du jour. L'empressement fut même tel, qu'avant que les voitures fussent attelées, tout le monde, excepté mon Klaas et trois ou quatre de ses camarades aussi raisonnables que lui, se trouva ivre de nouveau. Cependant il falloit partir; et pour préserver mes voitures d'accidens, je n'avois d'autre ressource que d'en confier la conduite à ce peu de gens sages qui avoient encore leur raison. Swanepoel lui-même, Swanepoel, qui jusqu'alors avoit mérité de moi tant d'éloges, étoit hors d'état de servir; et séduit par les invitations

de Pinard, il venoit de s'enivrer avec lui. J'attendis néanmoins, pour lui témoigner mon mécontentement, que nous fussions en marche. Lui, mortifié de mes reproches, veut me prouver qu'il est en état de conduire ma voiture. En vain je lui ordonne de s'éloigner; il s'approche en chancelant, et cherche à s'élancer sur le siège, mais les pieds et les mains lui manquent tout-à-coup, et tandis que, par des cris affreux, je tâche de faire arrêter le chariot, la roue de devant lui passe en sautoir sur le corps; et celle de derrière alloit même lui écraser la tête, si, par un mouvement machinal, il ne se fût éloigné de sa direction.

Je le crus sans vie; mes conducteurs le regardèrent également comme mort, et déja ils accouroient pour le ramasser, quand, tout-à-coup, je le vis se relever lui-même, et me dire gaiement, ce n'est rien. Malheureux! m'écriai-je, tu vas sentir bientôt que c'est quelque chose. A peine avois-je parlé qu'il tomba sans connoissance. Je le fis étendre sur le matelat de mon chariot. Mais bientôt le mouvement de la voi-

ture le fit revenir à lui ; et ce fut alors qu'il sentit ses douleurs, accrues encore par les secousses et les cahots ; le moindre ébranlement lui faisoit pousser des cris horribles. Cependant il ne m'étoit pas possible d'arrêter. Nous n'avions pas trouvé la moindre verdure sur les bords de la rivière près de laquelle nous venions de camper. Klaas se flattoit d'en trouver vers la Rivière-Verte, qui étoit éloignée de trois lieues ; et nous étions pressés d'arriver à celle-ci. Mais comme l'autre contenoit peu d'eau et pas plus d'herbage, nos bêtes étoient si fatiguées qu'il fallut pourtant arrêter pour leur donner quelque repos.

Cette halte me laissoit le tems d'examiner l'état du blessé et de voir si l'on pouvoit lui procurer du secours. Je le fis déshabiller. Il avoit deux côtes cassées, et les parties fracturées formoient même sous la peau une sorte d'éminence. Dans des circonstances aussi fâcheuses, que faire ? que décider ? Il falloit des opérations chirurgicales, un pansement selon les règles de l'art, un traitement suivi ; et n'ayant en ce genre, ni connoissances, ni moyens,

je me voyois forcé d'abandonner le malade à la nature, c'est-à-dire, à ses souffrances et à la mort. Il poussoit des hurlemens affreux; il me supplioit, à mains jointes, de lui brûler la cervelle avec un de mes pistolets, pour abréger ses douleurs; son état me déchiroit l'ame. Mais bientôt ma pitié se changea en colère, quand j'appris que, dans un moment où je m'étois éloigné de lui, il venoit encore d'avaler une demi bouteille d'eau-de-vie, que lui avoit apportée, en cachette, un des gens de Pinard.

Oh ! combien alors je maudis la mauvaise fortune qui m'avoit fait rencontrer ce malheureux chasseur dont l'ivrognerie étoit, à mes yeux, la véritable cause de la mort de Swanepoel, et dont la présence pouvoit causer encore d'autres désordres dans ma caravane! Quelle satisfaction j'aurois eue de pouvoir me séparer de lui, en restant sur les bords de la Rivière-Verte et lui laissant prendre les devants ! Mais cette séparation devenoit impossible, parce que le lit de la rivière manquant d'eau, il falloit en chercher une qui en eût. D'ail-

leurs, deux de mes attelages ne m'appartenant point et ne m'ayant été prêtés que pour me conduire jusqu'au Namero, je ne devois point oublier qu'ils étoient nécessaires aux deux frères pour cultiver et ensemencer leurs terres; et que par conséquent je devois les leur rendre le plutôt qu'il me seroit possible.

Une réflexion cependant me rassuroit sur les désordres que je voyois naître. Si j'avois lieu de craindre la présence de Pinard, la mienne, peut-être, étoit encore plus à redouter pour lui. Jamais mon caractère franc et décidé n'avoit pu se contraindre sur une conduite équivoque ou sur une mauvaise action. Dès la veille j'avois témoigné hautement mon mécontentement à cet ivrogne. Avant le départ, je lui avois renouvellé mes reproches, du ton le plus ferme et le plus appuyé; et je venois de remarquer depuis notre campement, que, confus et embarassé devant moi, il paroissoit éviter ma présence; ce qui me faisoit croire que si j'étois encore obligé de marcher quelque tems avec lui, il se tiendroit éloigné de moi et de mes gens, et

que probablement il chercheroit à me quitter, dès que les circonstances le lui permettroient.

Le lendemain nous nous remîmes en route en cotoyant toujours le lit de la rivière. Enfin, après quatre heures et demie de marche, nous trouvâmes dans ce lit une cavité considérable, qui, heureusement pour nous, contenoit de l'eau, et qui en avoit même assez pour les deux caravanes et pour toutes nos bêtes. On y trouva aussi quelques tortues que mes plongeurs péchèrent, et qui nous fournirent pour le moment, un aliment aussi sain qu'agréable. L'endroit où nous nous arrêtâmes, porte en hottentot le nom de *Gariche*.

Swanepoel étoit toujours souffrant, et il désiroit avoir du sang de rhinocéros à boire. C'est-là un de ces remèdes qui, je ne sais pourquoi, se sont accrédités chez les colons, ainsi que chez les Sauvages. On le croit excellent pour les luxations, fractures, e$t généralement pour toutes les maladies internes; mais on ne tue pas toujours des rhinocéros quand on le veut, et je n'en avois point là à ma disposition. Au

défaut de sang, le malade avaloit copieusement de l'eau-de-vie. Pinard l'avoit assuré que cette boisson seule le guériroit.

Pour moi, qui m'étois imaginé qu'après son accident il alloit, pour le reste de ses jours, prendre l'eau-de-vie en horreur, j'étois étonné de le voir se livrer à cette intempérance effroyable. Mais je fermois les yeux sur ces excès et le regardois comme un de ces malades abandonnés, à qui l'on permet tout, parce qu'on désespère de leur vie.

Qui croiroit que ce régime affreux opéra la guérison du malade, du moins il ne lui fut pas nuisible. On raisonnera tant que l'on voudra sur cette cure miraculeuse ; certainement, malgré le succès dont je l'ai vu suivi, je n'aurai garde de le conseiller en pareil cas ; mais soit que l'eau-de-vie l'ait opérée, soit qu'on ne doive l'attribuer qu'à la seule nature, et que ce soit l'énergie des forces vitales qui ait consolidé chez le malade et ressoudé, en quelque sorte, ses os fracturés ; je dois assurer ici que sans pansement, sans appareil, sans aucun ménagement, mon vieil ivrogne se

trouva entièrement guéri, et que, six semaines après son accident, il reprit ses fonctions, sans que depuis il ait ressenti la moindre douleur.

Le chemin que nous avions fait depuis la Rivière-Verte me rapprocha du Namero; et déja nous nous trouvions près des montagnes du Camis, qui se présentoient majestueusement à l'est du pays où le Baster m'avoit annoncé que je pourrois trouver à me fournir les attelages qui m'étoient nécessaires. J'étois empressé d'y arriver. Mais ayant trouvé dans notre route une source charmante, nommée *Oog-Fontyn* (Fontaine de l'œil), dont les eaux abondantes, douces et limpides, nous annonçoient une station agréable, les deux frères, séduits par la fraîcheur du lieu, me proposèrent d'y camper; et, malgré mon impatience, je cédai à leur désir. Vers le soir, quelques Hottentots du voisinage étant venus puiser de l'eau à la fontaine, ils parurent frappés de l'excessive fatigue où se trouvoient nos bœufs, et ils m'annoncèrent que jamais des animaux aussi affoiblis ne pourroient mener mes voitures sur la cîme du

Namero que je voulois traverser. Une pareille réflexion ne pouvoit que m'inquiéter beaucoup. Je consultai les donneurs d'avis, sur le parti que j'avois à prendre : « A « quelque distance d'ici et dans les mon- « tagnes, me répondirent-ils, est l'habita- « tion de Van der Westhuysen ; envoyez « vers lui un homme de votre troupe pour « lui demander des relais ; il peut vous en « donner, et sûrement il ne vous les re- « fusera pas ».

Ce nom de Van der Westhuysen fit pâlir les deux frères : c'étoit celui de leur père, et il leur annonçoit, comme très-près d'eux, des dangers qu'ils croyoient éloignés. Le vieillard devoit être sur les bords ou à l'embouchure de la Rivière-Verte, où étoient ses possessions ; mais la sécheresse excessive et le manque d'eau l'avoit forcé de se retirer avec ses bestiaux dans les montagnes, où il possédoit encore une autre habitation. Les deux Basters craignoient, en m'accompagnant jusques-là, de rencontrer leurs frères blancs, et de s'exposer à des insultes et à des violences nouvelles. Cette idée les avoit même tellement ef-

frayés, que, sans songer à leurs engagemens avec moi, sans s'embarasser de ce que je pourrois devenir, ils prirent le parti de se retirer à l'instant même, d'emmener leurs boeufs, et de me laisser dans mon camp avec mon attelage, mes chariots et mon monde. Il m'eût été facile de leur montrer l'odieux d'un pareil procédé; je préférai de les rassurer sur leurs craintes, en leur promettant que je ne logerois point chez leurs parens, que je resterois sur l'habitation le moins qu'il me seroit possible, et que, quant à eux, je leur assurerois l'incognito, en les tenant cachés dans mes tentes. Ma promesse les calma. Ils consentirent à tenir la leur, et restèrent.

D'après l'avis que m'avoient donné à la fontaine les Hottentots, j'envoyai un exprès à Van der Westhuysen pour obtenir de lui des relais; et, en effet, le lendemain je reçus les attelages qui m'étoient nécessaires. Parvenu sur la hauteur, je fis arrêter et camper à quelque distance de la maison, ainsi que je l'avois promis aux deux Basters; ils s'arrangèrent pour rester

cachés dans mon camp ; et moi, pendant ce tems, j'allai chez leurs parens faire ma visite.

La famille me connoissoit déja de réputation ; et d'ailleurs Pinard, qui avoit pris les devants, et qui étoit allé descendre chez elle, venoit de lui parler de moi avec quelques détails. Elle me reçut très-obligemment, me fit des reproches de n'être pas venu, comme Pinard, lui demander un logement, et me renouvella ses offres de service en tout ce qui dépendoit d'elle. Cette famille consistoit en deux fils, dont un haut de six pieds, et deux filles, l'une grande et fort jolie, l'autre imbécile. Au reste, dans toute notre conversation, il n'y avoit que trois des enfans et leur mère qui prissent et tinssent la parole. Le bonhomme, vieillard septuagénaire, compté pour rien dans la maison et regardé comme nul, étoit assis dans un coin, où il écoutoit sans mot dire. Depuis long-tems sa femme l'avoit mis au régime du silence ; et, sous prétexte d'épargner ses poumons, qui quelquefois souffroient d'un asthme, elle

elle lui représentoit, dès qu'il osoit se permettre d'ouvrir la bouche, qu'il alloit se fatiguer, et le prioit de se taire.

L'infortuné payoit bien cher l'échange qu'il avoit fait de ses femmes hottentotes pour une femme blanche. Dominé, dès le commencement, par cette maîtresse impérieuse, il en étoit devenu l'esclave; et c'est par une suite de cette foiblesse qu'il s'étoit vu forcé d'entrer dans la conjuration qu'elle avoit formée contre les enfans du premier lit. Confus et humilié du rôle qu'il jouoit, il paroissoit souffrir de ma présence. Quelquefois pourtant il se hasardoit à me sourire avec affection; mais c'étoit à la dérobée, et d'un air inquiet qui me faisoit voir qu'il craignoit d'être apperçu de sa femme.

Il étoit né en Allemagne, et je parlois sa langue. Par pitié pour sa peine, autant que par égard pour son titre de maître, je voulus le mettre pour quelque chose dans la conversation, et lui fis, en allemand, diverses questions sur sa patrie, sur le tems où il l'avoit quittée, sur les circonstances qui l'avoient conduit en Afrique, enfin sur

certains détails qui pouvoient l'intéresser. Il y parut sensible, et déja même la joie s'épanouissoit sur son visage ; mais sa femme, craignant apparemment, ou qu'il ne parlât d'elle, ou qu'il eût trop de plaisir, l'interrompit brusquement et le fit taire, pour me parler de la France. Madame se prétendoit Françoise d'origine. Sa mère, disoit-elle, étoit Provençale; elle même, quoique née Africaine, avoit été élevée à la languedocienne ; et pour me le prouver, elle me prononça quelques phrases d'un baragouin inintelligible, qu'elle prétendoit être du françois. Probablement elle n'entendoit pas plus que moi ce jargon bisarre; mais elle affectoit de s'en servir de tems en tems, et persuadée que le témoignage le plus convaincant de son origine étoit l'accent du pays, elle en mettoit tant à son prétendu patois, elle faisoit de tels efforts et de contorsions de bouche si ridicules, que j'avois toutes les peines du monde à m'empêcher de rire. Les deux fils et leur grande sœur écoutoient ces merveilles, bouche béante, les yeux stupidement attachés sur leur mère; et plus ses mots deve-

noient inintelligibles, plus leur admiration pour elle sembloit s'accroître.

Pour partager et pour augmenter les plaisirs d'une journée aussi amusante, la dame avoit envoyé chercher un sien frère, nommé Engelbrecht, lequel demeuroit à quelques lieues de là. Engelbrecht ne vint point le même jour; mais la joie des assistans n'en fut point troublée pour cela. Pinard avoit fait apporter de l'eau-de-vie en quantité. Toute intéressante qu'étoit la conversation, on l'interrompit pour boire; et comme, faute de gobelets, on fut obligé de se servir d'écuelles, en peu de tems toute la maison, sans excepter la mère et ses deux filles, fut complettement ivre. Pour moi, que ce dénouement laissoit libre, j'en profitai pour me retirer, et je vins passer la nuit dans mon camp.

Engelbrecht arriva dès le matin chez sa sœur. Il amenoit avec lui sa famille qui étoit plus nombreuse que l'autre; et cette arrivée avoit été célébrée par quelques rasades d'eau-de-vie. Après ce préliminaire, quelqu'un proposa de venir me visiter dans ma tente, et bientôt je vis arriver toute la so-

ciété. Une pareille démarche sembloit m'annoncer des choses obligeantes; mais les cerveaux étoient échauffés de boisson. Ce fut Engelbrecht qui parla le premier; et cet homme qui ne m'avoit jamais vu, cet homme qui me devoit des égards à plus d'un titre, ne m'adressa la parole que pour me demander, d'un ton grossier, pourquoi j'avois admis dans ma troupe un scélérat tel que Klaas Baster ?

Cette impertinente question m'annonçoit que le secret de la présence du Baster étoit connu : or, il n'y avoit que Pinard qui eût pu me trahir sur cet objet. Avant de nous rendre chez les Van dèr Westhuysen, j'avois exigé de lui le plus profond silence sur l'arrivée des deux frères : il me l'avoit promis; mais quelle confiance avoir dans les promesses et la discrétion d'un ivrogne! Indigné de son procédé infame, ce fut à lui que j'adressai d'abord la parole; et j'avoue que dans ma colère je lui parlai très-rudement. Ma réponse au frère fut très-sèche; j'annonçai hautement à la société que si quelqu'un s'avisoit de faire à Klaas Baster la plus légère insulte, dès-lors il se

déclaroit mon ennemi, et que je le regarderois comme le mien. Enfin, je mis dans mon geste et dans mes expressions tant de chaleur, que personne n'osa me répliquer un seul mot. Au reste, ce qui me rendoit si fier et si hardi c'étoit la présence même du père. Quoiqu'il ne se permît point de parler, j'étois bien sûr d'être avoué intérieurement par lui : j'avois cru démêler ses sentimens cachés ; et tandis que je m'échauffois pour ses deux fils, il me sembloit lire dans ses yeux le plaisir qu'il ressensoit de me voir défendre deux malheureux, qui n'étoient tels que parce qu'ils étoient ses enfans.

Pour détourner un entretien dont on s'étoit flatté de tirer un meilleur parti, la belle-mère m'invita de venir dîner chez elle avec toute sa compagnie ; et moi, sans témoigner ni humeur ni ressentiment, j'acceptai, et je suivis la bande joyeuse, fort embarrassé néanmoins de savoir comment s'exécuteroit la fête et quel rôle j'allois jouer dans ce banquet solemnel.

La maison étoit d'une seule pièce, longue de vingt pieds environ, sur neuf ou

dix de large ; ses murs, fabriqués simplement avec de la terre, étoient de toutes parts sillonnés de lézardes et de larges fentes. Cette galerie, ou plutôt cette vaste grange, n'offroit pour toute fenêtre qu'un seul trou, bouché avec le fond délabré d'un vieux tonneau. On pouvoit, à travers les trous nombreux du toit, tombant en ruine, distinguer, sans quitter sa place, si le ciel étoit triste ou serein ; mais ses arrosoirs naturels ne manquoient pas, lorsqu'il pleuvoit, d'inonder la chambre et ceux qui l'habitoient. On faisoit le feu dans un angle à côté de la porte : de cheminée, on n'y avoit jamais songé ; et la fumée avoit à chosir, à la vérité, pour purger ce repaire, ou le toit, ou les murs lézardés, ou la porte, ou la fenêtre. Dans l'angle opposé à la porte d'entrée, se trouvoient ramassés en tas, et à peine recouverts de nattes à demi pourries, tous les grains de la récolte, pour la consommation de cette nombreuse famille.

Quant aux meubles de ce riant palais, ils répondoient parfaitement au portrait que je viens d'en faire. Une table raboteuse, fixée à demeure sous la fenêtre, et toujours

chargée d'une bouilloire d'eau bouillante et de quelques jattes écornées. Trois petits coffres roulans, servoient tout à la fois de sièges et d'armoires; et, lorsqu'il y avoit compagnie, on y appliquoit dessus des planches brutes à défaut de bancs. Dans un troisième angle, à côté du tas de grains, s'élevoit le sopha des époux. Ce grabat, ou cette espèce de lit, fait avec quatre pieux fichés en terre, et sur lesquels on avoit cloué une peau de bœufs, servant de matelats, étoit encore surmonté d'un énorme tas de peaux de moutons, graisseuses, puantes et mal préparées, qui tenoient lieu de couvertures et de coucher au reste de la famille, qui, pêle-mêle, dormoit sur le plancher. Enfin, contre le mur, vis-à-vis la fenêtre, se voyoit un moulin à bras pour la mouture du bled. Telles sont en raccourci les voluptés dont se repaissent les habitans de ce séjour enchanté. A peine la compagnie fut-elle rassemblée, que je vis les deux filles et les deux fils de la patrône, aidés de quelques Hottentots, se mettre en devoir de moudre la quantité de farine qu'alloit exiger tant de nouveaux

venus. Le moulin demandoit quatre travailleurs vigoureux, et la compagnie se relayoit tour à tour pour cette besogne. Cependant le feu pétilloit dans l'âtre, attendant un mouton tout entier, tout frais écorché, qui pendoit à la muraille, et qui devoit former le seul mets de ce fameux repas. Les hommes tiroient leurs pipes et commençoient à fumer. Finard, très-libéral d'eau-de-vie quand il en buvoit sa part, en avoit apporté une abondante provision, et la société ne manquoit pas de se désaltérer de tems en tems.

Pour moi, déja rassasié de tant de féeries, j'avois senti mon cœur se soulever à la vue de ce mouton hideux pendu au mur, et dont le sang couloit encore sur le plancher; et bientôt la chaleur du feu, l'épaisseur de la fumée des pipes, l'odeur insupportable qu'exhaloit, et la sueur des personnes occupées au moulin, et le corps huileux des Hottentots, et le tabac des fumeurs, et ces haleines empoisonnées d'eau-de-vie, me portèrent à la tête, et finirent par me rendre malade. A ces petits inconvéniens se joignoit le bruit assourdissant

du moulin, bruit si affreux que les assistans étoient contraints de crier à tue-tête pour s'entendre. En vain, par égard, je fis des efforts pour résister à la douleur et ne point quitter l'assemblée; il fallut céder au dégoût : tout tournoit autour de moi; j'étois plus ivre qu'aucun des conviés, quoique je n'eusse encore bu que du lait; je sortis et retournai à ma tente, où bientôt l'air pur et le calme m'eurent rétabli. Mais ce qui pourra donner une véritable idée de cette bachanalle hottentote, c'est que personne ne s'apperçut que je manquois au dîner.

Le lendemain, lorsqu'on eut appris qu'en effet j'avois déserté lâchement, on me plaignit d'avoir perdu à dormir une nuit si agréable; mais ces regrets étoient mêlés de railleries et d'une sorte de commisération. On comparoît ma conduite avec celle du lieutenant Paterson. Tous se répandoient en éloges sur ce voyageur, qui, en leur prodiguant d'excellent vin de Bordeaux, s'étoit montré un athlète invincible, soit qu'il fallut fumer, soit qu'il fallut boire; et je sentois très-bien que l'admiration qu'a-

voit excitée cette tête forte n'offroit pas des résultats favorables à la foiblesse de la mienne.

Tout ceci m'indiquoit que Paterson s'étoit conduit en homme sage et avisé. Obligé de vivre avec des ivrognes et de dépendre d'eux, à raison des services qu'il en attendoit, il avoit eu la prudence de se prêter aux circonstances et de se conformer à leurs goûts : moi-même j'aurois adopté sa politique et suivi son exemple, si mon tempéramment eût pu s'y plier. Mais à une aversion insurmontable pour les excès du genre de celui-ci, se joignoit une impuissance physique ; et quoique capable de supporter des fatigues de tout genre, je ne l'étois point pour les abus de la boisson et sur-tout pour celui des liqueurs fortes.

Mon intention, en revenant chez Van der Westhuysen, étoit d'obtenir de lui et de son beau-frère qu'ils me vendissent chacun un attelage. Piet Baster étoit retourné à sa horde avec les siens ; et mes bœufs, joints à ceux que j'avois achetés de son frère, ne me suffisoient certainement pas pour pouvoir me remettre en route avec trois

chariots. Inquiet de la position embarrassante où je me trouvois, j'étois impatient d'en sortir ; mais les têtes avoient été tellement dérangées par les libéralités de Pinard, que ni ce jour-là, ni le suivant, il ne me fut possible de faire ma proposition : et l'on m'en croira sans peine, quand je dirai qu'en trois fois vingt-quatre heures, huit hommes et six femmes vidèrent un *half-aam* d'eau-de-vie, c'est-à-dire, quatre-vingt pintes. Il est vrai qu'on passa les trois nuits sans se coucher ; que les journées, à l'exception du peu de sommeil qu'obtinrent l'accablement et l'ivresse, furent employées totalement à boire, et que Pinard l'Amphytrion savoit merveilleusement exciter son monde, et par ses leçons, et pár son exemple, et que peut-être que ses gens ne s'en firent pas faute non plus.

Le quatrième jour enfin, la compagnie, lassée de boire, s'étant trouvée un peu rassise, j'entamai près de Van der Westhuysen et d'Engelbrecht ma négociation. Leur réponse fut qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre me vendre un seul bœuf, parce qu'ils n'avoient absolument que ceux qui leur

étoient nécessaires ; et en cela ils ne me trompoient point : mais ils m'annoncèrent que si je voulois me rendre dans les montagnes du Camis, je trouverois là des colons qui me fourniroient ceux dont je pourrois avoir besoin. C'étoit Klaas Baster qui m'avoit fait venir au Namero, en m'assurant que j'y verrois des attelages à acheter. Du Namero l'on me renvoyoit au Camis, et j'avois à craindre de n'être pas plus heureux. Mais, d'un autre côté, quel parti prendre ? et après tout, puisque sans un nouvel achat de bœufs je ne pouvois sortir du lieu où j'étois, ne devois-je pas courir les risques d'un voyage qui devenoit ma seule et unique ressource ?

Le fils aîné de la maison s'offrit de monter à cheval avec moi et de me servir de guide au Camis. Assurément cette proposition étoit faite pour me plaire. Je l'acceptai avec reconnoissance ; mais je demandai à y mettre une condition : ce fut que Klaas Baster seroit du voyage.

Depuis qu'on avoit su dans la famille que je l'emmenois avec moi ; depuis que j'avois eu occasion de déployer à ce sujet mes sen-

timens vis-à-vis d'elle, je m'étois fait un devoir de le tirer de la tente où il se tenoit caché et de le faire vivre ostensiblement dans mon camp avec mes autres compagnons. Les parens paroissoient ne plus s'affecter de sa présence; mais ce n'étoit pas assez pour moi, et je voulus absolument le reconcilier avec eux. Jusqu'à ce moment, l'ivresse, dont ils n'étoient point sortis, m'avoit empêché d'exécuter mon projet. Le laisser dans mon camp pendant que j'irois au Camis, c'étoit exposer ce brave homme, à qui j'avois tant d'obligations. Il se pouvoit que les têtes s'échauffassent de nouveau sur lui, et qu'on profitât de mon absence pour lui jouer quelque tour. Dans cette incertitude, le seul parti qui me restoit étoit de l'emmener avec moi; et ce fut par ce motif que j'en fis la proposition au frère, quoique de la part de celui-ci je m'attendisse à un refus. En effet, il parut d'abord hésiter; mais ébranlé par la ferme résolution où il me vit de rejetter ses services, s'il n'acceptoit point ma condition; honteux de s'être avancé, et de paroître rougir de son frère en ma présence, il se détermina en-

fin; et le lendemain, à la pointe du jour, nous partîmes tous trois, suivis de quelques-uns de mes Hottentots.

Nous avions à l'est la chaîne du Camis. Arrivés au pied des premières montagnes, nous ne trouvâmes que des sentiers étroits et tortueux, par lesquels il nous fallut gravir, sans pouvoir nous servir que rarement de nos chevaux. Après une marche très-fatigante, ces routes escarpées nous conduisirent à une gorge profonde dans laquelle couloit une rivière que mon guide me dit être la Rivière-Verte, et qui prend sa source dans ces montagnes. Quelqu'instruit que me parut le jeune homme dans la connoissance locale du pays, son assertion me sembloit d'autant plus invraisemblable qu'ayant côtoyé pendant long-tems le lit de la Rivière-Verte, je n'y avois pas vu une goutte d'eau courante, et que celle-ci couloit à pleins bords. Cependant il ne se trompoit point. Mais cette eau avoit à traverser des sables et des terrains brûlés qui la tarissoient et l'empêchoient d'arriver jusqu'à la plaine, quand elle n'étoit pas très-abondante.

L'intention de mon guide, en me conduisant dans la gorge, étoit de m'aboucher avec un colon qui avoit là une habitation, c'est-à-dire, une mauvaise cabane dans laquelle il vivoit. J'y achetai six bœufs, qui devoient m'être livrés lorsqu'à mon retour je repasserois par ce lieu. Plus loin et plus avant dans les montagnes, je trouvai un gîte semblable, dont le maître me vendit, aux mêmes conditions, trois autres bêtes, en m'offrant de passer la nuit sous son toit. Le soir approchoit, et le froid étoit déja excessif. Il fut même tel que je ne pus dormir, et que je passai la nuit à grelotter, enveloppé dans mon manteau, qui me servoit à la fois de matelat et de couverture. Au retour de la lumière, je ne fus plus étonné de cette froidure si rigoureuse : la terre étoit couverte d'un pied de neige.

Né dans la zône torride où j'avois passé ma première jeunesse, je devois être sensible au froid ; et quoique j'eusse appris à m'y endurcir pendant mon séjour en France, les trois années que je venois de passer en Afrique m'avoient rendu ma sensibilité première, en me faisant vivre dans une tem-

pérature qui se rapprochoit de celle dans laquelle j'avois pris naissance. Avec une pareille susceptibilité, il m'étoit extrêmement pénible d'avoir à subir les frimats d'un climat glacial. Je ne sais quel journaliste, en parlant de mon premier ouvrage, a dit que je voyageois en satrape, parce que j'avois avec moi trois chariots : certes, si le critique eût pu me voir dans la cabane du Camis, il fût convenu que le satrape n'étoit pas toujours à son aise.

Le maître de la case m'avoit prévenu que plus loin, vers le nord-ouest, demeuroit un autre habitant qui, plus riche que lui en bestiaux, pourroit m'en vendre davantage. Malgré la répugnance que je me sentois pour entreprendre une nouvelle course par un tems aussi dur, je partis. Pendant toute notre marche, qui fut des plus pénibles, nous eûmes à essuyer une neige continuelle. Elle tomboit à gros flocons, comme dans les pays les plus septentrionaux de l'Europe. C'étoit une grande imprudence à nous, de nous aventurer ainsi dans des circonstances pareilles, car la neige, empêchant de découvrir le sol sur lequel

nous marchions, nous risquions sans cesse de nous rompre le cou en tombant avec nos chevaux; cependant, par un bonheur sur lequel nous ne devions pas trop compter, nous arrivâmes sans accident sur une habitation pitoyable, où nous trouvâmes, dans une mauvaise hutte, un vieillard avancé en âge qui se chauffoit à un feu de bouse de vache, dont il m'invita de m'approcher.

Transi et morfondu, ce fut avec bien du plaisir que je trouvai à me réchauffer; quoique je ne pusse le faire que dans une position très-incommode et accroupi à la hottentote; la cabane étant trop basse pour y rester debout. Cloete à ce bienfait de l'hospitalité, joignit celui de nous présenter du lait et du pain, les seules subsistances qu'il eut en sa disposition. Je me contentai du lait, parce que le pain ayant été pêtri, au moins pour un quart, avec les égrisures de la meule qui avoit moulu sa farine, je ne voulois point user mes dents à manger des pierres. Le soir, notre patron nous régala d'un *haamel* (mouton gras),

qu'il fit tuer, et qui fut mieux reçu de ma troupe que son lait.

Pour moi, je causois avec lui, j'étudiois son caractère, et je cherchois à deviner par quels moyens je le déterminerois à me vendre les bœufs dont j'avois besoin. Tant de précautions étoient inutiles. A peine eus-je formé ma demande qu'il me ferma la bouche par un refus net : sorte de réponse peu consolante pour un homme qui, dans l'espoir d'en recevoir une autre, avoit bravé le froid et la neige. Cependant en tâtant le vieillard dans la conversation, je m'étois apperçu que quand j'avois parlé eau-de-vie, ses yeux s'étoient ranimés ; et je me flattois que ce moyen d'éloquence me serviroit mieux auprès de lui que toutes les prières et toutes les instances possibles.

J'avois avec moi deux flacons d'eau-de-vie de France ; j'en fis apporter un, et versai quelques rasades au bon-homme pour le mettre en belle humeur ; puis, quand je vis son visage s'épanouir, je renouvellai ma proposition. Elle ne fut point rejettée comme la première fois ; mais néan-

moins il ne l'accueillit qu'avec froideur. J'essayai d'échauffer, par quelques rasades nouvelles, ce commencement de bonne volonté; et dans l'intervalle, je lui représentai, avec le plus de chaleur qu'il me fut possible, et la situation désastreuse où je me trouvois, et le service important qu'il alloit me rendre, s'il vouloit contribuer à m'en tirer. Je m'avançai même jusqu'à le laisser maître des conditions, et promis de payer, sans rien rabattre du prix qu'il fixeroit aux deux attelages que je lui demandois. C'étoit-là lui mettre la main dans ma bourse; mais la nécessité m'y forçoit, et il consentit enfin à me céder, pour cent quarante rixdalers, quatorze bœufs.

Le froid ne m'avoit pas permis de reposer la nuit précédente; il m'empêcha encore de dormir celle-ci, et il fallut la passer à causer avec Cloete, accroupis tous deux auprès de son feu.

Le pis de l'aventure, c'est que le matin quand le patron eut cuvé son eau-de-vie, il ne se ressouvint plus des promesses de la veille, et que par conséquent il ne voulut plus les tenir. Heureusement il me res-

toit encore de sa liqueur favorite. Je recommençai l'épreuve du jour précédent, et elle réussit de nouveau. Cloete renouvella sa promesse; mais, pour empêcher qu'il ne la retirât encore, j'exigeai, quand il l'eut donnée, qu'il me conduisît dans son parc, et que là je pusse choisir les bêtes qu'il venoit de me vendre. A l'inspection des dents et de cornes, toutes me parurent avoir plus de dix ans de service; et néanmoins j'étois trop heureux de les trouver.

De retour dans la cabane, je lui fis mon obligation payable au Cap, et tirée, à l'ordre d'un de ses amis, sur Serrurier, le nouveau fiscal. Mais ces quatorze bœufs achetés ne me formoient qu'un attelage; et j'eusse bien désiré en avoir deux. Ainsi donc, en écrivant le billet, je proposai à mon homme de lui en faire un du double, et de lui acheter par conséquent le double d'animaux. Pour donner du poids à cette proposition, je l'accompagnai d'un grand verre d'eau-de-vie. Il avala tranquillement la boisson; puis il ajouta, sans s'émouvoir, que non-seulement il ne me vendroit pas

une bête de plus, mais qu'il me conseilloit même avec franchise de lui laisser les autres; que je venois de faire un marché de dupe; qu'à six lieues plus avant dans les montagnes étoit une horde hottentote où j'aurois trouvé à conclure des achats bien autrement avantageux que le sien; et qu'au sur-plus il m'exhortoit lui-même à m'y transporter.

Cet aveu naïf, tout grossier qu'il étoit, ne pouvoit manquer de me plaire, puisqu'il m'indiquoit le moyen de completter mes attelages. Malgré la neige qui tomboit toujours très-abondamment, je donnai aussitôt des ordres pour le départ, et je demandai à Cloete des renseignemens pour me rendre à la horde. Mais quand il fallut nous mettre en route, je me sentis tout-à-coup tellement transi, tellement pénétré du froid, que la force et le courage me manquant à la fois, je rentrai dans la cabane et me contentai d'envoyer mes gens, en leur livrant toute la quincaillerie que nous avions apportée avec nous, et les chargeant de l'employer pour acheter autant de bœufs qu'ils pourroient en avoir.

Dans ces hautes montagnes du Camis, lieu le plus élevé peut-être de toute l'Afrique méridionale, l'air est si vif et si cuisant que le tempéramment le plus robuste en est affecté. Soit que je fusse mal disposé, ou que le froid fût augmenté réellement, comme je n'en doutai point, je ne pouvois plus me réchauffer. Mon dos restoit glacé, tandis que le feu près duquel j'étois accroupi, me brûloit les jambes. Si par fois, pour dissiper l'engourdissement que me causoit une attitude si gênante, j'essayois de sortir hors de la cabane, l'air, oppressant tout-à-coup ma poitrine, me coupoit la respiration; je haletois; il me sembloit que j'allois étouffer, et bientôt je me voyois obligé de rentrer dans la case. Il est vrai que là j'avois à souffrir d'un autre inconvénient; celui de la double fumée que donnoient à la fois et nos tourbes et la pipe du patron. Mais des deux maux entre lesquels il me falloit choisir, celui-ci au moins étoit le plus tolérable; et je m'y résignai, en attendant le retour de mes gens.

Ils revinrent, amenant avec eux sept

bœufs et deux vaches; qui, joints aux sept bœufs que j'avois conservés des miens, aux quatorze que m'avoit vendus Klaas Baster, et à ceux que je venois d'acheter au Camis, me formoient quarante-quatre bêtes d'attelage. Ce nombre, quoiqu'insuffisant encore pour completter entièrement celui dont j'avois besoin, suffisoit au moins pour me donner les moyens de continuer mon voyage; et il me laissoit le tems d'attendre une occasion plus avantageuse et plus favorable qui me permît de faire mon dernier achat. Ainsi, sans rester plus longtems dans ce climat glacial, je pris congé de mon vieil hôte, et je regagnai mon camp, en recueillant sur ma route les animaux que j'avois achetés. Le froid étoit augmenté encore, puisqu'en beaucoup d'endroits je trouvai de la glace épaisse de deux pouces. La neige d'ailleurs ne cessa de tomber pendant tout le tems que nous fûmes dans les montagnes; et quoique je m'attendisse à souffrir extrêmement de la route, néanmoins l'assurance de retrouver bientôt dans la plaine une atmosphère plus douce, la joie sur-tout de me voir délivré de ces

inquiétudes désespérantes qui m'avoient affligé si long-tems, furent pour moi une distraction si puissante qu'à peine m'apperçus-je de la rigueur du ciel.

Je ne revis le soleil qu'en arrivant dans cette vallée qu'arrose la Rivière-Verte. Là, ranimé par la vue de cet astre bienfaisant, réchauffé par ses rayons, je marchois gaiement sous son influence salutaire, quand tout-à-coup ma troupe fut arrêtée par des cris qui paroissoient partir du haut de la montagne. Nous jettâmes les yeux de ce côté, et nous vîmes une douzaine de zèbres qui, réunis au pied d'une roche, à l'abri du vent, s'y chauffoient au soleil.

L'espace qui nous séparoit d'eux étoit extrêmement escarpé, et nous ne pouvions les approcher qu'en faisant un long détour qui eût exigé une marche trop longue et trop pénible, et consumé inutilement un tems que je n'avois point envie de perdre. Néanmoins, pour leur faire peur et me donner le plaisir de les voir courir, je tirai un coup de fusil. Le lieu où nous nous trouvions étoit très-favorable à une répercussion d'écho; et en effet, l'explosion, après

avoir retenti à nos côtés, alla frapper la roche au pied de laquelle étoient les zèbres, et revint se répéter à nos oreilles.

Les zèbres, qui, trompés par la répercussion du bruit et croyant qu'il venoit du haut de la montagne, descendirent de leur roche au grand galop, et accoururent vers nous, en cherchant à fuir par la vallée. Cependant, quand ils nous eurent apperçus, ils se détournèrent, firent un crochet; puis, gagnant le côté de la montagne opposé à celui qu'ils venoient de descendre, ils disparurent.

Une femelle seule, ou moins effarouchée sans doute, ou trop fatiguée pour gravir la hauteur, aboudonna la troupe et continua de suivre le vallon. Jusque-là j'avois, quoiqu'avec peine, retenu mes chiens. Mais quand je vis l'animal à portée d'être chassé, je les lâchai, et bientôt ils l'eurent atteint. Jager sur-tout la joignoit de si près que, de tems en tems, il lui mordoit les jarrets et les cuisses; et comme c'étoit le plus grand et le plus fort de ma meutte, à chaque coup de dents il emportoit la chair ou la peau. Van der Westhuysen fils et moi

nous courions à cheval, suivis des mes Hottentots qui, bien qu'à pied, n'alloient guère moins vîte que nous. Enfin, nous parvinmes à entourer la bête. On lui jetta un nœud coulant qui l'arrêta; puis l'ayant attachée à la queue de mon cheval, je m'en fis suivre.

D'abord elle suivit assez tranquillement. Mais soit que la vue des chiens l'inquiétât, soit que la douleur de ses blessures devînt trop forte, après une centaine de pas elle commença à donner des saccades au cheval qui, ripostant par des ruades, la faisoit cabrer. Ce manège impatientant m'arrêtoit dans ma marche. Pour le terminer, je formai le dessein de monter l'animal lui-même. En vain mon compagnon et mes Hottentots voulurent-ils m'en détourner, en me présageant quelque malheur; le plus grand malheur qui pût m'arriver étoit d'être jetté à terre : or, je n'étois pas homme à être arrêté par la crainte d'une chûte; et je désirois savoir s'il étoit possible de subjuguer cet animal sauvage que les savans nous représentent comme indomptable, et cela par un simple préjugé; car il s'en faut de beau-

coup qu'il le soit réellement, comme on va le voir; et les Sauvages, dont le témoignage sur ce point doit avoir plus d'autorité que celui des savans naturalistes, le croient très-propre à servir de monture.

Pour me garantir des morsures de la bête, on la musela; on la détacha de mon cheval, et je sautai sur son dos. Sa résistance fut médiocre, et moindre que celle d'un cheval qui n'auroit point encore été dressé. Bientôt même elle marcha aussi tranquillement que mon cheval; et je la conduisis ainsi, pendant plus d'une lieue, jusqu'à l'habitation du colon chez lequel j'avois acheté mes premiers bœufs. Cette épreuve heureuse me satisfit tellement que je formai le projet de la garder et de m'en faire une monture. Mais pour cela il eût fallu auparavant la panser et la guérir, et ses blessures étoient trop considérables pour que moi ou mes gens nous osassions l'entreprendre. Je renonçai donc à mon dessein. Je crus qu'abandonnée à elle-même et à son instinct, elle se rétabliroit bien plutôt et bien plus sûrement; et dans cet espoir, je

voulois lui rendre la liberté; mais les Hottentots du colon chez qui nous nous trouvions, nous supplièrent de la leur abandonner, afin de se régaler de sa chair qu'ils trouvent très-délicate; et en conséquence elle fut tuée et dépécée à l'instant même.

Peut-être parmi les personnes qui liront ce fait, y en aura-t-il qui prétendront qu'il ne prouve rien; et qu'un animal, fatigué d'une longue course, affoibli par des blessures, surchargé d'un poids nouveau pour lui, devoit devenir traitable et plus docile. Ce raisonnement, il est vrai, peut s'appliquer à l'homme; il a même lieu pour les animaux domestiques, qui nés patiens, ou devenus tels par l'éducation, se soumettent sans résistance au joug qu'on leur impose, et souffrent même assez tranquillement les coups et les blessures, ainsi que les remèdes destinés à les guérir. Mais il n'en est point ainsi des animaux sauvages et des bêtes féroces. Toute contrainte est insupportable à ceux-ci; la souffrance les irrite; des douleurs aigues les rendent furieux; et leur rage forcénée s'exalte même à un

tel point que si dans leur captivité ils ne peuvent point se venger sur leur ennemi, ils se détruisent eux-mêmes.

Il paroît que dans le nombre des animaux qui sont épars sur la surface du globe, il en est un certain nombre que la nature a destinés au service de l'homme : au moins le caractère qu'elle leur a donné paroît-il ou plus docile, ou plus aisé à dompter ; et c'est cette différence particulière qui les distingue de ceux qu'un naturel féroce rend dangereux ou nuisibles. La propriété dont je parle indique véritablement la supériorité de l'homme ; et sans aller en rechercher la cause dans des miracles et des rêves mystiques, il suffit de l'expérience à cet égard, pour exciter toute notre admiration.

L'homme, dans les différentes contrées du globe, a su dompter, apprivoiser, façonner à son service, accoutumer à sa domesticité, plier à ses usages, plusieurs espèces d'animaux divers. Mais je suis persuadé qu'il en est beaucoup d'autres encore qu'il pourroit se rendre propres ; et dans ce nombre je mets le zèbre et le coua-

gha, qui, par leur légéreté, leur ſorce, la beauté de leur robe, deviendroient pour lui une conquête aussi précieuse que brillante.

Comme le zèbre sur lequel j'avois tenté mon expérience étoit une fémelle, et qu'il étoit à présumer qu'un mâle seroit naturellement plus indocile, je m'étois proposé de renouveller l'épreuve sur un mâle, s'il m'arrivoit d'être assez heureux pour m'en procurer un; mais pendant tout le cours de mon voyage, j'en ai cherché vainement l'occasion et n'ai pu la trouver; et quoique rien ne soit plus aisé à un voyageur qui parcourt l'Afrique, que de chasser et de tuer de zèbres, il est très-difficile d'en attraper de vivans, à moins d'avoir d'excellens chevaux de course, qui ne soient point fatigués d'une longue marche; et encore faut-il chasser ces animaux dans quelque plaine, car pour peu qu'il y ait des montagnes dans le voisinage, les zèbres s'y mettent bien vîte à l'abri de la vîtesse des chevaux qui ne peuvent gravir aussi lestement qu'eux. Malgré ce défaut d'un dou-

ble essai, je n'en suis pas moins convaincu qu'il est possible d'apprivoiser et de rendre domestique le zèbre.

Cet assujettissement, je l'avoue, exige des soins, de l'adresse, de la patience, enfin une éducation suivie et raisonnée. Cependant l'institution, quelque parfaite qu'elle soit, ne réussit pas également auprès de toutes les espèces : il en est qui naissent lourdes et stupides ; et celles-ci joignent à leur manque d'intelligence une opiniâtreté résistante et un naturel récalcitrant, qui s'opposent aux progrès de l'éducation. Peut-être même, si l'on vouloit aller plus loin, que les espèces les plus perfectibles sont celles qui, par leur genre de vie, obligées à des combats, à des ruses, à une continuité de guerre ou offensive ou défensive, ont plus d'occasions pour développer leurs facultés, pour exercer leur instinct, enfin pour réfléchir ; si, en parlant des bêtes, il est permis d'employer ce mot, qui pourtant leur appartient aussi bien qu'à nous. Le lion, qu'on nomme le roi des animaux, parce qu'on le croit sans doute le plus méchant, est lui-même un des plus aisés

à dompter. Sans citer ici en preuve tous les faits que raconte l'histoire sur l'attachement et la reconnoissance qu'a montrés quelquefois ce prétendu roi si redoutable, je me contenterai de rapporter le témoignage du citoyen Desfontaines, aujourd'hui démonstrateur de botanique au Jardin National des plantes. Pendant son séjour sur les côtes de Barbarie, ce voyageur naturaliste à vu mille fois des enfans jouer et badiner dans les rues avec un lion qui se prêtoit innocemment à ces agaceries, comme eût pu faire un jeune chien.

Les conséquences qui résultent de ces réflexions seront sans doute traitées de paradoxes par une certaine classe de savans, qui a plutôt fait de trancher les questions que de les examiner. Avec deux ou trois gros principes de prétendue philosophie, et quelques phrases sonnantes et impératives, on a bientôt détruit les expériences de l'habitude et de l'observation locale. On se fait un sytême dans son cabinet, on érige ses préjugés en axiome; ils parcourent un cercle d'adulateurs et de gens dévoués; qui, voulant ou feignant de croire tout

tout ce qu'on leur débite avec autorité, transmettent l'erreur à de plus dévots encore, et voilà la nature jugée dans un quatrième étage, parce qu'il n'y a rien à répondre à des sentences, et qu'en fait d'observations, il est plus facile de croire que de douter.

Quant à moi, je répéterai jusqu'à satiété : j'ai vu ; et les pages les plus éloquentes, et les discours les plus brillans ne parviendront jamais à m'en dépersuader.

Oui, j'ai vu dans les déserts de l'Afrique une quantité prodigieuse d'acquisitions à faire, qui augmenteroient nos jouissances en diminuant nos travaux. Bien plus, je suis convaincu qu'il seroit facile de nous approprier les plus grands quadrupèdes, tels que le buffle (1), le kana, le pazan, le coudou, le buballe et le tzeiran. Combien les petites gazelles ne prospéreroient-

(1) A l'égard de ce quadrupède, les immenses fardeaux qu'il traîne chaque jour sur les rivages du Tibre dispensent de toute autre réflexion ; et le buffle d'Afrique est d'une espèce bien supérieure, pour la force, à celui d'Italie.

elles pas dans nos climats méridionaux ; il n'est pas jusqu'à certaines espèces de volatiles dont nous ne pourrions peupler nos basse-cours. A notre honte, la Hollande, dont le climat est bien moins favorable que le nôtre, s'est déja rendu familières beaucoup d'espèces qui y croissent et multiplient comme dans leur pays natal. Indifférens à tout usage qui ne sanctifie pas le caprice et la légéreté, on se garderoit bien d'aller saisir chez un peuple voisin, une institution respectable, et l'on a bien plutôt fait de ridiculiser son sang froid, sa sagesse et sa prévoyance, que de chercher, à son exemple, les moyens d'en recueillir des fruits. J'ai compté, avec autant d'étonnement que de plaisir, dans les basse-cours des Hollandois, plus de vingt espèces de canards et d'oies sauvages, qui nous sont inconnues; et je les y ai vu se multiplier comme les autres oiseaux domestiques de nos climats. Dans ce nombre j'admirois cette superbe espèce de sarcelles de la Chine (1), dont nous

(1) Voyez les planches enluminées de Buffon, No. 805.

n'avons pas même la dépouille dans nos cabinets d'histoire naturelle. L'oie de la Chine, l'oie d'Egypte, l'oie de Barbarie; les différens canards du Cap de Bonne-Espérance; la sarcelle de la Caroline et bien d'autres, ainsi que les hocos d'Amérique, figurent souvent sur les tables de la Hollande. Mais comment aurions-nous songé à des espèces étrangères, nous qui négligeons celles de notre propre pays? Et non-seulement ces animaux prospèrent sur les marais glacés de la Hollande, mais on en obtient des métis en croisant leurs races. Le luxe seul a quelquefois porté chez nous les riches à tenter, pour leurs plaisirs, quelques essais frivoles en ce genre. Les faisans de la Chine, les paons et les pintades, qui commençoient à se multiplier d'une façon à encourager nos tentatives, bien loin d'avoir inspiré aucun but d'utilité et d'abondance, après avoir servi d'ornement et de parade dans les jardins de nos oisifs, ont depuis été totalement négligés. J'ai souvent proposé de pareils essais; j'aurois parcouru la Hollande d'où j'aurois rapporté toutes les espèces déja

aclimatées; j'y aurois pris toutes les instructions nécessaires à leur éducation ; je me serois enfin volontiers établi le précepteur de ces animaux utiles : mais même pour un emploi de cette nature il falloit des protecteurs et l'appui de tel homme en place ou de quelques grandes dames, qui trouvoient probablement fort singulier qu'un homme voulût sacrifier son tems et imaginât quelque nouveauté pour le plus grand bien de son pays. Il est à croire que sous un gouvernement libre on s'occupera davantage de l'utilité publique ; que les voyageurs seront récompensés ; qu'un pauvre hère, dévoré de l'amour de la science, ne sera plus réduit à ruiner sa fortune, pour les menus plaisirs d'un tas de frélons dévorateurs et stupides, et qu'enfin les récompenses et les emplois ne seront pas toujours le partage de tant de conseillers fameux, mais de celui qui véritablement a travaillé et fait des découvertes utiles. Ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit, et je vois pour l'avenir bien d'autres vœux à former.

Notre route nous obligea à côtoyer les bords de la Rivière-Verte : la fraicheur de

cette vallée riante, les sinuosités qu'elle parcourt, les points de vue qui se reproduisoient à chaque pas, sous des formes diverses, remplissoient mon imagination des plus douces pensées; je foulois un tapis de verdure et de fleurs; les côteaux environnans, chargés d'arbustes et de plantes brillantes, offroient à mes yeux autant d'abris que de bosquets délicieux; c'étoit un jardin dans le sein d'un désert.

Parmi ces familles nombreuses de fleurs et de plantes encore vierges, j'en remarquai plusieurs qui étoient magnifiques; j'en distinguai une qu'il m'eût été difficile d'oublier, c'est ce géranium dont j'avois appris si douloureusement à connoître la piqûre et dont je portois encore les stigmates. J'en vis beaucoup, les uns à fleurs blanches d'autres à fleurs jaunes. Peu exercé à l'étude des fleurs, et toujours plus disposé à les adorer qu'à les flétrir, j'avois pris d'abord celles-ci pour des espèces différentes; mais j'eus bientôt changé d'idée, lorsque je m'aperçus qu'une même tige portoit souvent à la fois des fleurs jaunes et des blan-

ches, et là-dessus je bâtis aussi mon idyle.

Adieu vallons, côteaux, géranium et fleurs de toutes les espèces, tapis de verdure, bords enchantés, douces rêveries, adieu; nous allons rentrer dans les glaces.

Pour regagner le Namero, il nous falloit traverser encore une autre chaîne de montagnes couvertes de neige; ainsi, en moins de huit heures de marche, nous eûmes successivement trois saisons, c'est-à-dire, deux hivers partagés par un été; mais ce changement subit de température nous donna aussi à tous un enrouement, qui ne se dissipa que plusieurs jours après notre retour chez Van der Westhuysen.

Le premier objet que je vis là, en mettant pied à terre, fut ce maudit Pinard, que ma mauvaise fortune m'avoit fait rencontrer pour mon supplice : j'eusse donné tout au monde pour en être débarrassé; mais le bourreau vint à moi tout exprès pour me dire, qu'il s'étoit fait un plaisir de m'attendre.

Mon intention étoit d'accorder à mes

Hottentots et aux bestiaux que j'amenois, un jour de repos, et de repartir le lendemain. Mais la famille Van der Westhuysen me représenta qu'ayant des bêtes nouvelles dont je ne connoissois point encore l'allure, je courois quelques risques en les employant sans épreuves préliminaires. Elle s'engagea, si je voulois lui promettre de rester trois jours de plus chez elle, à me prêter des relais qui me conduiroient jusqu'à la rivière Kaussi ; j'acceptai, quoique je m'attendisse à beaucoup d'impatience contre Pinard, et d'ennui de la part des buveurs.

Par un hasard singulier et impossible à prévoir, les choses tournèrent autrement. Pendant mon absence, Engelbrecht étoit allé plusieurs fois dans mon camp causer avec mes Hottentots. Un jour que la conversation rouloit sur moi, ils lui parlèrent de ce divertissement de mon premier voyage, que dans ma relation j'ai appellé la folle journée, et où, pour les distraire d'une trop forte ration d'eau-de-vie que j'avois eu l'imprudence de leur donner, j'imaginai de les faire danser, en jouant de la

guimbarde. Cette fête burlesque n'étoit point sortie de leur mémoire. Ils ne se rappelloient qu'avec transport et enthousiasme l'instrument qui leur avoit donné tant de plaisir ; et d'après leurs éloges, Engelbrecht, persuadé qu'un homme qui jouoit de la guimbarde étoit un excellent musicien, et qu'un musicien parfait savoit toucher tous les instrumens, avoit imaginé à son tour de m'employer à recréer la société réunie dans l'habitation.

Il avoit chez lui une manière de violon, qui, suspendu au mur près de son foyer, y séchoit en silence, sans en avoir été décroché une seule fois depuis dix ans. Pour surprendre agréablement la compagnie, il l'envoya chercher secrètement; puis, quand je fus dans l'assemblée, il me le mit en main, en me priant d'employer mes talens à la divertir. On aura une idée de ce qu'étoit l'instrument, quand j'aurai dit que ses cordes avoient été faites par Engelbrecht lui-même. Néanmoins je le pris, et j'y raclai quelques contredanses, qui à l'instant, et comme par magie, mirent en mouvement toute la compagnie. Cette musique

me déchiroit le tympan ; mes dents grinçoient de déplaisir ; mais toutes les oreilles la trouvoient délicieuse, et l'on ne cessa de sauter que quand la lassitude eut épuisé les forces. Le lendemain, hommes et femmes vinrent en troupe me supplier de me prêter de nouveau à leurs plaisirs. Le surlendemain, ce furent mêmes instances. Enfin, mes trois journées se passèrent presque toutes entières à gratter les boyaux du violon ; et la cohue se trémoussoit d'aise autour de moi.

Au milieu de ce sabat, il y avoit une chose qui m'étonnoit ; c'est que la danse occupât tous les instans, et qu'on eut oublié la liqueur favorite. Mais depuis l'arrivée de Pinard, et par ses libéralités, il s'en étoit tant bu, qu'on avoit fini par la trouver détestable et s'en dégoûter. Jaloux de témoigner ma reconnoissance à une famille qui m'avoit rendu des services et qui alloit m'en rendre encore, je crus pouvoir remplacer Pinard ; et j'envoyai chercher dans mon chariot une cave remplie de flacons. Elle contenoit des liqueurs fines de la Martinique, par la dame Anfoux. C'étoit-là

une provision d'appareil, que je réservois pour les grandes occasions. Je comptois m'attirer de grands remercîmens en la présentant à ces hommes demi-sauvages; mais j'avois bien mal calculé. Ils trouvèrent les liqueurs trop douces et les rebutèrent. Quant aux dames, après les avoir goûtées toutes, et assez largement, les unes après les autres, elles leur donnèrent, à la vérité, la préférence sur les mauvaises eaux-de-vie du Cap; mais elles décidèrent, comme les hommes, à l'unanimité, que les recettes et les fabriques de la dame Anfoux ne valoient rien pour la colonie.

Ces gosiers robustes, accoutumés depuis quelques jours à une boisson âcre et brûlante, se trouvèrent affadis par une boisson liquoreuse et sucrée. Les buveuses se plaignirent de maux de cœur; et ce fut alors qu'elles maudirent bien sincèrement les liqueurs des flacons. Pour moi, qui, avec l'intention de régaler d'une manière distinguée cette bonne compagnie, n'avois réussi qu'à faire des mécontens et des malades, j'étois très-fâché de voir la dernière journée de mon séjour se terminer par un

pareil dénouement. Ainsi j'allois perdre en un instant tout le fruit de mes trois jours de musique. Heureusement j'avois, parmi mes provisions, des citrons du Piquet-berg et d'excellente eau-de-vie de France. Je m'avisai de faire du punch un peu roide; il fut trouvé divin. La gaieté reparut, les maux de cœur se dissipèrent, et cette journée se termina, comme elle avoit commencée, par une allégresse universelle. Dès long-tems on n'oubliera au Namero Paterson et son vin de Bordeaux; mais long-tems aussi l'on y parlera, je crois, et de ma musique, et de ma danse, et de mon punch à la diable.

Il ne me manquoit plus, pour partir content et m'applaudir de mon séjour dans ces montagnes, que d'achever de reconcilier Klaas Baster avec sa famille. Plusieurs fois déja je m'étois hasardé à parler de lui à quelques-uns d'entre eux, et ils m'avoient paru assez bien disposés. La continuité des plaisirs sembloit avoir éteint les haines. Son frère lui-même, pendant tout notre voyage du Camis, avoit vécu avec lui en bonne intelligence. D'ailleurs, j'espérois beaucoup

de la disposition favorable où se trouvoient les esprits et de la gaieté affectueuse que venoit d'inspirer le punch. Je proposai donc un traité de paix, ou plutôt un raccommodement avec le malheureux proscrit; et d'un consentement général, ma demande fut accordée, sans la moindre réclamation.

A l'instant même, je courus annoncer dans mon camp cette bonne nouvelle à Klaas Baster. Je revins le présenter à sa famille; et non-seulement il se vit accueilli sans le moindre signe de rancune, mais tous successivement lui présentèrent la main : ce qui chez les colons, comme je l'ai dit ailleurs, est le témoignage d'amitié le plus authentique. Quoique le bon vieillard, par crainte de sa femme, n'eût pas osé montrer ses sentimens pour son fils, il leur donna carrière dès qu'il lui fut permis de les avouer. Lui-même, il lui versa rasade, il trinqua le premier avec lui, et lui fit amitié. Le Baster, hors de lui-même, manquoit d'expressions pour remercier ses parens et pour me témoigner sa reconnoissance. Je jouissois de sa joie; j'étois heureux de son bonheur, et je m'ap-

plaudissois d'avoir pu enfin m'acquitter en partie envers un homme à qui mes gens et moi nous devions la vie.

Ce fut Van der Westhuysen qui le lendemain, selon sa promesse, me prêta les attelages qu'on mit à mes voitures. Nous partîmes dès le matin. Lui-même, avec sa famille, monta un chariot particulier, et fut du voyage, parce que je m'étois engagé, ainsi que lui, d'aller coucher chez Engelbrecht. Son fils aîné, par politesse et par égards, voulut conduire le chariot que je montois. Tel est l'usage chez les colons; c'est-là une manière d'honorer quelqu'un, et l'un des plus grands témoignages de considération que l'on puisse donner. D'après les idées reçues, je ne pouvois, sans lui faire un affront, me refuser à cet honneur. Mais à peine fut-il sur le siège, que, mettant les bœufs au galop, il me conduisit ventre à terre. Ce préjugé est encore un de ceux qui ont généralement lieu dans la contrée. En pareil cas, un guide ne croit montrer son talent qu'en menant le plus lestement qu'il lui est possible : dût-il crêver ses bêtes, il veut faire preuve de prouesse.

En vain je priai le mien de modérer les siennes. Les chemins étoient détestables, et les cahots me faisoient craindre à chaque instant que la voiture ne versât et ne fût brisée ; mais il eût cru son honneur compromis d'aller au pas, et sa gentillesse me coûta deux cruches de jus de limon, qui furent cassées, et que je regrettai beaucoup,

Quelque irréparable que fut, dans les circonstances, cet accident, je m'en consolai néanmoins, parce qu'il eût pu m'en arriver d'autres, beaucoup plus considérables auxquels je venois d'échapper. Mais je fus désolé, quand, quelque tems après avoir mis pied à terre chez Engelbrecht, je vis arriver Pinard. La présence de cet homme étoit devenue un supplice pour moi; et il sembloit qu'il eut juré de ne plus me quitter.

L'emplacement de l'habitation d'Engelbrecht étoit infiniment plus agréable que celui de son beau-frère; malgré cela sa maison, ou pour mieux dire son hangard, étoit, s'il est possible, encore moins logeable, et annonçoit le peu de soin du

maître et l'insouciance, à cet égard, de toute la famille, qui étoit très-nombreuse. En entrant dans la pièce qui servoit de refuge à tout ce qu'il y avoit de monde sur cette habitation, je fus assailli par une troupe d'enfans de tout âge, que je pris d'abord tous pour des Basters, ou métis Hottentots et des vrais Hottentots; mais je fus vertement redressé. Le père et la mère s'apperçurent de ma méprise : honteux d'avoir des enfans si négligés autour d'eux, ils s'empressèrent de me montrer les leurs; et il falloit l'œil d'un père pour les reconnoître; car ils étoient les uns tout à fait nuds, les autres couverts de lambeaux de peaux de mouton, toutes dégoûtantes de fange. Quant à la fille aînée, qui avoit fait une toilette en règle, elle vint s'offrir à moi dans ses plus beaux atours; s'étant imaginée de s'affubler la tête de la plus bizarre coëffure que j'eusse jamais vue. Une espèce de bonnet, composé entièrement de plumes noires d'autruche, ombrageoit le front de cette grande poupée. Je la louai beaucoup sur son ajustement; elle fit des mines, eut l'air de rougir de ses attraits, et finit ce-

pendant par m'offrir un gros paquet de magnifiques plumes blanches, et que, sans gêne, je lui payai trois rixdalers. Bien plus, il s'établit entre nous un petit projet d'association, d'où il devoit résulter de grandes fournitures de sa part, et de la mienne, en échange, quelques cadeaux de rixdalers.

Je dois pourtant avouer que les quatre jours que je passai sur cette habitation, furent marqués par des témoignages vrais d'amitié; nous bûmes du punch, nous fîmes de la musique, et dansâmes une grande partie de toutes les nuits : les jours, je chassois. En parcourant toutes les montagnes des environs, je remarquai plusieurs belles plantes dont les dessins font partie de mon porte-feuille. Les zèbres, les pazans et les condoumas sont assez communs dans tout ce pays; mais singulièrement effarouchés par la chasse continuelle qu'on leur fait, il est très-difficile de les aborder à la portée du fusil. Les éléphans se montrent aussi beaucoup dans ces parages; mais n'y séjournent guère, se tenant de préférence dans les environs de la mer, où

les

les dunes leur servent d'abri. Malgré la quantité prodigieuse de bestiaux que possédoit Engelbrecht, il ne voulut jamais se défaire d'un superbe attelage de douze bœufs noirs, qu'il me montra avec une sorte d'ostentation. Il est vrai que je n'en avois jamais vu un aussi égal ni aussi bien assorti ; et malgré la somme de deux cents rixdalers que j'en offris (prix excessif pour le pays), je ne pus l'obtenir ; en revanche, je fis l'acquisition de plusieurs moutons et d'une vache que je fis tuer et saler pour mes gens ; j'augmentai encore ma provision de tout le tabac qu'on put me céder. Engelbrecht devant dans peu faire un voyage au Cap, je profitai de l'occasion, qui sembloit être la dernière puisque je ne devois plus trouver d'habitation sur ma route, pour écrire à mes amis. A mon départ, mon hôte attela à ma voiture les bœufs dont j'ai parlé, et il m'offrit non-seulement de me conduire jusqu'à la Grande-Rivière, mais fournit aussi mes autres voitures de relais vigoureux, afin de ménager mes bœufs. Quand je me remis en route, Pinard me suivit encore. En vain, pour me

débarrasser de lui, je m'arrêtai après quatre heures de marche, près d'une source que nous trouvâmes sur notre route ; en vain, je fis dresser mes tentes dans l'espoir que, ne croyant pas sa journée assez pleine, il marcheroit en avant et me laisseroit ; mais il fit, comme moi, halte à la source, et je vis qu'il faudroit un éclat pour me séparer tout à fait de cet ennuyeux.

Le lieu nourrissoit une quantité immense de gelinottes. Elles venoient par milliers boire à la source, sans que notre présence parût les effaroucher ; et c'étoit-là, pour notre cuisine, une manne abondante. De ma tente, je tirois sur leurs volées avec mon grand fusil, qui, à chaque coup, en tuoit au moins une vingtaine ; mais cette chasse me fit faire une remarque que je crois importante.

Les oiseaux, ainsi que les autres êtres vivans, ne possèdent pas tous au même degré la sensibilité physique. Il en est qui succombent à la moindre douleur, tandis que d'autres résistent à de fortes souffrances. Tous les chasseurs savent, par exemple, qu'il suffit de la plus légère blessure

pour abattre une bécasse, et que souvent elle est plutôt tuée par sa chûte que du coup qu'elle a reçu. Moi-même, j'en ai ramassé plusieurs qui étoient mortes, quoiqu'elles n'eussent eu qu'une légère blessure par un grain de plomb. La gelinotte du Cap, au contraire, paroît avoir, ou des organes peu sensibles à la douleur, ou une sorte de courage qui la lui fait supporter jusqu'au moment de la mort. Quoique j'eusse tiré au milieu de la volée, et que par conséquent mon coup eut porté tout entier, il étoit très-rare qu'il en restât sur la place d'autres que celles qui avoient les aîles cassées ou reçu le coup à la tête. La nuée reprenoit son vol, et les blessés fuyoient avec elle. Mais si on la suivoit de l'œil, bientôt on les voyoit s'en détacher et tomber sans donner aucun signe de vie; et, même après qu'elle avoit disparu, on pouvoit en suivre la trace, en ramassant les mortes sur la route.

Ce que je dis ici des volatiles, on peut également le dire des quadrupèdes. Souvent même il existe, pour la sensibilité,

une très-grande différence entre des animaux analogues ; car une blêssure assez légère dans le corps, fait périr la panthère et le léopard; tandis qu'avec des côtes rompues et la tête fracassée, le chat, beaucoup plus petit, vit et se guérit en peu de tems. C'est aux anatomistes et aux physiciens à nous dire quelle est la cause véritable de cette étonnante diversité. Je remarquerai seulement qu'il est des individus dont le corps offre à la fois, et des parties extraordinairement sensibles, et des parties qui paroissent ne l'être aucunement. Et pour ne citer qu'un seul exemple, le porc-épic du Cap a les os de la tête si fragiles, que d'un seul coup de baguette vous lui casserez le crâne et le ferez périr; mais en vain vous le frapperez sur le corps à grands coups de bâton, vous ne pourrez le tuer. Au reste, ne croyez pas que cette sorte d'impassibilité soit un effet de la dureté de sa peau ; il l'a, au contraire, très-délicate ; et la preuve en est que si, du bout des doigts, l'on pince quelques-uns de ses piquants ou de ses poils, il suffit de les tirer légère-

ment pour arracher en même tems toute la partie de la peau dans laquelle ils se trouvent implantés.

En mémoire des oiseaux que j'avois eu occasion de tuer à la source, je la nommai *Fontaine des gelinottes ;* elle est nommée dans le pays *Matjes-Fontyn* (Fontaine des nattes). Peu s'en fallut que, dans la colère où me mettoit Pinard, je ne la nommasse *Fontaine du tourment.* Cet homme acharné à me suivre, comme s'il se fût fait une loi de me désoler, marcha encore de conserve avec moi la journée suivante. Pendant la route, je cherchois dans ma tête quelques moyens de me débarrasser de lui ; et je le connoissois si ténace que je désespérois d'y réussir. Enfin, arrivé au Kaussi, je crus en avoir trouvé l'occasion.

Ce torrent étoit à sec, comme presque tous ceux que, depuis quelque tems, nous avions eu à traverser. Mais son lit étoit creusé dans des rochers, et je ne doutois pas qu'en plusieurs endroits ils n'eussent des cavités qui contiendroient de l'eau. La vraisemblance de ma conjecture, jointe au site romantique du lieu, me détermina à

dresser là mon camp. J'annonçai même à Pinard que j'étois résolu à y passer une semaine entière ; et pour qu'il n'en doutât pas, je renvoyai les attelages d'Engelbrecht. Pour le coup, il prit son parti ; il continua sa route, et enfin j'en fus débarrassé.

Ce que j'avois conjecturé se vérifia promptement. A peine eus-je envoyé quelques-uns de mes gens à la découverte de l'eau, qu'ils revinrent m'annoncer qu'ils en avoient trouvé en vingt endroits. J'étois campé très-près des énormes montagnes granitiques, à travers lesquelles le Kaussi s'étoit ouvert un passage. En se creusant un lit, le torrent avoit donné aux rochers mille formes bisarres, qui amusoient l'œil, et qui, lorsque l'eau étoit abondante, devoient former des cascades naturelles d'une grande beauté. En général, l'emplacement où se trouvoit mon camp étoit aride. On y voyoit peu de pâturages, ou au moins ils ne s'y montroient que par bouquets ; mais il étoit couvert de hauts mimosas, fort épais, et leur ombrage nous devenoit d'autant plus agréable, que, depuis la Rivière-des-Elé-

phans, c'étoient les premiers grands arbres que nous rencontrions.

Un botaniste auroit fait ici une ample moisson de plantes différentes, notamment de plantes grasses dont le pays abondoit; je pris les dessins de celles qui me parurent les plus remarquables, entr'autres, d'un magnifique ixia, très-élevé, dont les fleurs, fort nombreuses et d'un rouge foncé, récréoient la vue. Je remarquai encore d'énormes et hautes touffes de la grande euphorbe, dont toute la plaine étoit parsémée. Les Sauvages se servent du lait de cette plante pour empoisonner les flèches dont ils font usage pour la chasse du grand gibier. Je voulus essayer la propriété vénéneuse de cette plante; et, malgré les représentations de mes Hottentots, je mis sur ma langue une petite goutte de son suc laiteux, qui me causa, pendant plus de deux heures, une cuisson insupportable. Je coupai sur la plante une rouelle, que je présentai à mon singe; il fit en arrière un saut d'effroi, et s'enfuit à une grande distance, sans plus vouloir se rapprocher de moi.

Klaas Baster me parla en homme instruit

de cette euphorbe ; selon lui, c'étoit dans le moment où nous nous trouvions, celui de sa floraison, que son suc est le plus actif, et c'est alors aussi que les Sauvages en font leur provision. Pour le recueillir, ils pratiquent sur la plante de petites incisions, par lesquelles il découle; et on le reçoit dans des vases particuliers, destinés à cet usage. D'abord sa couleur est laiteuse et blanche ; mais bientôt elle devient brune ; elle s'épaissit, et forme une sorte d'électuaire qui, en se concentrant de plus en plus, acquiert une vertu plus active et plus meurtrière.

C'est avec cette pâte mortelle que les chasseurs enduisent leurs flèches. L'expérience leur ayant appris que très-rarement une flèche ordinaire suffit pour abattre une pièce de gros gibier, ils ont imaginé de l'arrêter subitement dans sa fuite, en glaçant et coagulant son sang par l'effet prompt et infaillible d'un poison subtil. Pour qu'il meure, il faut que le vénin atteigne le sang et s'y mêle; néanmoins, par un effet inconcevable, l'animal, quoiqu'empoisonné, n'en est pas moins un aliment sain, comme je l'ai dit ailleurs.

L'extrêmité des flèches est faite d'un fragment d'os, bien acéré. Si on y employoit du fer, l'activité du poison attaqueroit le métal, qu'il convertiroit en rouille ; et il se détacheroit et tomberoit avec cette rouille. Quand on y joint une pointe de fer, on a soin de placer la pâte de façon que le métal n'en soit pas touché.

Dans les lieux où il y a de petits réservoirs d'eau que fréquente le gibier, les Sauvages emploient contre lui l'euphorbe d'une autre manière encore. Ils la coupent par tranches ; jettent les rouelles dans le bassin, en ayant soin d'agiter l'eau de tems en tems pour faciliter l'infusion ; puis, quand ils la croient suffisamment empoisonnée, ils en retirent les morceaux, parce qu'aucun animal n'oseroit y boire s'il les y appercevoit. Cette méthode, beaucoup plus sûre que la première, seroit en même tems très-destructive, si le gibier n'avoit un instinct qui l'en garantît. On assure qu'il est des espèces dont les sens sont si exquis, qu'elles peuvent distinguer sans peine l'eau empoisonnée, et que jamais, pendant le jour, elles ne s'y laisseroient

tromper. Aussi a-t-on soin, tant que le soleil est sur l'horison, de se tenir près du réservoir pour les en écarter, et de ne le laisser libre que quand la nuit ne permet plus à l'œil d'y rien discerner.

L'instinct animal est une qualité occulte difficile à définir ; il résulte sans doute de la combinaison des élémens dont tout être vivant est composé, lesquels répugnent à tout ce qui n'est pas de leur nature ; mais ceci même rend plutôt compte de l'effet qu'il n'explique la cause. L'homme a aussi son instinct qui l'approche de ce qui est bon, l'éloigne de ce qui est mauvais. Mais l'homme social le perd bien vîte, et souvent il ne lui donne pas le tems de se développer. Les Sauvages, au contraire, et tous les animaux libres, l'exercent et le perfectionnent sans cesse. Plusieurs fois j'ai trouvé des bassins empoisonnés avec l'euphorbe; et quand l'eau étoit tranquille, j'appercevois à sa surface une légère couche luisante, d'une huile brun-verdâtre, qui étoit le poison. Or, si ma vue suffisoit pour distinguer ce foible indice, combien ne devoit-il pas être sensible pour des animaux

qui, presque tous, l'ont si parfaite ! J'aurai bientôt occasion de revenir sur cette matière, et je rapporterai même des expériences qui prouveront que Klaas Baster, en me parlant des effets de l'euphorbe, ne m'avoit point trompé,

Au reste, quoique cette façon de se pourvoir de gibier paroisse devoir produire beaucoup, elle est cependant bien moins avantageuse qu'on ne le croiroit; parce que, si les bêtes qui viennent boire sont trompées par la vue, elles sont bientôt averties par le goût, et se retirent. J'avois un jour empoisonné une mare d'eau : il y vint, dans la journée, plus de quatre mille gazelles *(spring-bock)*; et néanmoins je n'en eus que trois, avec une hienne que j'y trouvai le lendemain matin, et qui étoit morte dans la nuit. Une harde de gazelles se rend-elle au bassin, les premières ou les plus altérées cherchent d'abord à s'abreuver; mais à peine ont-elles touché l'eau qu'elles s'en éloignent avec effroi, et la troupe fuit à l'instant, sans s'approcher du piège mortel.

En parcourant le lit desséché du Kaussi,

je trouvai différentes sortes d'oiseaux aquatiques, et spécialement ces canards sauvages que les colons appellent *berg-end* (canard de montagne). Ils nageoient et s'ébattoient dans de petits bassins des rochers, qui conservoient encore de l'eau, et où peut-être ils n'avoient jusque-là jamais été troublés par aucun humain. Vis-à-vis d'un de ces réservoirs, j'avois trouvé une caverne dans laquelle je venois passer des heures entières à épier ceux de ces oiseaux que je désirois me procurer.

Un jour que j'y étois caché, je vis arriver au bassin un élan-gazelle, le *kana* des Hottentots. Sa vue me fit d'autant plus de plaisir qu'il n'étoit certainement pas seul dans le canton, et qu'obligé, depuis long-tems, de nourrir ma troupe aux dépens de ma bergerie, j'eusse été fort aise d'alimenter notre cuisine du produit de notre chasse. Ma gazelle m'eût épargné quelques moutons; mais, pour le moment, je n'avois que du plomb dans mon fusil, et je craignois d'y couler une balle, de peur que le mouvement et le bruit ne la fît fuir. Néanmoins, comme elle n'étoit qu'à dix pas de distan-

ce et que j'avois deux coups à tirer, je me hasardai de les lui lâcher ensemble, et, en effet, elle tomba dans l'eau, où elle se noya.

Ravi d'une bonne fortune sur laquelle je n'avois pas trop compté, je courus à mon camp chercher du monde pour enlever ma proie; et en même tems j'emmenai avec moi quelques chasseurs et mes chiens, afin de battre les environs et de chercher si nous ne trouverions point quelques autres kana; mais il fallut, pour cette fois, nous contenter de cette seule pièce.

Un jour que nous descendîmes le lit du torrent, avec mes chasseurs et mes chiens, dans l'espoir de trouver quelques pièces de gibier à tuer; tout à coup mes chiens donnèrent; et bientôt nous vîmes devant nous une panthère, couchée sur une gazelle qu'elle dévoroit. Notre présence ne parut nullement l'intimider. Elle jettoit sur nous des regards de fureur et ne quittoit point sa proie. Nous étions sept tireurs, et ne courrions pas grand risque en l'attaquant. Lorsque nous fûmes à cinquante pas, elle se souleva en tournant la tête, et sembloit

chercher parmi nous celui sur qui elle s'élanceroit. Mon fusil étoit chargé à balle. Je la tirai. Blessée du coup, elle prit le parti de fuir, et reçut, dans sa retraite, quelques légères blessures encore. Enfin, elle alla se réfugier, cent pas plus loin, au fond d'un rocher creux qui bordoit la rivière. Mes chiens l'y suivirent et l'y tinrent en arrêt; mais, quoiqu'elle perdit beaucoup de sang et fut nécessairement affoiblie, ils n'osoient point l'attaquer. Nous montâmes sur les roches du bord opposé, et delà un de mes gens lui tira un second coup qui la tua. Alors mes chiens se jettèrent sur elle, et avant que je fusse arrivé pour l'enlever, ils l'avoient déja tellement déchirée que sa fourrure n'étoit plus bonne à rien, et je l'abandonnai.

Mes Hottentots n'avoient garde d'y renoncer comme moi. Ils se proposoient de s'en régaler, et l'emportèrent. A mon premier voyage, j'avois eu la curiosité de goûter du tigre, uniquement pour savoir quel goût avoit la chair de ce terrible carnivore. Mais eux, d'après cet essai, ne doutoient pas que je n'eusse trouvé, comme eux, le

tigre un mets excellent; et, en conséquence, ils offrirent de me garder, pour ma bouche, certaines parties choisies de notre panthère. Je répondis, en riant, que jamais je ne pourrois me résoudre à manger d'un animal qui peut-être avoit dévoré quelque Hottentot. Cette raison n'étoit guère propre à convaincre mes Sauvages; car, pour me prouver le contraire, ils ouvrirent l'animal, et me firent voir qu'il n'avoit dans l'estomach qu'une certaine quantité de glaise, avalée dans une rage de faim, et quelques portions de la gazelle. Quoiqu'il en soit, je la cédai en entier à mes gens, et me réservai seulement deux pintes de graisse qu'ils en détachèrent: c'est un remède qui, dans la colonie, passe pour un excellent résolutif dans les tumeurs et les ulcères.

En regagnant mon camp, je trouvai une belle espèce d'euphorbe, que je crois nouvelle, et dont je pris le dessin, que je place ici. Cet euphorbe ne tient à la terre que par quelques racines foibles; il s'élève seulement à la hauteur de neuf à dix pouces, et ressemble parfaitement à une concombre,

dont il a la forme et la flexion arquée. Il contient un suc laiteux très-abondant qui ne m'a pas paru aussi caustique que celui de la grande euphorbe. Sa couleur, d'un verd-jaunâtre, nuancée d'une belle teinte violette vers la racine, lui donne un air très-appétissant; mais malheur à celui qui en mangeroit, car il est, à ce qu'on m'assura, un poison violent. Plusieurs de mes Hottentots, et mon vieux Swanepoel, qui connoissoient parfaitement cette plante, m'apprirent que les colons la nomment *noordsche-kull*.

A mesure que, dans mes promenades, j'apprenois à connoître les environs de mon camp, je m'étudiois aussi à distinguer les plantes et les fleurs, qui par-tout s'y trouvoient en foule. Nulle part encore, depuis que j'existe, je n'en ai vu d'aussi magnifiques pour la vivacité ou la variété des couleurs, ni d'aussi curieuses pour la singularité des formes. A chaque pas, j'en trouvois de nouvelles; et à chaque pas je m'arrêtois involontairement pour jouir d'un si riant spectacle. Combien j'en vis qui, transportées dans nos parterres d'Europe les plus

riches,



EUPHORBE-CONCOMBRE.

riches, en auroient fait l'ornement! et que de fois je regrettai de n'être pas un botaniste profond! Qui sait, me disois-je à moi-même, si, dans ce nombre, l'art n'en trouveroit pas beaucoup qui fourniroient à nos étoffes ces belles et indestructibles teintures que, jusqu'ici, nous avons cru exclusivement propres à l'Inde? Qui sait s'il n'y trouveroit pas de nouveaux remèdes pour quelques-unes de ces maladies dont il abandonne le traitement parce qu'il en méconnoît la cure? . . . .

Humilié de mon ignorance, qui ne me permettoit, à cet égard, qu'une admiration vague et sans but, je me contentai, comme je l'ai dit, de dessiner celles des fleurs qui me parurent les plus extraordinaires et les plus belles. Je recueillis des graines de celles qui étoient en maturité. Enfin, j'essayai d'en dessécher et d'en conserver plusieurs dans le papier, selon la méthode usitée chez les botanistes. Ce dernier moyen est celui que j'ai le moins employé. Outre qu'il est impossible à exécuter pour les plantes grasses, il me rebutoit par l'excès et la longueur des détails minutieux et inutiles

qu'il exige. Je dis inutiles, car est-ce conserver une plante que d'estropier toutes ses formes, en l'écrasant et l'applâtissant entre deux feuilles de papier ? est-ce posséder une fleur que de la cueillir pourpre en Afrique, et de l'apporter en Europe couleur de tabac ou de pelure d'oignon ? enfin, est-ce connoître leur nature que de l'étudier sur des feuilles mortes et décolorées ?

Depuis que la coquetterie des modes a tant multiplié ces fleurs artificielles qui sont entrées dans la parure des femmes, l'art du fleuriste s'est appliqué à travailler aussi pour l'honneur et les progrès de la botanique ; et l'on trouve, en ce genre, des choses étonnantes, chez le citoyen Venzel, l'artiste de Paris le plus renommé pour ce talent. C'est dans une maison de Paris que j'ai vu, pour la première fois, ces plantes articielles où les fleurs, avec leurs fruits, leurs tiges, leurs feuilles et leurs racines même, étoient exécutées avec une vérité étonnante et dans leur grandeur naturelle. Pour en imposer encore davantage à l'œil, la plupart de ces plantes étoient placées dans des pots, remplis de sable ou

de terre sèche. Jamais l'art n'imita mieux la nature. Ce n'est ni le mensonge grossier de la gravure ni l'aspect mort de l'herbier. Ici tout est vivant; la plante semble végéter; et d'un coup-d'œil vous saisissez son ensemble et ses détails. Aussi ai-je vu à Paris des plantes d'Afrique, que je n'avois pas pu reconnoître dans des herbiers, et qu'à l'instant même j'ai reconnu dans cette collection. C'est aux botanistes à prononcer sur cette méthode pour l'avancement de leur vaste science. Sans doute, il n'est pas possible, quelque grand que soit un cabinet, d'y présenter en relief toutes les plantes connues. Mais ne pourroit-on pas au moins y avoir les genres? et parmi les espèces, joindre aux genres celles qui seroient les plus curieuses et les plus instructives?

Le 11 septembre, je me remis en route, dans l'espoir que Pinard auroit sur moi assez d'avance pour que je n'eusse plus le malheur de le rencontrer. Déja les chaleurs commençoient à se faire sentir; le ciel étoit chargé de nuages; le tonnerre s'étoit fait entendre plusieurs fois avec un grand fra-

cas ; enfin, tout m'annonçoit des orages : et cependant il ne tomboit pas une goutte d'eau. Cette sécheresse extrême m'inquiétoit beaucoup. Je craignois de ne trouver par-tout que des rivières desséchées, et n'avois d'espoir que dans les citernes et bassins naturels que le hasard pourroit m'offrir.

Après deux heures de marche, nous en trouvâmes un, formé par un énorme rocher plat. Mes chiens l'avoient pressenti ; mais il étoit empoisonné avec de l'euphorbe, et je trouvai même, à quelque distance, les tronçons de la plante qui avoient servi à cet usage, et qui déja étoient desséchés. Quand j'arrivai, je vis ma meute occupée à se baigner ; mais deux des chiens avoient bu de l'eau empoisonnée, et ils étoient sur le bord du réservoir, attaqués de convulsions horribles. Je fis sortir du bassin ceux qui se baignoient ; et sans doute ils n'avoient point bu, puisqu'ils ne se trouvèrent pas incommodés. Quant aux deux malades, je leur fis avaler, à plusieurs reprises, de l'huile de cachalot. Elle leur procura un vomissement qui les sauva. Ce-

pendant ils furent affectés, pendant plus de quinze jours, des suites de leur accident. Leurs jambes s'étoient tellement roidies qu'ils ne pouvoient plier aucune articulation. Pendant tout ce tems, il fallut les laisser sur les chariots, et ils ne voulurent absolument prendre aucune autre nourriture que du lait. Ce fut un grand bonheur pour nous que leur empressement à boire nous eut avertis du danger. Sans cela peut-être mes Hottentots, sans défiance, auroient-ils conduit les bestiaux à cet abreuvoir; et peut-être même quelques-uns d'entre eux se seroient-ils empoisonnés en se désaltérant.

Quelle que soit la dose d'euphorbe qu'on jette dans une quantité d'eau, je suis persuadé qu'elle n'en infecte pas la masse entière. Le venin, selon moi, est un suc résineux qui, par sa nature, ne pouvant se combiner avec le liquide, nage à sa superficie et y forme cette huile verdâtre et luisante qu'avec un peu d'attention on y distingue à la vue simple, quand l'eau est tranquille. J'essayai sur moi-même la propriété de cette huile; et avec une petite

paille, j'en pris, à la surface du bassin, une goutte que je mis sur ma langue. Elle m'y causa cette sorte de douleur, semblable à la brûlure, que cause un caustique. Je pris ensuite, dans le creux de ma main, de l'eau du réservoir; puis, après avoir eu soin d'écarter, en soufflant, la liqueur huileuse qui la surnageoit, j'y plongeai le bout de ma langue, et ne pus y discerner aucune saveur étrangère.

Cependant, toute hardie qu'étoit mon expérience, je n'osai en pousser la témérité jusqu'à boire et avaler cette eau; mais je la présentai à Kees, qui, par la finesse de son odorat, pouvoit m'indiquer, d'une manière sûre, si elle avoit du danger. Il la flaira, et s'éloigna aussitôt. Cette épreuve ne me satisfaisant point encore, et voulant réussir à tromper, s'il étoit possible, les sens exquis de mon singe, j'exprimai une certaine quantité de suc d'euphorbe et la jettai dans du lait que je lui présentai à boire. Pour le coup, il y auroit été pris, car non-seulement il goûta le lait sans montrer la moindre répugnance; mais il l'auroit probablement tout avalé, si je ne

l'eusse retiré de devant lui; il n'en fut même pas incommodé.

A la vérité, la dose étoit peu considérable, parce que je ne voulois pas risquer la vie d'un animal qui m'étoit utile. Peut-être aussi le lait devient-il l'antidote de l'euphorbe, et Kees avoit-il avalé à la fois et le poison et son remède. Si ce fait étoit vrai, il deviendroit une découverte intéressante. Au reste, j'aurois désiré la confirmer par plusieurs expériences, en faisant avaler successivement à un animal et du suc d'euphorbe en quantité suffisante et du lait. Mais dans ces déserts et avec des projets d'un aussi long voyage, je n'avois, parmi mes animaux, aucune bête qui ne me fût nécessaire. Il me fallut donc remettre l'epreuve à d'autres tems; et à ce dessein, j'emplis un flacon d'une certaine quantité de lait d'euphorbe que je gardai pour des circonstances plus favorables.

L'opinion générale des colons sur le suc de cette plante, est qu'il donne la mort en coagulant le sang, et que par conséquent c'est un poison stupéfiant et narcotique. Pour moi, j'en doute fort, d'après les con-

vulsions effroyables que commencèrent à éprouver mes deux chiens, lorsqu'ils eurent bu de l'eau du bassin. Au reste, si les colons ne se trompent pas, il faut que la plante change de nature, selon le climat et le sol; puisqu'étant un narcotique en Afrique, elle est regardée comme un hydragogue en Europe.

J'avois trop à craindre du voisinage d'une eau empoisonnée, pour rester là plus long-tems. Malgré la surveillance extraordinaire que j'avois ordonnée, quelqu'un de mes animaux pouvoit aller y boire. Il me parut donc prudent de m'en éloigner au plutôt; et je continuai ma route.

Nous étions dans le pays des petits Namaquois. A deux lieues au-delà du réservoir, nous apperçumes quelques individus de cette peuplade, occupés à garder des troupeaux, mais qui, épouvantés à l'aspect de ma caravane, prirent la fuite. Je piquai vers eux pour les rassurer et pour leur demander quelques renseignemens; car ayant à parcourir un pays inconnu, je ne pouvois trouver de secours et d'instructions que dans les hordes qui l'habitoient.

Ils m'apprirent qu'à une lieue plus loin étoit une horde de leur nation, dans laquelle vivoit une femme blanche à qui appartenoient les troupeaux qu'ils gardoient.

Nous nous rendîmes au lieu indiqué, et nous trouvâmes effectivement un kraal, composé d'une vingtaine de huttes. La femme blanche étoit debout devant la sienne. Elle avoit, comme les Namaquoises, un vêtement de peaux tannées; mais elle ne portoit point cependant, comme elles, ni le kros ni le petit tablier. Pinard, en passant, l'avoit prévenue de mon arrivée; aussi fus-je reçu d'elle comme quelqu'un qui est attendu. Entré dans sa hutte qui n'étoit ni plus grande ni plus ornée que les autres, elle me conta que son mari avoit vécu dans cette horde dont il étoit devenu le chef, et qu'elle-même, à sa mort, ayant hérité de son autorité, avoit continué d'y vivre. Et en effet, au ton dont elle donna ses ordres, je m'apperçus bientôt qu'elle étoit dame et maîtresse. Ses enfans n'avoient, comme leur mère, que des peaux pour vêtement; et sans leurs longs cheveux, je les aurois pris, à leur teint rembruni par le

soleil, pour des enfans de Namaquois, et j'y eusse été d'autant plus aisément trompé, qu'ils ne parloient que la langue namaquoise.

Klaas Baster étoit le seul de ma caravane qui sut cet idiome. C'étoit celui de son enfance. Quoique différent de la langue hottentote, que je connoissois déja, il avoit néanmoins les trois mêmes clappemens, et me parut fondé sur les mêmes principes généraux. Seulement je remarquai que ce peuple employoit plus fréquemment ces sons rauques qui, tirés précipitamment du gosier, coupent les mots et les rendent, pendant quelque tems, inintelligibles pour les oreilles d'un étranger.

Les enfans savoient que parmi les effets dont étoient chargés mes chariots j'avois divers assortimens de verroteries, et ils eussent bien désiré en obtenir de moi quelques-uns pour parer leurs casaques, à l'imitation des Hottentotes. Klaas Baster, étant le seul auquel ils pussent exprimer leur vœu, ils le supplièrent d'intercéder auprès de moi; je me fis un plaisir d'accéder à leur demande, et j'accompagnai même mon pré-

sent de quelques mots namaquois que m'avoit appris Klaas Baster et que je hasardai.

Lorsqu'il m'arrivoit de vouloir parler aux Namaquois leur idiome, ils m'écoutoient jusqu'à la fin, avec patience et attention; ils cherchoient à me comprendre; et quand ils m'avoient deviné, non seulement c'étoit pour eux un plaisir, mais chacun, reprenant ma pensée, se faisoit un devoir de m'expliquer ce que j'aurois dû dire. D'après cette bonhommie de caractère, et cette prévenance affectueuse, je dus être surpris de trouver, dans les enfans de la commandante, des inclinations tout à fait contraires. Mais c'étoient des enfans. J'en conclus que leur rire tenoit à la petite malignité de leur âge; et ce qui me le fait croire encore, c'est que je n'ai vu, en pareille circonstance, aucun Namaquois rire de mon langage.

Je ne m'arrêterai point à détailler les mœurs et les usages de cette horde de petits Namaquois, qui se rapprochent infiniment de ceux des autres peuplades voisines, dont je parlerai incessamment. Quant à leur habillement, il diffère peu de celui

des Hottentots de la côte de l'est, et s'il est entre eux, sur cet objet, quelques différences, elles sont si légères qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Un voyageur intelligent, qui a plusieurs peuples semblables à peindre, doit, s'il veut intéresser son lecteur, les lui représenter en masse, et ne s'arrêter aux détails particuliers que pour ceux qui, par plus d'invention, par des progrès dans quelques arts, annoncent une supériorité qui les distingue. Je remarquerai seulement qu'en général les petits Namaquois sont plus robustement taillés et pas si maigres de figure que les Hottentots des environs du Cap.

La veuve avoit envoyé à mon camp du lait de ses troupeaux. A son exemple, toutes les femmes de la horde en portèrent aussi des leurs, et ce tribut volontaire eut lieu pendant mon séjour dans le kraal. Il me rappelloit ces jours agréables de mon premier voyage, où, tous les matins, la jeune Narina venoit m'apporter le lait de ses chèvres, qu'elle-même avoit traites. Mais quelle différence! au lieu de ces panniers si jolis et si propres dans lesquels la char-

mante Gonaquoise m'offroit son présent, je ne voyois ici que des sébilles de bois, grossièrement travaillées, et dont les bords étoient enduits d'une incrustation butireuse et rance, qui rebutoit à la fois et l'odorat et la vue. Mes Hottentots, peu difficiles sur les recherches de propreté, s'accommodoient très-bien du cadeau des Namaquoises. Pour moi, à qui il donnoit une répugnance invincible, je me contentois du lait de ma ménagerie, et j'abandonnois à ma meute la portion du leur que ne consommoient point mes gens.

Le soir de mon arrivée, il y eut bal; car il faut remarquer que parmi les plaisirs que l'hospitalité des Sauvages cherche à procurer aux étrangers, la danse tient toujours le premier rang. Ces fêtes bruyantes auroient pu m'amuser une première fois; mais j'avois entendu si souvent les *ha ha*, les *ho ho*, qu'ils ne m'intéressèrent que foiblement. Cependant mon attention fut réveillée par un des musiciens, qui joua de la flûte d'une manière à m'intriguer et à piquer ma curiosité. D'abord, après avoir embouché son instrument, il en tiroit des

sons très-éclatans; puis, interrompant tout à coup, il répétoit les dernières phrases de son air, de façon à imiter un écho parfait. Cette variation sur un instrument à cordes ne m'eût pas étonné; mais elle n'est pas à beaucoup près aussi facile sur un instrument à vent. Je voulus connoître la méthode de cet homme; elle étoit bien simple, et consistoit à sortir sa flûte d'entre ses lèvres, pour la mettre dans une de ses narines. Alors il souffloit, comme auparavant; et ajoutant au vent du nez un petit nasillement, qui assourdissoit le son, il imitoit l'écho si parfaitement qu'il étoit impossible de ne pas s'y méprendre.

La femme blanche étant, dans toute la horde, la seule qui sût le hollandois, c'étoit la seule aussi avec qui je pusse m'entretenir. Je n'oublierai pas qu'un jour, où elle me vantoit beaucoup l'excellence du pays qu'elle habitoit, elle avança, pour m'en convaincre, que jamais on n'y avoit vu de puces. A l'entendre, c'étoit-là un bienfait singulier de la nature et une particularité du climat. Mais cette nature, dont la bonté prétendue l'avoit garantie des pu-

ces, ne la garantissoit point d'un autre parasite plus incommode et, suivant moi, plus dégoûtant. La malheureuse en étoit couverte, ainsi que ses sujets.

Une autre incommodité, plus insupportable encore, et qui distinguoit ce lieu si fortuné, c'étoit des milliards de mouches et de moucherons. Ils formoient des nuées, dont le kraal se trouvoit enveloppé et les huttes remplies. Mes chariots et mes tentes en furent même tellement inondées, que, pendant les quatre jours que je passai dans le kraal, je fus obligé de coucher la nuit en plein air.

Quoique ce pays, dont on me vantoit tant la bonté, fut stérile, il nourrissoit pourtant, en animaux domestiques, les espèces les plus belles et les plus vigoureuses que j'aie vues en Afrique. J'y achetai plusieurs chèvres, dont chacune me donnoit par jour autant de lait que la meilleure de mes vaches; et elles ne me coutèrent que quelques briquets et quelques couteaux.

Les bœufs sont également plus forts que dans les colonies de l'est; mais par l'édu-

cation qu'ils reçoivent ils sont partagés en trois classes; savoir, bœufs de charge ou de trait, bœufs de monture et bœufs de guerre. Je ne dirai rien sur les deux premières, parce qu'elles sont connues chez les autres peuplades sauvages, et même dans les colonies; comme je l'ai déja dit, et ils se dressent de même; seulement je remarquerai que les bœufs de monture namaquois, beaucoup supérieurs au cheval pour la fatigue, ne lui cèdent guère que pour la vîtesse: on choisit pour cet usage ceux qui sont les plus petits et les plus hauts sur jambes.

Quant aux bœufs de guerre *(bakely-osse)*, ce fut dans cette horde que j'en vis un pour la première fois; et ceci prouve combien s'est trompé Kolbe, qui avance qu'ils sont d'usage chez toutes les nations hottentotes. Leur nom vient de la destination à laquelle on les emploie. Pour cet exercice, on préfère ceux qui sont les plus féroces et les plus indomptables; ils servent dans les batailles. On les pousse contre l'ennemi; et, à sa vûe, devenus furieux, ils fondent sur les hommes, les foulent aux pieds,

pieds, les déchirent à coups de cornes, et le poursuivent même dans sa fuite, jusqu'à ce qu'ils l'aient mis à mort. On les emploie aussi pour défendre et protéger les troupeaux. Naturellement courageux, non-seulement ils peuvent résister aux bêtes féroces, mais ils osent même les attaquer; et jamais une hienne, quelque affamé qu'elle soit, n'approchera d'un troupeau, si elle y voit deux ou trois de ces redoutables compagnons et gardiens; ils osent même, en nombre, faire tête à un lion.

Les moutons, aussi haut montés sur jambes que nos chèvres, sont en même tems, pour la grandeur, d'une espèce supérieure aux nôtres. Cependant ils n'ont point cette large et énorme queue graisseuse, qui distingue ceux du Cap et des colonies. Mes Hottentots, accoutumés selon le goût de leur nation, à n'estimer une viande qu'autant qu'elle est très-grasse, montroient de la répugnance pour des animaux qui n'offroient qu'un fouet maigre et effilé, pendant jusqu'à terre. Les moutons qu'a aujourd'hui la colonie hollandoise

viennent d'Europe. Primitivement elle n'en avoit point ; sans doute ceux qu'on y transporta étoient sans larges queues, puisque cette singularité n'est point connue en Europe. Ils seront devenus tels sous le ciel d'Afrique, par l'effet de la nourriture, du climat et du sol, et ils y auront formé cette variété distincte qu'on y voit aujourd'hui. Il m'en restoit encore un de ceux que j'avois acheté en route ; et beaucoup de Namaquois qui n'en avoient jamais vus de pareils, ne pouvoient se lasser de l'admirer. La veuve les connoissoit : elle m'assura même que quand son mari étoit venu se transplanter dans la contrée, tous ceux qu'il avoit emmenés du Roye-Sand sa patrie, étoient de l'espèce du mien ; mais qu'avec le tems cette propriété avoit disparu, et qu'à la troisième génération leur queue étoit devenue effilée, comme celles que je voyois. La laine de ces moutons n'étoit point frisée ni douce au toucher ; au contraire, ils avoient de longs poils plats, très-luisans et durs, et nullement propres enfin à être filés.

Avant de quitter la horde, je m'acquit-

tai, par quelques présens, envers ceux qui la composoient, du lait qu'elle m'avoit fourni abondamment pendant mon séjour. La commandante me demanda un peu de poudre et du plomb : elle en manquoit absolument, et craignoit, qu'entourée de Boschjesman, ils ne vinssent l'attaquer la nuit; sur-tout si, ne l'entendant plus tirer, ils en soupçonnoient la cause. Quand Pinard avoit visité sa horde, elle lui avoit fait part de ses craintes et demandé quelques provisions; mais il s'y étoit refusé durement, en répondant que j'allois passer bientôt, et qu'étant abondamment fourni, je pourrois l'approvisionner.

Quand même je n'aurois pas eu, pour obliger cette femme, des motifs de reconnoissance, je l'eusse fait encore par pitié. Seule de son espèce au milieu de ces déserts, éloignée de cinq lieues de tout autre kraal, soutenue uniquement par une poignée d'hommes, il lui falloit beaucoup de courage et d'intrépidité pour se maintenir dans une position si inquiétante. A sa place, très-peu d'individus auroient montré autant de fermeté; aussi étoit-ce

une de ces héroïnes guerrières dont j'ai parlé dans mon premier voyage. Elle montoit très-bien un cheval, fusilloit hardiment les Boschjesman quand ils venoient se présenter, et couroit les lions comme en Europe d'autres femmes courent le chevreuil. Je lui donnai quelques livres de poudre et la quantité de plomb nécessaire. C'étoit-là pour elle un cadeau précieux; et certes elle ne pouvoit en faire qu'un bon usage.

Le colonel Gordon m'avoit quelquefois parlé au Cap, d'un matelot nommé Schoenmaker, qui, ayant déserté du service de la Compagnie, s'étoit retiré dans le désert et vivoit actuellement chez les Namaquois. Ce fugitif, au rapport de Gordon, qui l'avoit connu dans ses voyages, étoit un très-honnête homme; et le colonel, dans l'espoir que je pourrois en tirer quelques services, m'avoit même fait remettre une lettre pour lui, en même tems qu'il m'en avoit envoyé une pour Klaas Baster. Je ne me sentois, pour le moment, aucun motif bien pressant de voir Schoenmaker; mais la lettre du colonel pouvoit, dans sa so-

litude, lui être très-agréable ; et en conséquence je crus l'obliger en la lui portant. Ce n'étoit-là qu'une complaisance de ma part ; et cependant cette attention devint pour moi une occasion de bonheur, et me valut des services que j'étois bien loin d'attendre.

Schoenmaker, devant être connu de la veuve, je demandai à celle-ci quelques renseignemens sur son compte. Elle me dit qu'il vivoit actuellement à douze lieues par-delà la horde, et m'offrit de m'y faire conduire. J'acceptai la proposition d'autant plus volontiers, que pour arriver à ce marin devenu nomade, il me falloit traverser une autre horde qui étoit un démembrement de celle-ci, et dans laquelle la veuve pouvoit, par sa recommandation, me procurer un bon accueil.

J'y arrivai en cinq heures de marche ; et sans doute on y étoit prévenu de ma visite, puisqu'à mon approche le chef vint avec quelques-uns de ses gens au-devant de moi pour me marquer sa satisfaction et me recevoir. Hors d'état d'entendre ce qu'il me disoit et d'y répliquer, j'y répondis,

sans mon interprète, d'une manière simple et très-intelligible, en lui présentant un cadeau, composé d'un bout de tabac et de quelques quincailleries, parmi lesquelles étoient deux excellens couteaux. Mon présent parut lui faire le plus grand plaisir; et pour me témoigner combien il étoit sensible au service que je lui rendois, il tira d'un petit sac de peau qui pendoit à son bras, un mauvais couteau tout usé, qu'il me montra en haussant les épaules; me donnant à entendre, par ce geste, combien un pareil meuble lui étoit devenu inutile.

On voit ici qu'on peut contenter un Sauvage à peu de fraix: un misérable couteau, un bout de tabac, un verre d'eau-de-vie, font plus d'effet sur une horde entière que l'entrée d'un ambassadeur, fût-il Turc, et que les profussions de ceux qui les envoient; tant il est vrai que l'état de nature est à l'état de société ce que la santé est à la maladie; et tandis qu'il faut bien des recherches pour désennuyer dans celle-ci, il suffit de bien peu pour satisfaire dans celle-là.

Notre chef étoit accompagné d'un sien frère aîné, qui, comme lui, avoit été chef de horde, et qui, fatigué apparemment de tant d'honneur, avoit philosophiquement abdiqué, et étoit venu vivre ici dans la retraite et le mépris des grandeurs. Cette ci-devant majesté reçut aussi de moi un témoignage de respect dans le présent que je lui fis d'un petit couteau et d'un peu de tabac.

A peine le chef avoit-il reçu mon présent, qu'il s'étoit empressé de le partager avec son frère; et tous deux, par une générosité admirable, avoient aussitôt employé leur couteau à couper le bout de tabac, pour le distribuer à ceux de leurs camarades qui les accompagnoient.

Probablement l'intention des deux frères étoit de me prévenir aussi par un présent; et sans doute ils avoient, à ce sujet, donné d'avance des ordres. Au moins, quoique nous fussions à cinq cents pas de la horde, je vis arriver deux moutons gras, qu'ils me prièrent d'accepter.

La vraie politique pour se faire considérer chez les Sauvages, c'est de leur en

imposer par quelque chose d'extraordinaire qui les convainque que la race des Blancs est supérieure à la leur. J'avois un pistolet à deux coups, je le déchargai sur les deux moutons, leur cassai la cervelle à tous deux. Mes Namaquois connoissoient l'explosion d'une arme à feu; ils avoient vu des fusils entre les mains de quelques colons; mais ils ne connoissoient point de pistolets, et ils ne pouvoient comprendre (c'étoit leur expression) comment un instrument si petit étoit aussi *méchant* qu'un grand. Mon coq et ma poule n'avoient pas été pour eux un moindre sujet de surprise. Ils admiroient la familiarité de ces animaux qui, à leur ordinaire, venoient roder et se promener autour de moi. Ils s'étonnoient de les voir aussi privés qu'un bœuf; mais ils ne concevoient pas de quel usage pouvoient m'être, en voyage, des oiseaux d'une taille aussi médiocre. Klaas Baster me servoit d'interprète dans cette conversation, et j'avoue qu'elle m'amusoit beaucoup.

Nous nous rendîmes au kraal, qui étoit composé d'environ vingt-cinq huttes, et

par conséquent peu nombreux. Le soir, quand les troupeaux furent revenus du pâturage, les femmes m'apportèrent du lait; et il y en avoit une si grande quantité que plus de la moitié fut perdue; mes chiens eux-mêmes y renoncèrent. Pour Kees, après avoir couru de terrine en terrine assouvir sa gourmandise, il avoit été obligé d'y renoncer comme eux.

Après ces préliminaires, la danse commença, et, comme pour me faire plus d'honneur, elle eut lieu près de ma tente. Il ne me fut pas possible de goûter un seul instant de repos. Pour mon monde, la joie les avoit enivrés. La même chose arrivoit toujours dans des haltes pareilles. Outre la bonne chaire et les plaisirs, on étoit encore dispensé du travail; enfin, on se retira au point du jour pour dormir; et moi, quoique harassé par le spectacle et les cris de cette multitude, je saisis mon fusil, et suivi de mes chiens j'allai battre la campagne.

Le lieu ne m'annonçoit point une chasse heureuse. Je ne découvrois au loin sur les montagnes que quelques arbrisseaux clair-

semés; et dans la plaine que des plantes grasses, sans un seul arbre ; je vis beaucoup de vautours, mais à une si grande hauteur, que je ne pus en tirer aucun ; ils me parurent d'une espèce absolument différente de ceux que je connoissois déja. Je rencontrai aussi plusieurs troupes d'autruches, mais qui ne se laissèrent pas approcher. Les rochers étoient couverts de corbeaux, et la plaine d'allouettes ; je n'apperçus enfin pas un oiseau rare à tirer, et ne tuai, dans ma journée, qu'un seul animal digne de remarque. C'étoit un lièvre de l'espèce de ceux que j'avois autrefois rencontrés dans le Karow et qu'on y connoît sous le nom de *roode-gat-haas* (lièvre à cul rouge). Il a les oreilles moins longues que le lièvre ordinaire, et les pattes de derrière proportionnellement plus basses. Sa couleur est généralement rousse; le ventre blanc, comme notre lièvre d'Europe. Je ne crois point qu'aucun naturaliste ait parlé de cet animal, que je regarde comme une espèce et non comme une variété ; ce qui me confirme encore plus dans mon opinion, c'est qu'on trouve dans le même

pays d'autres lièvres qui sont absolument pareils à ceux que nous avons en Europe; ils sont seulement plus petits. Les Hottentots, qui généralement ont une répugnance invincible pour la chair du lièvre, ne voulurent absolument pas goûter de celui-ci, quoiqu'ils me le vissent manger avec plaisir; car, en effet, il étoit très-bon, et plus délicat que l'autre espèce.

Il y avoit un animal que j'eusse bien désiré de me procurer, et que je cherchai en vain; c'étoit celui dont la fourrure servoit de kros ou de manteau, à plusieurs hommes de la horde; comme la tête et les pattes en étoient retranchées, je n'avois pu reconnoître, ni son espèce, ni ses vrais caractères. La couleur bleu grisâtre de sa fourrure, la longueur de son poil sur l'épine du dos, me rappeloient assez ces mêmes parties dans l'hienne, décrite par Buffon, et que j'ai eu occasion de voir plusieurs fois en Europe; mais la petitesse de l'individu ne s'accordoit pas avec la description; et je pense que c'étoit une espèce d'isatis. Les Sauvages m'assurèrent, que l'animal se cache sous terre, et y élève ses

petits; du reste, sa fourrure est fine et très-belle, et j'en achetai plusieurs pièces.

A mon départ, le chef me donna quelques hommes pour m'accompagner et me conduire chez Schoenmaker. Je vis, en arrivant, un petit homme en bonnet rouge, et dans le costume d'un matelot hollandois. Autour de lui étoient plusieurs petites filles, charmantes, entièrement nues, et dont la plus âgée n'avoit pas neuf ans. Rien de plus intéressant que le spectacle de cette jolie famille. Ses graces, ses caresses sémillantes, son agréable physionomie, sa nudité même, l'offroient à mes yeux sous l'image d'une nichée d'amours. Depuis douze ans, leur malheureux protecteur avoit déserté, et la crainte d'être arraché de sa retraite l'avoit condamné à des inquiétudes continuelles. Toujours isolé, toujours occupé de fuir la société de ses semblables, il menoit une vie errante, et n'osoit rentrer dans la colonie.

Dans une pareille situation, ma présence ne pouvoit que l'allarmer beaucoup. Le train dont j'étois suivi, le cortège qui m'accompagnoit, ma couleur, mon arrivésubi-

te et inattendue, tout devoit être d'un présage sinistre pour un homme qui sans cesse appréhendoit de se voir trahi, poursuivi ou arrêté. L'effroi se peignit sur son visage ; les enfans même, allarmés à mon approche, s'écartèrent et s'enfuirent.

Mon premier soin fut de dissiper ces terreurs dont j'étois la cause innocente. Pour les terminer le plus promptement possible, je dis au fugitif, que je venois le saluer de la part de M. Gordon, et lui remettre une lettre de lui, dont j'étois porteur. Au nom du colonel, la joie reparut sur ce visage si consterné; je ne fus plus pour Schoenmaker qu'un ami, et il s'empressa de me le prouver en me donnant la main. Alors le petit essaim se rapprocha de lui, et ce fut à qui l'accableroit de plus d'amitiés. Pour moi, plus envieux du bonheur dont il pouvoit jouir dans une pareille situation, que frappé de la cause de ses allarmes, je me promettois déjà de le rassurer pleinement, et de lui obtenir, à cet égard, toutes les garanties ; mais, à celà près des craintes qui l'agitoïent sans cesse, quoiqu'il n'y eût point de vie plus douce ni plus li-

bre que celle qu'il menoit actuellement, il est clair, par le parti qu'il prit dans la suite, qu'il ne falloit pas un grand effort pour l'en détacher, et le rendre aux embarras de la société. Car, à mon retour au Cap, étant parvenu à obtenir sa grace, il n'en fut pas plutôt instruit, qu'il revint avec toute sa famille, abandonnant ses huttes, ses femmes, ses chasses, et cette entière possession de soi-même, pour laquelle je vendrois, moi, par centaines, les plus beaux empires.

Ne sachant pas lire, il me pria de lui faire lecture de la lettre du colonel; et après l'avoir entendue, il m'offrit de m'obliger en tout ce qui dépendroit de lui. Sans me prévenir, il donna ordre, qu'on tuât un bœuf et quelques moutons, pour être distribués à mes gens. Enfin, ses femmes, toutes Hottentotes, qui, à mon approche, s'étoient cachées, se montrèrent peu à peu; je leur distribuai quelques petits cadeaux, ainsi qu'aux enfans. J'ai dit ses femmes; car il en avoit plusieurs; et en celà il avoit usé amplement de l'indépendance que lui donnoit son genre de vie. Sa horde n'étoit

même composée que de ses femmes, de ses enfans, et de sept ou huit Hottentots attachés à son service. J'ai donné au lieu, où étoit campée cette horde, le nom de *Serrail*. Depuis, j'en ai rencontré, dans ma route, trois semblables; mais les sultans de celles-ci ne ressembloient guère à Schoenmaker: c'étoient des scélérats dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

Depuis mon départ du Namero, je remarquois que mes attelages maigrissoient et dépérissoient insensiblement, quoique cependant je les eusse bien ménagés, et qu'ils n'eussent commencé à me servir, qu'après avoir quitté le Kaussi. Mais le pays n'avoit que des herbes séches et quelques arbustes; et cette nourriture, à laquelle ils n'étoient point accoûtumés comme les troupeaux namaquois, leur étoit contraire. Schoenmaker s'en étoit apperçu. Lui-même me conseilla de quitter au plutôt la contrée; et il m'offrit, si je voulois lui donner deux jours pour faire ses arrangemens, de me conduire avec ses bœufs jusqu'à la Grande-Rivière. Une pareille proposition ne pouvoit manquer de m'être agréable.

Je l'acceptai, et j'employai les deux jours de délai à visiter et à connoître le pays et les montagnes.

Il n'étoit pas meilleur que celui que je venois de quitter. Point d'animaux. Dans les deux jours, je ne trouvai, pour ajouter à ma collection, qu'un étourneau d'une espèce nouvelle. Quant au grand gibier, je n'en vis nulle part; et cette disette, Schoenmaker l'attribuoit aux tigres et aux lions, qui, trop multipliés sur ce coin de terre, l'en écartoient, disoit-il. Pour moi, j'en accusois moins les bêtes féroces que le manque d'eau et de vivres.

Au reste, quelle qu'en fut la cause, ce défaut de gibier me fâchoit beaucoup. Il n'y avoit que quatre mois que j'étois en route, et déja cependant j'avois consommé, pour la nourriture de mes gens, plus de bœufs et de moutons que pendant les seize mois entiers de mon premier voyage. D'un côté, les retards avoient considérablement diminué mes provisions; de l'autre, beaucoup de bestiaux m'étoient morts en route, par les accidens, la fatigue et la soif; mais ce qui me chagrinoit par-dessus toute chose, c'est

c'est qu'après avoir acheté de nouveaux attelages, j'allois me voir obligé de les remplacer par d'autres encore.

Sans espoir de trouver, sur la route que je suivois, un pays meilleur, vingt fois j'avois formé le dessein de tourner à l'est. Je connoissois un peu les confins de la Cafferie, et me flattois qu'entre la chaîne du Camis et les Tambouquis qui bordent le canton des Caffres, je trouverois peut-être quelque passage heureux qui me permettroit de parvenir dans la contrée orientale. Je savois d'ailleurs que les hautes montagnes qui occupent le centre de l'Afrique méridionale donnent naissance à beaucoup de rivières, dont les unes se rendent à l'ouest dans l'Atlantique, tandis que les autres vont, par un cours contraire, se perdre dans les mers de l'est. Je n'ignorois pas que ces dernières sont à la fois et plus nombreuses et plus fortes que les autres; et j'espérois qu'en suivant leur cours et les vallées qu'elles traversent, je pourrois sortir de la contrée maudite où je me voyois sans cesse arrêté.

Une seule considération me retenoit. Je

touchois presqu'au canton des giraffes. Depuis long-tems c'étoit l'objet le plus ardent de ma curiosité que ces animaux, si peu connus des naturalistes et même des habitans de la colonie. Un des premiers motifs de mon voyage avoit été de les étudier et de les connoître ; et je me serois reproché toute ma vie d'en avoir eu l'occasion et de m'y être refusé.

D'un autre côté, les rêves de l'imagination venoient m'agiter sans cesse et m'insinuer qu'au de-là de la rivière je trouverois un pays plus agréable, plus fertile, plus facile à traverser ; et je me laissois abuser par des chimères qui n'avoient d'autre fondement qu'une envie excessive de rencontrer des objets nouveaux.

Klaas-Baster et Schoenmaker me faisoient d'ailleurs cent récits qui échauffoient ma crédulité. A les entendre la Grande-Rivière ne tarissoit jamais et ses bords étant couverts d'arbres magnifiques, j'y devois trouver toutes les commodités d'un campement agréable. Ils me parloient d'oiseaux rares, d'hipopotâmes, de rhinocéros, de giraffes, et enfin de toutes sortes de différens gi-

biers qui abondoient dans ce lieu tant vanté et qui me faisoient désirer bien vivement de m'y voir arriver.

Je trouvai dans tout ce canton une grande quantité de petits vautours d'un blanc isabelle, de la même espèce que celui décrit par Buffon, sous le nom de vautour d'Egypte; les Namaquois nomment cet oiseau *Ouri-Gourap*, corbeau blanc. Les montagnes me fournirent quelques belles plantes dont je pris le dessin, entr'autres deux beaux lys à une seule corolle, l'une d'un rouge cramoisi, et l'autre d'un jaune citron.

Schoenmaker ayant fini ses préparatifs et donné ses ordres avant de partir, fit atteler tous ses bœufs à mes charriots, et nous nous mîmes en route sans délai après avoir laissé quelques livres de poudre à sa horde pour la défendre des boschjesman, en cas qu'ils vinssent l'attaquer pendant son absence. En moins de cinq heures de marche nous arrivâmes à la vue d'une horde de Petits-Namaquois. Mais comme ma caravane pouvoit l'effaroucher, Schoemaker pris les devants pour la prévenir. C'étoit la plus considérable que j'eusse encore vue;

elle n'avoit pas moins de cinquante à soixante huttes, partagées en trois parties. A notre approche, tous ceux qui l'habitoient se réunirent. Jamais je n'avois vu tant de Sauvages rassemblés; c'étoit un coup-d'oeil imposant. D'abord la curiosité fit avancer tout le monde; je fus entouré. Tous vouloient me voir et m'approcher, tous parloient à la fois, et je n'entendois qu'un bourdonnement, qui, quoiqu'assourdissant, m'intéressoit néanmoins par le ton d'amitié qu'il respiroit.

Bientôt s'éleva une voix de femme qui domina toutes les autres et les fit taire : c'étoit celle d'une vieille Hottentote nommée Kakoes. Elle passoit dans toute la contrée pour une sorcière. La troupe s'ouvrit pour lui donner passage. Elle s'avança vers moi, en poussant des cris affreux. Ses hurlemens m'inquiétèrent. Je craignis qu'elle ne voulût annoncer l'horreur que lui inspiroit ma présence, et que me désignant à la horde comme un homme ennemi ou suspect, elle ne l'ameutât contre moi. Qui l'eût crû ! c'étoit pour me témoigner sa joie qu'elle mugissoit ainsi. En m'abordant, elle me prit

rudement le visage avec les deux mains, et m'embrassa de même. A ces démonstrations d'amité en succédèrent d'autres, entremêlées de sauts, de gambades et de folies de toute espèce. Tantôt elle me parloit avec un feu et une volubilité inconcevable ; tantôt adressant à la troupe des discours auxquels je ne comprenois rien, elle me montroit de la main et venoit m'appuyer le poing sur l'estomac.

J'avois auprès de moi mon interprête, Klaas Baster. Mais vainement je lui demandois l'explication de ce que me disoit la pythonisse : à peine avoit il commencé à me rendre une de ses phrases qu'elle en avoit déja achevé dix autres. Enfin cependant, elle s'énonça clairement, et avec un geste très-significatif, auquel il ne m'étoit pas possible de me méprendre, elle me demanda de l'*eau de mon pays*. A ce langage fort intelligible, je répondis par une rasade d'eau-de-vie, que je lui fis verser dans un grand gobelet et qu'elle avala tout d'une haleine. Alors ses extravagances recommencèrent encore plus vivement qu'auparavant. Elle dansoit, chantoit, rioit, pleuroit tout-à-la

fois ; et de tems en tems venoit me présenter son gobelet à remplir. Il se remplit si souvent que la parole et le mouvement lui manquant tout-à-coup, il fallut reporter la prêtresse en son temple.

Jusques-là je n'avois vu dans la sorcière qu'une bacchante, une énergumène, ou plutôt une folle. Rien de cet astuce, de ce ton d'inspiré, de cette affectation de science profonde, de cette charlatannerie enfin que comporte cet art prétendu. Ne pouvant deviner les moyens par lesquels une pareille extravagante avoit pu donner une si haute opinion de sa supériorité sur ses camarades, je demandois à connnoître par quels faits elle avoit manifesté ses talens, et je vis que sa réputation n'étoit fondée que sur l'ignorance, les préjugés, et une crédulité absurde. La seule preuve qu'on m'allégua de son pouvoir, c'est que son troupeau n'étoit jamais attaqué par les tigres et les lions ; mais ce troupeau consistoit en six moutons et trois vaches ; et d'ailleurs il faut remarquer que les bestiaux de la horde, quoique très-nombreux, étoient eux-mêmes rarement insultés, parcequ'indépendam-

ment de la quantité de leurs gardiens ils avoient encore, pour les défendre, beaucoup de bœufs de guerre. Ainsi les vrais sorciers, c'étoient les dupes de la sorcière, puisqu'eux seuls avoient les moyens de garentir son mince bétail.

Les hommes, et particulièrement les hommes ignorans sont frappés de tout ce qui est extraordinaire. Je ne doute pas que la grande renommée de Kakoes ne fut due à ses folies mêmes, qui, pour des Sauvages, paroissoient avoir quelque chose de surnaturel; et Schoenmaker et Klaas Baster, qui mainte fois m'avoient déja entretenu de la fameuse Kakoes et de ses hauts faits, ne doutoient nullement eux-mêmes qu'elle ne fût réellement une grande magicienne. Mais ce qui m'étonnoit davantage, c'est qu'une femme de cette espèce eut imaginé d'être sorcière; puisque cette idée de s'élever au-dessus des autres par des fourberies, suppose une adresse supérieure à l'intelligence d'un Sauvage, et une sorte de calcul qui depasse la somme des combinaisons que peuvent former ces cerveaux inexercés. Mais l'expérience a démontré

bien ailleurs cette possibilité, et du plus au moins, il n'est pas mal-à-propos de croire un peu aux sorciers. Au reste, quelle que fut l'opinion que ma pythonisse devoit inspirer, il est certain que la terreur de sa prétendue puissance étoit infiniment utile, non-seulement à sa horde, mais encore aux hordes voisines. Le lieu quelle habitoit sembloit beaucoup plus sûr que tous les autres; on venoit en troupe se réunir autour d'elle; et voilà pourquoi la horde étoit si nombreuse. Les boschjesman eux-mêmes la redoutoient. Jamais ces voleurs ne venoient exercer leurs brigandages sur le territoire qu'elle avoit choisi pour sa demeure; et elle avoit même pris sur eux un tel empire que si quelqu'un de leurs vols parvenoit à sa connoissance, elle partoit à l'instant seule est sans escorte, alloit au fond de leurs bois et de leurs retraites les menacer de sa colère, et les forçoit à restituer les objets volés.

Le pays des Petits-Namaquois s'étend, en longitude, depuis les montagnes du Camis jusqu'à la mer occidentale; et en latitude, depuis le Namero jusqu'aux bords

de la Grande-Rivière. D'après les renseignemens que j'ai pu prendre sur le nombre des habitans de toute cette contrée, c'est, je crois, porter sa population à son plus haut point, que de lui accorder six mille ames; mais des insultes et des attaques trop-fréquentes des Boschjesman, et plus que cela l'aridité du sol, la diminue annuellement; un jour peut-être même, la race de ce peuple s'éteindra et sera anéantie comme tant d'autres de l'Afrique méridionale.

Le Petit-Namaquois, quoique d'une assez belle stature, est néanmoins inférieur pour la taille aux Caffres et aux Gonaquois; et ce fait m'a donné lieu de faire une remarque intéressante et que je crois neuve: c'est que pour les qualités morales et physiques, les peuples de l'est, dans la partie d'Afrique méridionale dont je parle, sont de beaucoup supérieurs à ceux de l'ouest; tandis que les animaux de la dernière contrée l'emportent infiniment sur ceux de la première.

Kolbe a écrit que les Petits-Namaquois pratiquent la circoncision, et qu'ils se re-

tranchent un des testicules. J'avois avec moi la traduction hollandoise de l'ouvrage de cet auteur; et partout, en visitant les peuplades qui se rencontroient sur ma route, j'avois soin de vérifier ses assertions. Souvent même il m'arrivoit de faire mes questions le livre à la main; je puis donc certifier que les Namaquois ne pratiquent jamais la semi-castration, qui n'est en usage que chez les Gheïssiquois, nation hottentote située plus à l'est sur les bords de la Grande-Rivière, et dont je parlerai bientôt. Quant à la circoncision que Kolbe dit être pour les Namaquois un acte de religion, j'assure qu'elle est inconnue chez eux; et il en est ainsi de la religion elle-même, à moins qu'on ne regarde comme croyance religieuse la confiance qu'ils avoient en la sorcellerie de Kakoues.

Les femmes de la horde avoient accueilli très-favorablement mes Hottentots. Cette communication eut des suites très-douces, et mit mes gens à portée de voir des attraits forts singuliers; mais plusieurs d'entre eux poussèrent l'indiscrétion jusqu'à dévoiler les tendres mystères de l'amour:

ils vinrent me dire à l'oreille que quelques-unes d'elles avoient ce prolongement bisarre dont j'ai donné la description et le dessin dans mon premier voyage. Klaas Baster m'assuroit même que dans toutes les hordes namaquoises j'en trouverois de pareils. J'eusse désiré m'assurer s'il existoit quelque différence entre ceux-ci et celui que j'avois vu dans une autre partie de l'Afrique ; quoiqu'il m'eût été facile d'obtenir beaucoup plus, elles refusèrent de satisfaire à si peu. Persuadé, d'après l'assertion de tout mon monde, que je ne verrois absolument rien de nouveau, je respectai tant de pudeur et ne voulus plus être curieux.

Le pays est peu fertile. Ce défaut de fécondité oblige souvent les habitans à changer de demeure. Aussi, parmi toutes les peuplades de ces cantons, n'en est-il aucune qui soit nomade et errante autant que celle-ci.

Au Cap et dans les colonies, on croit, quoique sans preuves, que la contrée a des mines d'or. Peut-être, un jour, la compagnie tentera-t-elle de s'en assurer, en

envoyant sur les lieux des minéralogistes habiles. Jusqu'à ce moment, moi je dirai, que je n'ai trouvé ni indications, ni vestiges, et que nulle part, dans aucune horde, je n'ai vu aucune trace de ce cruel métal.

Il n'en est point ainsi du cuivre. Dans toutes j'ai apperçu des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles de ce métal. A la vérité, quelques-uns de ces ornemens étoient si bien travaillés et si polis, qu'ils ne pouvoient être qu'un ouvrage d'Europe, et le fruit d'un commerce avec les Blancs. Mais aussi, j'en ai vu beaucoup d'autres, qui, par la bisarrerie de leurs formes, et la grossièreté de leur travail, annonçoient évidemment, qu'ils avoient été fabriqués par les Sauvages eux-mêmes. Et ce qui me le prouvoit encore mieux, c'est que ces bijoux avoient conservé des matières hétérogènes et chatoyantes, lesquelles indiquoient, et l'imperfection de la fonte, et l'ignorance de l'ouvrier.

Quant à la manière d'employer les ornemens dont je parle, elle est la même pour les Namaquois que pour les autres Sau-

vages. Cependant, j'ai remarqué chez eux quelques bisarreries particulières. J'ai vu des individus porter à une oreille six boucles d'une même forme, et n'en porter aucune a l'autre. J'en ai vu, avoir un bras entièrement garni de bracelets depuis le poignet jusqu'au coude, et avoir l'autre entièrement nu. Enfin, j'en ai vu, dont le visage étoit coloré et peint d'un côté en compartimens, tandis que de l'autre il étoit peint avec d'autres desseins et des couleurs différentes. J'ai remarqué, en général, beaucoup de goût pour les ornemens chez les Petits Namaquois; car leurs kros et tous leurs vêtemens étoient extrêmement couverts de verroteries et de grains de cuivre enfilés et attachés dans toutes les parties à leurs habillemens; ils en avoient même jusque dans leurs cheveux, qui étoient graissés d'une manière vraiment dégoûtante. Plusieurs d'entr'eux avoient la tête couverte d'une croute rougeâtre composée de graisse et d'une poussière couleur de brique, qui leur empâtoit tellement tous les cheveux, qu'on eût dit qu'ils avoient une calotte de ciment pour coëf-

ſure. Ceux qui pouvoient étaler ce luxe de parure, étoient aussi ſiers que nos petits-maîtres, lorsqu'ils peuvent secouer une tête chargée de poudre, de pommade et d'odeurs; le *nuyp-kros*, ou tabelier de pudeur des femmes, portoient des rangs de verroteries qui leurs pendoient jusque sur les pieds; du reste elles étoient habillées comme les Hottentotes dont j'ai déjà parlé. Les nattes étant très-rares dans ce canton, vu qu'il n'y a point de roseaux, la plupart des huttes étoient couvertes de peaux d'animaux, et spécialement des peaux de mouton et de bœuf.

La contrée des Petits Namaquois n'a d'autres pluies que des orages; encore n'est-il pas rare d'avoir des années où ils manquent entièrement; et c'est à ce manque d'eaux pluviales, qu'il faut attribuer spécialement son peu de fécondité; comme c'est à sa position topographique, quelle doit son défaut de pluie. Depuis le Namero jusqu'à la Grande-Rivière qui la termine, son terrain s'élève peu à peu, et les montagnes, au contraire, s'abaissent insensiblement. Par-delà la Grande-Riviè-

re, les montagnes s'élèvent, au contraire, tout à coup, et le terrain redescend jusqu'à un autre chainon de rochers, situé plus loin; de sorte qu'elle se trouve enfermée, comme un bassin, entre les deux chaînes. D'après cette situation, il est aisé de voir, que, n'ayant ni forêts, ni hautes montagnes qui arrêtent les nuages, tous ceux qui viennent du nord, passent librement sur elle, et vont se rendre au Camis, où elles crèvent et se resolvent en pluie dans les fonds, en en neige sur les sommets, qui sont les plus élevés de toute la partie sud de l'Afrique.

Ces remarques sont d'accord avec les observations météorologiques. Lorsque la saison pluvieuse commence pour le Cap et pour les colonies, jamais de ce côté on ne voit les pluies s'étendre par-delà le trentième degré, c'est-à-dire, par-delà le Camis. Si alors on est au pied de ces montagnes, du côté sud, on y éprouve une mousson régulière; mais si on se transporte plus loin, tout change alors, et l'on n'y voit plus une goûte de pluie. Moi-même, pendant mon séjour dans ce pays des petits Nama-

quois, j'ai vingt fois été témoin, de la manière la plus évidente, de l'attraction des nuages par le Camis. A les voir arriver noirs et chargés, je croyois qu'ils alloient nous inonder; mais ils passoient rapidement sur nos têtes, pour s'y rendre; et nous laissoient à sec. Au reste, s'il les empêche d'arroser la terre sur leur passage, il les y renvoie en fleuves et en rivières, puisque tous les torrens de ce pays ont leur origine dans les monts Camis, et, sans cette ressource, toutes ces contrées seroient inhabitables et privées d'hommes.

Avant de quitter la horde de la sorcière, je tentai de me procurer, chez ces pasteurs, un certain nombre de moutons; parce que, ne trouvant point de gibier, je ne pouvois nourrir mes gens qu'avec la chair de mes troupeaux. Mais la même raison qui m'engageoit à leur en acheter, les empêchoit aussi de m'en vendre. Vainement j'employai la médiation de Kakoes. Quoique cette femme, par intérêt pour les Blancs, qu'elle aimoit, disoit-elle à la folie, et par reconnoissance pour mon *eau*, qu'elle goûtoit encore plus que les Blancs,

cherchât

cherchât à m'obliger, je ne pus acquérir que six moutons. Il est vrai qu'il m'eût été plus facile d'avoir des bœufs, et qu'on m'en auroit même vendu par-delà mes besoins, si j'avois consenti à donner, en échange, des couteaux, du fer ou du laiton. Mais je me trouvois trop mécontent de mes derniers attelages, pour en acheter d'autres, qui probablement ne valoient pas mieux; et d'ailleurs, ma pacotille de quincaillerie étoit déjà tellement diminuée par mes achats précédens, que je voulois réserver, pour des besoins plus pressans, tout ce qui m'en restoit encore; et les Petits Namaquois ne se soucioient guère des verroteries dont ils étoient pourvus abondamment.

Schoenmaker, qui connoissoit le pays, s'étoit chargé de nous guider dans notre route. Il me conduisoit nord-est, vers les *Kooper-Bergen* (montagnes de cuivre); et après cinq heures de marche, il me fit dételer sur les bords d'un petit ruisseau qui s'en échappoit. La halte étoit mauvaise, comme on le verra bientôt; mais curieux d'observer ces montagnes, qu'on m'avoit

dit contenir des mines de cuivre très-riches, j'étois bien aise de les connoître, et mon guide me fit voir une ancienne fouille, commencée par les ordres d'un gouverneur du Cap, et maintenant abandonnée. Partout, en parcourant les différens sites que nous visitions, je trouvois des morceaux de minerais éclatés, dont la pesanteur m'indiquoit une mine riche. Mais c'étoit du cuivre vierge, et particulièrement des cristallisations, que je cherchois. N'ayant pu, malgré plusieurs heures de travail et de recherches, réussir à m'en procurer, je me contentai, faute de mieux, de quelques échantillons de malaquite. A dire le vrai, quoique je les aie rapportés en Europe, j'en faisois peu de cas; et c'est avec cette froide indifférence, qu'à mon retour à Paris, j'en fis l'offre à Romé de l'Isle. Mais je m'étois trompé, ce naturaliste les apprécia de manière à me faire regretter de n'en avoir pas conservé une plus grande provision.

Les montagnes dont je parle sont granitiques et micacées. L'arbre le plus remarquable, le plus commun, et en même tems

le plus agréable qu'on y trouve, est une espèce particulière d'aloès, nommé par les Namaquois *karap*; par les Hollandois *kooker-boom* (arbre à carquois), et par les botanistes *aloès dichotome*. Cet aloès s'élève jusqu'à vingt-cinq et trente pieds de hauteur : sa tige est lisse, et sa peau est blanche. Dans sa jeunesse, et lorsque cette tige n'a encore que quatre ou cinq pieds de hauteur, il se termine par une seule touffe de feuilles, qui, s'épanouissant comme celles de l'ananas, forme, comme lui, une couronne, du milieu de laquelle sortent toutes ses fleurs. En vieillissant, il pousse, sur ses côtés, des branches latérales, d'une simmétrie et d'une régularité parfaites, et qui de même ont chacune, à leur extrémité, une couronne pareille à celle que je viens de décrire. Le kooker-boom réussit beaucoup mieux sur la montagne que dans la plaine. Au lieu de racines longues et profondes, comme les autres arbres, il n'en a qu'une très-foible, par laquelle il est attaché au sol. Aussi lui suffit-il de trois pouces de terre, pour croître jusques sur les rochers mêmes, et parvenir à toute sa

beauté. Mais sa racine le soutient si mal, que d'un coup de pied j'ébranlois et renversois par terre les plus gros. C'est avec son tronc, lorsqu'il est jeune, que les peuplades de l'ouest font leurs carquois ; et de cet usage est venu le nom que lui ont donné les colons.

Le tems que je venois d'employer à visiter la mine, avoit consumé toute mon après-dîner. Je ne revins à ma caravane qu'aux approches de la nuit, et je trouvai que mes gens avoient campé. Quoique nous fussions dans une gorge resserrée entre des montagnes, et que par conséquent le campement fût très-défavorable, il étoit trop tard pour en chercher un autre. Mais le pis de notre position, c'est que la gorge se trouvoit si étroite, qu'elle ne nous permettoit pas de nous entourer de feux, comme à l'ordinaire, et qu'il ne fût possible d'en avoir que deux : encore brûloient-ils très-mal, faute de bois sec. Tout homme qui voyage dans les deserts d'Afrique, ne sauroit jamais prendre trop de précautions. J'en fis l'expérience cette nuit-là même ; et j'eusse dû être sur mes gardes,

puisque quelques-uns de mes Hottentots m'avertirent qu'ils avoient entendu des lions. Mais l'habitude des dangers rend téméraire. A force de vivre dans des alarmes et des risques continuels, on finit par s'y accoutumer; et cette confiance, mère du courage, diminue en effet beaucoup les dangers.

Vers les dix heures, tandis qu'assis en cercle autour d'un de nos feux, nous étions occupés à prendre du thé, tout à coup mes bœufs, qui avoient remonté le ruisseau pour chercher des pâturages, accoururent vers nous à toutes jambes, traversèrent le camp avec la rapidité de l'éclair, et disparurent. Mon premier mouvement fut de courir aux armes; et celui de mes gens de crier aux Boschjesman. Ces Boschjesman étoient leur grand objet de terreur; et comme il n'y en avoit aucun qui les affectât autant, c'étoit toujours celui qui se présentoit d'abord à leur imagination.

Pour moi, je ne crus point à ce danger; et ce qui me rassura, fut, d'un côté, la contenance de mes chiens qui ne changèrent point de place, et de l'autre, l'effroi

de Keès, qui se jetta sur moi, en me tenant serré très-fortement. Certes, ni le singe, ni les bœufs, n'eussent témoigné autant d'épouvante à l'approche des Boschjesman; et mes chiens, au lieu de rester, pour ainsi dire, en arrêt, eussent couru à leur rencontre pour les attaquer. D'ailleurs les bœufs, après s'être éloignés de nous par frayeur, s'en étoient rapprochés par instinct. Leurs yeux, ainsi que ceux de tous mes animaux grands et petits, étoient fixés vers un même point; et ce point, en m'indiquant le lieu et la nature du danger, m'annonçoit, à ne pas m'y méprendre, ou un tigre ou un lion.

Dans de pareilles circonstances, que faire? La prudence ne nous permettoit pas d'aller en avant pour l'attaquer; et l'obscurité de la nuit s'y opposoit. Il fallut donc, jusqu'au lever du soleil, rester sur le qui-vive; dans des inquiétudes et des alarmes incertaines, mille fois plus pénibles qu'un danger réel. Seulement, afin d'effrayer et d'écarter l'ennemi, nous tirions de tems en tems quelques coups de fusil vers l'endroit qu'indiquoit le regard de nos bêtes.

Nos fusillades n'empêchèrent pas les lions de faire entendre, dans différentes parties de la montagne, leur rédoutable et lugubre cri. Mais ce qui augmenta de beaucoup nos craintes, et avec fondement, ce fut un de mes bœufs, qui, à quarante pas de nous, se débattit pendant quelque tems, et poussa ces beuglemens sourds d'un animal souffrant, et qui meurt. Nous ne doutâmes pas qu'il avoit été surpris par un des lions.

Enfin, le jour, en éclairant l'horison, termina les longues et douloureuses angoisses de ma caravane. Pendant la nuit, les lions s'étoient en effet approchés de notre camp, et nous retrouvâmes leurs traces en plusieurs endroits. J'allai au lieu où j'avois entendu le bœuf se plaindre, ne doutant point qu'il n'eût été dévoré; mais à notre grande surprise, nous vîmes qu'il avoit été blessé d'une de nos balles; il étoit mort, mais entier. Je le fis dépecer aussitôt, et m'empressai de quitter un lieu où, sans avoir éprouvé beaucoup de dommages, nous avions eu néanmoins de grandes craintes.

Le gîte le plus prochain où nous pussions nous arrêter étoit l'emplacement d'une ancienne horde, où se trouvoit une petite fontaine saumâtre, et qui n'étoit qu'à trois lieues de notre dernier camp; nous suivîmes, pour y arriver, le penchant des montagnes; mais elles étoient tellement couvertes de kooker-booms que, dans l'impossibilité d'avancer, je fis précéder mes voitures par ceux de mes gens qui étoient inutiles à la conduite, et les chargeai d'abattre à coups de pieds tous ceux de ces arbres dont le nombre s'opposoit à notre marche. Il y en eut un pourtant qui me frappa tellement par sa beauté qu'à ce titre je le fis épargner. Il avoit neuf pieds huit pouces de circonférence, et couvroit par l'envergure de ses branches un espace de plus de cent pieds de diamètre.

J'appris de Schoenmaker qu'un nommé Van Wyk avoit habité le lieu où nous nous trouvions, et je donnai à cette fontaine le nom de ce colon nomade. Après avoir fait reposer là mes attelages, je continuai ma route. Nous débouchâmes des montagnes par une sorte de passage ou de défilé qu'on

appelle le *Poort ;* et nous entrâmes dans une plaine immense, dont je ne pus appercevoir toute l'étendue, parce que le jour commençoit à baisser. Enfin, nous arrivâmes en pleine nuit à *Brand-Kraal* (Kraal brûlé), ancien emplacement d'une horde namaquoise.

Ma caravane avoit marché tout le jour, sans avoir fait plus de sept lieues et demie, tant les chemins étoient mauvais. Nos bœufs tomboient de lassitude ; et pour comble de malheur, je ne voyois ni une seule goutte d'eau ni une branche d'arbre. Cependant il falloit faire des feux pour la nuit. Je me souvenois encore de la nuit précédente ; et quoiqu'en rase campagne je n'eusse pas les mêmes risques à courir, je voulois néanmoins n'en courir aucun. Faute de bois, on ramassa donc des bouses sèches, et on alluma des feux, qui servirent tant à écarter les bêtes féroces qu'à nous garantir d'un vent glacial de sud-est qui nous faisoit grelotter. L'élevation du terrain de Brand-Kraal ne devoit pas peu contribuer au froid que nous ressentions ; car, d'après mes observations, je

trouvai que la plaine où nous nous campions étoit élevée au-dessus du niveau de la mer au moins de trois mille pieds.

Le lendemain, la lumière du jour me permit de voir la longue et aride plaine où nous étions. Je fus glacé d'effroi, en mesurant de l'œil cet espace immense que nous avions à traverser. Tout étoit sable et cailloux. A peine, de loin en loin, appercevoit-on quelques petits aloès dichotomes épars, et une infinité de touffes énormes d'euphorbe. D'espace en espace, cette mer de sable étoit hérissée de monticules peu élevés; mais ces tertres diminuoient de hauteur, à mesure qu'ils s'avançoient vers le nord : l'on eût dit que la terre finissoit à l'horison.

Plus ce désert étoit désolant, plus il falloit s'empresser d'en sortir. Nous dirigeâmes notre marche vers un petit groupe de collines qui, vu de loin, me parut ressembler à celui de la Baie-Falso, qu'on nomme Lèvre pendante, et qu'à raison de cette ressemblance j'appellai de même. Je me flattois d'y trouver quelque cavité ou bassin qui contiendroit de l'eau pour mes bestiaux; et mon espérance me sembloit d'au-

tant mieux fondée que je vis quatre hommes qui en descendoient. Pour me faire entendre et remarquer d'eux, je tirai un coup de fusil. Mon dessein, si la roche n'avoit point d'eau, étoit de leur demander où je pourrois en trouver. Je ne doute pas qu'ils ne m'eussent apperçu; mais ils disparurent tout à coup, et vainement j'allai, avec quelques-uns de mes gens, à leur recherche, inutilement nous les appellâmes par nos cris; nous ne pûmes ni les déterminer à se montrer, ni découvrir où ils s'étoient cachés.

Ma situation, au milieu de ce désert aride, devenoit très-inquiétante. Je consultai Schoenmaker, qui, par la connoissance particulière qu'il avoit du pays, pouvoit seul me tirer d'embarras. Il m'annonça qu'il y avoit une fontaine à quatre lieues plus loin; mais qu'il lui seroit difficile de la trouver, la plaine n'ayant ni bois ni autres objets pareils qui pussent lui servir de renseignemens; je n'avois donc guère à compter que sur un hasard heureux. Cependant, en fouretant les divers monticules que nous allions rencontrer, il étoit

possible que nous découvrissions le lieu où étoit la source, et c'est le parti que je proposai.

En effet, après six heures d'une marche très-fatigante, j'apperçus sur un tertre huit hommes qui paroissoient nous épier et observer notre arrivée. Nous marchâmes vers eux : à notre approche, ils s'enfuirent; mais il y avoit là, dans un enfoncement, plusieurs huttes, et sans doute c'étoient les leurs. Une habitation dans un pareil désert, dans un lieu qui n'offroit aucun genre de pâturage, m'annonçoit que ces gens étoient des Boschjesman. Malgré leur nombre, nos armes nous mettant en état de ne rien craindre d'eux, nous nous rendîmes aux huttes; notre présence venoit de mettre tout le monde en fuite. Nous n'y trouvâmes que quelques pièces de viandes sèches et un sac de sauterelles; mais nous vîmes la source que nous cherchions avec tant d'empressement; et quoiqu'elle ne fût pas abondante, elle suffit, quand nous l'eûmes élargie et creusée, à abreuver toute ma caravane.

La grande fatigue qu'avoient souffert

mes attelages depuis deux jours et le besoin qu'ils avoient de repos m'obligeoient de camper là. D'un autre côté, j'avois à craindre qu'en y passant la nuit, les propriétaires des huttes ne profitassent de l'obscurité pour venir m'attaquer et me surprendre. Je me mis en garde contre leurs insultes par un grand nombre de feux allumés et par une garde exacte, qui effectiment les empêchèrent d'approcher; et le lendemain, au moment de mon départ, je fis faire une décharge générale de toute mon artillerie, afin de les avertir que si l'espoir du pillage les engageoit à me suivre dans ma route, j'étois en état de me défendre et de ne rien craindre. Cependant, en leur annonçant que je ne redoutois pas de les avoir pour ennemis, je me conduisis en ami avec eux. Je respectai les droits sacrés de l'hospitalité, dont je venois de jouir à la vérité par ma pleine-puissance; mais en conquérant généreux, non seulement je défendis qu'on touchât à leurs petites provisions, je laissai encore dans la plus apparente des huttes, du tabac, plusieurs objets de quincaillerie et quel-

ques morceaux du bœuf qui m'étoit mort dans les montagnes.

Vers les dix heures du matin, nous fîmes halte au pied d'un groupe de roches granitiques, couvert d'aloès kooker-boom. Le lieu n'ayant point d'eau, je m'attendois à m'y repaître d'idées tristes, et ne comptois guère y trouver un phénomène dont l'aspect, nouveau pour moi, me causa une joie très-vive : c'étoit un nid monstrueux qui occupoit une grande partie d'un grand et fort aloès, et qui, composé d'une multitude de cellules, servoit de retraite à une quantité immense d'oiseaux de la même espèce. Déja plusieurs fois Klaas Baster et Schoenmaker m'avoient parlé de ces constructions singulières; et jusqu'à ce moment encore le hasard ne m'avoit point mis à portée d'en voir. Je restai longtems à examiner celle-ci. A chaque instant, il en sortoit des volées qui se répandoient dans la plaine; tandis que d'autres revenoient portant dans leur bec les matériaux nécessaires pour se construire un logement ou pour réparer le leur. Chaque couple avoit son nid dans l'habitation com-

mune ; c'étoit une vraie république. Nous connoissons plusieurs espèces d'insectes qui vivent ainsi dans une même demeure et qui montrent des habitudes sociales. Il est même de ces associations chez certains quadrupèdes ; mais jusqu'à présent on n'en connoissoit point encore chez les oiseaux. Au reste, j'ai eu plusieurs fois lieu d'étudier ceux-ci, et j'en parlerai ailleurs plus au long.

Du tertre au grand nid, nous allâmes camper et passer la nuit, cinq lieues plus loin, à la Fontaine-des-Zèbres. Ce mot fontaine m'annonçoit de l'eau ; mais cette eau étoit si salée qu'aucun de nous ne voulut en boire, et si peu abondante qu'on ne put y faire désaltérer mes bœufs.

La journée suivante fut beaucoup plus pénible encore, parce que les sables, en devenant plus fins, devenoient en même tems plus mobiles. On avoit mis quatorze bœufs à chaque voiture, on relayoit d'heure en heure, et néanmoins les roues enfonçoient si avant, la chaleur étoit si accablante, ils étoient tellement affoiblis par la fatigue et par le manque d'eau et de nourriture,

qu'ils avançoient très-peu. Moi-même, soit effet physique de la température, soit effet moral de l'inquiétude affreuse que me donnoit cette nouvelle et triste situation, je me sentois abattu et sans courage ; l'aspect de cet horison silentieux et sans bornes fatiguoit cette fois-ci mon imagination d'un rêve trop pénible et trop long.

Heureusement quelques heures de marche nous rendirent l'espoir. La plaine changea tout à coup ; le sable et le sol se montrèrent couverts d'un gramen particulier, qu'on nomme herbe des Boschjesman, et dont ces Sauvages mangent la graine. Les collines elles-mêmes avoient un aspect moins nud ; on y découvroit quelques petits arbustes rabougris parmi de grands aloès dichotomes, allant ça et là entre les rochers micacés, dont les reflets brillants éblouissoient nos yeux ; la plaine étoit parsemée de gros morceaux de quartz, blancs comme la neige, et dont la base ou partie qui touchoit à la terre avoit la teinte et la demie transparence de la prime d'émeraude. Probablement le sol contenoit des molécules métalliques qui, pénétrant les por-

tions du quartz qu'elles atteignoient, leur donnoient cette couleur. Au moins, dans les fentes des blocs et des rochers, je trouvai des pyrites cuivreuses et des cristaux colorés en verd.

La terre sur laquelle nous marchions étoit couverte d'herbe; et j'espérois que cette herbe, quoique sèche, feroit une pâture pour mes bestiaux, puisque ceux du pays la mangent très-bien dans cet état. Mais, malgré la faim qu'ils éprouvoient depuis long-tems, ils la rebutèrent. Il est vrai que par sa grande sécheresse elle étoit tranchante, et que ceux qui tentèrent de la brouter eurent bientôt la langue et les lèvres ensanglantées.

J'aspirois, avec l'impatience de l'affliction, au moment d'arriver à la Grande-Rivière, à ce fleuve qu'on me disoit ne jamais tarir et dont on m'avoit peint les bords si agréables et si rians. A chaque instant, je craignois de voir nos attelages, avant de les atteindre, tomber épuisés, comme les premiers. Mes yeux se portoient en avant, pour chercher les arbres nombreux, qui, disoit-on, couvroient ses

bords; et les arbres ne paroissoient point encore; seulement nous découvrions devant nous les énormes montagnes aux pieds desquelles on me dit que ce fleuve couloit; mais leur aspect nud et brûlé n'annonçoit guère ce grand changement sur lequel je m'étois reposé.

Mais bientôt j'entendis au nord-ouest le mugissement des flots. Ce bruit qui annonçoit notre salut fit tressaillir mon cœur d'allégresse, et involontairement mes gens poussèrent tous un cri de joie. Nos tourmens alloient donc finir une seconde fois! J'allois donc voir enfin une rivière! car depuis celle des éléphans je n'avois trouvé que des torrens, ou desséchés, ou qui ne contenoient que quelques amas d'une eau croupie et boueuse. Pour jouir plutôt d'un spectacle si doux, je montai à cheval avec mon Klaas, et courus vers le lieu qu'indiquoit le bruit. Tous ceux de mes gens qui n'étoient pas occupés aux voitures se mirent à courir avec moi; mon singe, mes chiens, tous ceux enfin de mes animaux qui étoient libres, partirent en même tems. Nous galoppions tous pêle-mêle; c'étoit à

qui arriveroit le premier. Cependant je me laissois précéder de quelques pas par mes bêtes, bien sûr que leur odorat et leur instinct me guideroient par la route la plus courte. Les aboiemens, les cris, la joie et les transports de ce groupe galoppant ressembloient plus à une bacchanale qu'à une caravane de voyageurs affamés. Je jouissois, à moi seul, du plaisir de tous. Mille sentimens confus m'agitoient à la fois, et mes yeux involontairement se remplissoient de larmes. Peu d'hommes sur la terre ont eu à souffrir des peines pareilles aux miennes ; mais peu d'hommes aussi ont éprouvé des plaisirs aussi vifs.

Mon premier mouvement, en arrivant à l'eau, fut de m'y jetter aussitôt, afin de me rafraîchir, en même tems que je boirois. C'étoit satisfaire à la fois deux besoins très-pressans ; et mes gens, ainsi que tous mes animaux, en firent autant.

Le fleuve offroit un coup-d'œil majestueux ; et en effet sa largeur, dans les endroits de son cours les plus resserrés, étoit celle qu'a la Seine lorsqu'elle entre dans Paris. Cependant, à juger de sa hauteur

ordinaire par une grève de deux cents pas qu'en ce moment il laissoit à découvert, il devoit avoir baissé considérablement, par l'effet de la sécheresse. Aussi voyoit-on s'élever au-dessus de ses eaux beaucoup de roches, qui sans doute se trouvoient couvertes lorsqu'il étoit dans son plein.

Ses bords, dans une grande largeur, étoient garnis d'arbres de différentes espèces, et en telle quantité qu'ils y formoient une sorte de forêt. C'étoient des mimosas, des ébéniers, nommés par les indigènes *sabris*, des abricotiers sauvages dont les fruits égaloient en bonté nos abricots d'Europe, diverses sortes d'arbres; et, en arbustes, une espèce de saule, remarquable par un fruit en grappe et que nous nommâmes raisins sauvages. Tout cela étoit peuplé par une infinité d'oiseaux dont les chants ne m'étoient point encore connus.

J'étois ravi de joie en contemplant ces différens objets. Je m'applaudissois de m'être déterminé à cette route, en rejettant l'idée d'en chercher une par l'est; et déja je me berçois de l'espoir d'enrichir tout à coup, et considérablement, toutes mes col-

lections. Cependant je cherchois, pour l'emplacement de mon camp, un lieu qui eût des pâturages frais ; et par-tout je n'appercevois au loin que des herbages brûlés. Klaas, que j'envoyai à la découverte, revint m'annoncer qu'il n'en avoit point trouvé d'autres. Schoenmaker lui-même et Klaas Baster, quand ils furent arrivés, s'étonnèrent de l'état où étoit ce rivage qu'ils m'avoient représenté sous des couleurs si avantageuses, et ils en attribuèrent le changement à la sécheresse qui avoit régné pendant la saison pluvieuse ; sécheresse telle que de mémoire d'homme on n'en connoissoit point une pareille.

Il s'ensuivoit de ces observations que j'avois fort mal pris mon tems pour voyager ; mais les regrets ne me fournissoient pas un remède à ma situation, et il m'en falloit un. Dans l'état de fatigue et de foiblesse où étoient nos animaux, je ne pouvois guère songer à leur faire traverser la rivière : ils y auroient tous péri ; et d'ailleurs la rive opposée ne paroissoit pas offrir plus de fourage que celle où nous nous trouvions. Ma seule et dernière ressource

étoit donc de faire chercher de nouveau un canton qui fût moins brûlé. J'envoyai tout mon monde à la recherche ; et vers le soir on revint m'en annoncer un où l'herbe des Boschjesman étoit un peu moins desséchée qu'ailleurs. Il est vrai qu'il falloit deux heures aux bestiaux pour s'y rendre ; mais n'ayant point à choisir, je me vis forcé, pour quelques jours au moins, d'user de ce secours, tout pénible qu'il étoit ; et en conséquence je réglai que tous les matins huit de mes gens, bien armés, iroient conduire le troupeau et le rameneroient le soir. Il ne fut pas nécessaire d'y envoyer mes chevaux. Le fleuve nourrissoit en quelques endroits une sorte de roseaux dont ils mangeoient avec grand appetit les sommités et les jeunes pousses. J'avois trouvé aussi de petits concombres épineux, de la grosseur d'un œuf de poule, qui nous faisoient une nourriture excellente, et dont les feuilles étoient pour eux une friandise. Bientôt même ils sûrent les trouver sans moi. Quant à mes chèvres et à mes moutons, ils s'accommodoient très-bien des feuilles et de l'écorce des arbrisseaux qui

croissoient à l'ombre des grands arbres. Il n'y avoit que nos bœufs et mes vaches que je ne pouvois soustraire aux effets de l'intempérie de la saison ; et de tous les bestiaux c'étoient pourtant les plus nécessaires.

Pour nous, le voisinage de la rivière attiroit dans la plaine une quantité considérable de gibier qui nous promettoit une nourriture suffisante. Nous avions en abondance des gazelles spring-bock, des zèbres, des coudoux, des autruches et des oiseaux de toute espèce. D'ailleurs, la pêche nous offroit encore une ressource.

Il est vrai que, n'ayant fait pêcher qu'à la ligne, nous ne prîmes que deux espèces de poissons : l'un, sembable à nos carpes du Rhin ; l'autre noire, sans écailles, longue de quinze à dix-huit pouces, et de la forme du barbeau. Le fleuve en avoit beaucoup d'autres espèces plus petites que nous prenions avec notre filet et qui nous faisoient d'excellentes fritures.

Cette rivière contenoit aussi beaucoup d'hippopotames ; de tout côté je les entendois mugir et souffler. Curieux de les ob-

server, je montai sur la pointe d'une roche élevée qui avançoit dans le fleuve, et j'en vis un marcher et se promener au fond de l'eau. Mais je remarquai que sa couleur qui, lorsqu'il est sec, se montre grisâtre, et qui, lorsqu'il n'est qu'humide et mouillé, paroît bleuâtre, sembloit alors d'un bleu très-foncé.

Je le tuai au moment qu'il remontoit à la surface de l'eau pour respirer. Mes gens, accourus au coup, le poussèrent au rivage. C'étoit une femelle très-vieille; dans leur surprise et pour exprimer sa grosseur, ils l'appellèrent la grand-mère du fleuve. J'ai conservé ses défenses; elles ont dans leur courbure six pouces de long, et trois pouces trois lignes de circonférence à prendre au-dessus de leur racine; ne trouvant aucune des figures qui représentent cet animal ressemblant, le lecteur me saura gré de lui en offrir une ici beaucoup plus correcte.

En me promenant sur la grève, je trouvai, parmi les cailloux roulés dont elle étoit couverte, des agathes herborisées, des onix, des cristaux de fausse améthiste,

TÊTE D'HIPPOPOTAME MÂLE.

et sur-tout beaucoup de morceaux de quartz avec des accidens singuliers. Mais je vis une pierre extraordinaire et à laquelle, jusqu'à présent, je n'ai pu encore donner de nom.

Elle est grosse comme une muscade, chatoyante comme l'opale ou l'œil de chat, et d'une couleur plus rembrunie, avec une zone couleur d'or : elle fait feu au briquet. Depuis mon retour en Europe, je l'ai cherchée en vain dans le commerce et dans les cabinets, et ne l'ai trouvée nulle part. Les naturalistes et les jouailliers ne la connoissoient point. Elle est actuellement en Hollande chez l'un de mes amis, Raye de Brukelward, et elle fait partie de son précieux cabinet.

Il y avoit aussi, sur le rivage, de petits bancs d'un sable pesant et noir qui n'étoit autre chose que des fragmens de cristaux. Quoique la petitesse du sablon m'empêchât de compter les facettes, je l'aurois pris pour des parcelles de grenats, parce qu'approché de ma boussole, il en faisoit mouvoir l'aiguille. Peut-être, au reste, cet effet de magnétisme étoit-il dû à des parties

ferrugineuses, étrangères aux cristaux, et qui, en noircissant la masse totale, leur donnoient à elles-mêmes la couleur qu'elle avoit.

Les arbres et les arbustes contenoient, comme je l'ai dit, une quantité immense d'oiseaux d'espèces nouvelles. Il y en avoit sur-tout beaucoup de petits, sur une bruyère à fleurs jaunes campanulées, et sur une sorte de jasmin, semblable, pour ses feuilles et ses fleurs, au jasmin d'Espagne, mais presque inodore.

Chaque espèce avoit son arbre de prédilection, qu'elle ne quittoit pas. Par exemple, il y avoit un buisson épineux sur lequel je voyois des centaines de petits perroquets, et je ne les voyois que là; parce que sans doute ils étoient attirés par les fruits et les noyaux du buisson. Cet oiseau, plus gros que celui qu'on appelle improprement moineau du Brésil, a le bec d'un jaune saffrané tirant sur le rouge; le cou par devant est couleur de rose; le front est plus foncé; il porte la queue de la même couleur; le dos se nuance de rose et de noir; le croupion est bleu et le reste

du corps verd. C'est une espèce nouvelle.

En très-peu de tems, aidé de mon Klaas, qui, pour les chasses concernant ma collection, étoit devenu très-intelligent et très-adroit, j'eus toutes les espèces d'oiseaux que je pouvois désirer. Mais ceux à qui nous déclarâmes particulièrement la guerre furent les perroquets que je viens de décrire; parce qu'étant bons à manger, ils servoient à notre cuisine. Toujours en très-grand nombre sur un même buisson, il m'étoit aisé d'en abattre plusieurs d'un coup; mais il étoit difficile de les retirer de l'intérieur du buisson; car les épines me déchiroient et ensanglantoient les mains; et cet inconvénient inévitable étoit même si douloureux que souvent il me rebutoit.

L'arbuste dont je parle, a ses épines alternes à chaque œil : l'une, supérieure, droite-aigue et longue; l'autre, inférieure, également dangereuse, et courbée comme la griffe d'un oiseau de proie. Les Namaquois nomment cette plante *caroop*. Je l'ai nommé *la traîtresse*; parce qu'en avancant la main dans le buisson, l'épine droite

vous pique, et qu'en la retirant, la courbe vous accroche et vous déchire.

Malgré cette singularité, jusqu'à présent aucun naturaliste, au moins à ma connoissance, n'en a parlé, pas même Paterson; qui cependant doit l'avoir vue, puisqu'elle est très-abondante sur les bords du fleuve, et qu'il accompagnoit Gordon, quand celui-ci donna au fleuve le nom de Rivière d'Orange. N'ayant pas vu la fleur de cet arbrisseau, je l'ai dessiné tel que je l'ai trouvé, avec son fruit seulement; qui, quand il est mûr, est d'un rouge foncé. Les perroquets seuls cassent son noyeau et en mangent l'amende; mais la chair en est mauvaise.

Les relais de Schoenmaeker avoient beaucoup souffert des fatigues de la route; et la mauvaise nourriture du lieu n'étoit pas propre à les rétablir. Il me pria de permettre qu'il me quittât. Moi, qui voyois qu'il n'avoit d'autre motif pour sa retraite que le dépérissement de ses bœufs, je lui proposai, s'il vouloit consentir à m'accompagner quelque tems encore, de renvoyer à son habitation ses attelages et ses

gens, et de les faire escorter par quatre de mes chasseurs. Il y consentit ; et en conséquence, comme il connoissoit la rivière, et que mes bœufs, dans leur dépérissement, n'étoient point en état de me rendre le moindre service, il me conseilla de la remonter plus haut ; m'assurant que j'y trouverois pour eux des fourrages meilleurs.

L'avis étoit sage ; je le suivis. Mais, dans l'impossibilité où nous étions de côtoyer le fleuve à cause des forêts d'arbres qui le bordoient, il fut résolu que nous retournerions sur nos pas jusqu'à la *Fontaine des Zèbres*, et que delà, perçant au nord, nous viendrions le regagner. Arrivés à la Fontaine, nous indiquâmes à mes chasseurs la route que nous allions tenir, afin, qu'à leur retour, ils pussent nous retrouver ; et tandis qu'ils partoient avec les équipages de Schoenmaker, nous avançâmes de notre côté.

Trois heures de marche suffirent pour nous ramener aux bois qui bordent le fleuve. Mais, en y entrant, nous apperçumes, non sans effroi, les traces toutes fraiches

de deux lions, que nous jugeâmes mâle et femelle, et qui, par conséquent, étoient fixés dans ce canton. Le voisinage de ces deux terribles hôtes nous donnoit lieu de craindre quelque attaque dans la nuit, et nous obligeoit à redoubler de surveillance; et sur-tout à tenir, autour de mon camp, de grands feux allumés pour les écarter. Mais la nuit approchoit, et peut-être n'étoit-il pas aisé de trouver promptement la quantité de bois sec qu'exigeoient ces feux.

Un heureux hasard nous en fouruit par-delà nos besoins. Le fleuve, dans ses débordemens, avoit entraîné beaucoup d'arbres de toute grandeur et de toute espèce. A deux cents pas de nous étoit un énorme mimosa qui en avoit arrêté un grand nombre. Ils s'y étoient amoncélés en pile, et formoient un bucher naturel et d'une immense grosseur.

Mes gens, sans se donner la peine de prendre ce qui leur étoit nécessaire, y mirent le feu; et en un instant, nous eumes un incendie, qui dura non-seulement pendant la nuit entière, mais fort avant en-

core dans la matinée du lendemain. Le lieu, à une grande distance, fut éclairé comme en plein jour. Mais l'embrasement étoit si violent, et les flammes, par la hauteur à laquelle elles s'élevoient, lançoient au loin une telle quantité d'étincelles et de charbons, que mon camp, quoiqu'à deux cents pas, ne fût pas à l'abri de cette pluie de feu, et qu'il fallut même prendre des précautions pour garantir mes poudres. Les arbres, à la ronde, furent tous brûlés sur pied. Ceux même qui étoient à plus de cinquante pas, eurent leurs feuilles grillées. Il est vrai que l'éclat de l'incendie écarta les lions; mais il fit disparoître aussi les oiseaux, et le matin nous n'en vîmes plus un seul, quoique, pendant la nuit, nous en eussions entendu voler beaucoup, et que plusieurs même, trompés et aveuglés par la lueur du feu, fussent venus se jeter dans les flammes ou périr dans la fumée. Ces feux dévastateurs, dont j'ai souvent couvert des plaines immenses, ces forêts embrasées par moi, pour ouvrir un passage à ma caravane, ou bien pour écarter les animaux féroces; cette puissance

de destruction dont je m'environnois à mon gré, avec une poignée d'hommes, quelques armes misérables, le mince attirail d'un brigand, tout cela reportoit souvent ma pensée en arrière, et me rappeloit les histoires de ces brigands bien plus fameux, bien plus illustres, bien plus honorés, et bien autrement impérieux; portés à la domination, insolens dans leurs volontés, remplis de caprices; et je m'étonnois de ce que, dans ce ferment de passions qui agitent les hommes, on ne vît pas plus souvent des villes entières livrées aux flammes avec leurs habitans, leurs richesses et leurs arts, et de grands poëtes, à la suite de ces grands spectacles, érigeant en héros les furieux qui s'en amusent, et les proposant pour modèles aux furieux qui leur succéderont.

Ma promenade du matin n'offrit rien de nouveau à mes recherches. Mais en longeant le bois du rivage, je fus fort étonné d'entendre quelques coups de fusil, et je demandai à Schoenmaker, qui m'accompagnoit, de quelles mains ils pouvoient partir. Lui, qui avoit demeuré sur les bords

bords de la Grande-Rivière, et qui par conséquent connoissoit la contrée, me dit que ces tireurs étoient problablement Mathys Moodel et Bernfry, qui chassoient aux hyppopotames.

Je connoissois de nom ces deux hommes, dont l'un, comme Schoenmaker, étoit un déserteur de la Compagnie. Mais je savois aussi, que bien différens de ce brave homme, c'étoient les scélérats les plus déterminés peut-être qu'eût toute l'Afrique. J'avois entendu parler de leurs forfaits, et je n'ignorois pas que leur nom étoit en telle exécration, qu'on les avoit proscrits jusque dans les Colonies mêmes.

D'après ces connoissances, je ne concevois pas trop comment ils s'étoient procuré de la poudre. Il est vrai que pour de pareilles gens rien ne devenoit sacré, et qu'ils pouvoient en avoir eu par quelque vol ou quelque assassinat nouveau. D'un autre côté, il étoit possible qu'ils eussent rencontré Pinard; et que, par crainte ou par avarice, il leur en eût vendu pour du bétail.

Tandis qu'en marchant nous raisonnions

sur ces conjectures, nous apperçumes nos deux chasseurs. C'étoit Pinard lui-même, accompagné d'un homme que je pris pour un Hottentot Baster, et que Schoenmaker me dit être Bernfry.

La vue des deux lions dont la veille nous avions apperçu les traces, ne m'eut pas inspiré plus d'horreur; mais la présence de Bernfry sur-tout fit pâlir Schoenmaker. Il avoit été le voisin de ce bandit, lorsqu'il habitoit les bords de la Grande-Rivière; et, par les querelles journalières qu'il avoit avec lui, il s'étoit vu obligé de s'en éloigner, et d'aller fixer sa horde dans le lieu où je l'avois rencontré.

Les deux chasseurs nous avoient apperçus; ils vinrent à nous. Schoenmaker, animé de ressentiment à la vue de son ennemi, et obligé de se contenir, n'eut que le tems de me dire, en baissant la voix : tenez-vous bien sur vos gardes, le malheureux vous jouera quelque tour.

Pinard m'aborda, pour m'apprendre qu'à une demi-lieue plus loin je trouverois un campement favorable pour mon monde et mes bestiaux, et il s'offrit de m'y con-

duire. La nouvelle me devenoit d'autant plus agréable, que c'étoit précisément là ce que je cherchois. Je m'y rendis, sous sa conduite, avec toute ma caravane; mais il ne m'avoit pas dit que j'y trouverois sa voiture, et l'idée de me voir condamné de nouveau à son voisinage m'affligea beaucoup. Cependant, comme je lui devois une sorte de reconnoissance pour l'avis qu'il venoit de me donner, je le priai d'entrer avec son compagnon dans ma tente, quand elle fut dressée; et leur fis servir du thé, du caffé, du chocolat et deux bouteilles de vin. Mon intention, en leur procurant ainsi une après-dînée à la hollandoise, étoit de les occuper et de les distraire jusqu'à la nuit, et par-là d'éviter entre Schoenmaker et Bernfry des démêlés qui auroient été inévitables, s'ils n'avoient pas été tous deux sous mes yeux.

Mon espérance fut trompée; et ce furent les précautions mêmes que j'avois prises pour éviter une querelle, qui la firent naître.

Pinard, mauvais plaisant et naturellement grossier, voulut dans la conversa-

tion s'égayer aux dépens de Schoenmaker, et le tourner en ridicule sur son ancien état de matelot. Tel est le préjugé des colons africains : regardés au Cap comme des paysans, eux-mêmes regardent avec mépris les subalternes qui sont au service de la Compagnie.

Schoenmaker paroissoit affecté des lourdes ironies du chasseur ; cependant il se contenoit, et répondoit à ses sarcasmes sans aigreur et sans colère. Mais Bernfry s'étant avisé de lui lancer aussi son épigramme, cet homme, que jusques-là j'avois toujours vu si doux et si paisible, sentit tous ses ressentimens se ranimer à la fois. Il entra dans une colère effroyable, qu'il ne me fut pas possible d'arrêter ; et avec cette violence qu'a la rage quand elle ne se possède plus, il reprocha au railleur l'assassinat de plusieurs Namaquois qu'il avoit tués pour voler leurs bestiaux, celui d'une jeune Hottentote, qui, ayant été la victime de sa lubricité, l'étoit devenue de sa fureur jalouse ; et d'autres horreurs pareilles dont le récit me glaçoit d'effroi. Bernfry, sans désavouer ces abo-

minations, ne répondoit à son ennemi qu'avec les expressions d'une rage égale à la sienne. Enfin, d'une main le saisissant au collet, et de l'autre prenant son fusil, sors, lui dit-il, infame matelot; tu verras qu'un coup de poudre de plus ne me coûtera rien pour te joindre à ceux dont tu parles.

Ils sortirent, en effet, tous deux, déterminés à se battre; et dans la colère où ils étoient, je ne doute point qu'un des deux, et tous deux peut-être, n'eussent péris. Je me jettai entre eux pour les séparer. Pinard s'y opposoit, et me crioit de les laisser battre; c'eût été pour lui un spectacle agréable. Schoenmaker lui-même résistoit à mes efforts. Enfin, cependant je vins à bout de l'arracher à son ennemi; et poussant celui-ci hors de ma tente, je lui dis de se retirer.

Cette aventure m'affecta extrêmément; j'y entrevoyois des suites très-fâcheuses, et ne pus dormir de toute la nuit. Si Bernfry avoit eu un premier tort dans la querelle, en plaisantant son adversaire, celui-ci s'en étoit donné bien d'autres par

la violence de ses emportemens. Obligé de ménager tous ceux avec qui et chez qui j'avois à vivre, j'eusse désiré n'avoir à me plaindre, ni de Schoenmaker, du zèle et de la fidélité duquel je ne pouvois jusqu'à ce moment que me louer, ni de Bernfry, dont les crimes peut-être étoient exagérés. Je pouvois me rendre maître et des uns et des autres, et leur imposer à tous la loi. Mais il eut fallu agir toujours, comme j'eusse dû agir dans cette circonstance; et de promeneur que je voulois être, me rendre dominateur et chef dans ces contrées paisibles. C'étoit beaucoup trop d'embarras pour un chasseur d'oiseaux. J'aimois mieux traiter cette affaire à l'européene, par des procédés civils et tout niais.

D'après mes maximes, je fis inviter, le lendemain matin, Pinard et son camarade, à venir déjeuner avec moi. Schoenmaker fut de la partie. Les têtes s'étoient un peu calmées pendant la nuit. D'ailleurs, pour ne pas les échauffer de nouveau, j'eus soin qu'on ne servît ni eau-de-vie, ni vin; et ma précaution eût tant de succès, que je réussis à réconcilier les trois personnages,

et à les déterminer à se toucher dans la main, selon le protocole d'amitié hollandois.

Bernfry avoit son domicile et ses troupeaux dans une horde éloignée de quelques lieues. Il me proposa d'y conduire les miens; m'assurant que nulle part dans le canton, je ne trouverois, pour les rétablir, un meilleur herbage. Quelque intéressant que fût cet avis, je voulus le vérifier, avant d'y donner confiance. Je me rendis sur les lieux avec mon Klaas et Bernfry, et vis que celui-ci ne m'avoit point trompé. Nul pâturage, depuis le Namero, ne s'étoit même montré encore aussi bon. A la vérité, on n'y trouvoit que l'*herbe des Boschjesman*, à laquelle mes animaux n'étoient point habitués. Mais le pays n'en fournit point d'autre, et cette herbe au moins, quoiqu'un peu sèche, ne laissoit pas d'être abondante.

Bernfry resta dans sa horde, en attendant que j'y revinsse avec ma caravane. Pour nous y rendre, il nous avoit fallu six heures de marche, quoiqu'à cheval; et par conséquent je ne pouvois regagner de jour mon camp. Dans la crainte de m'é-

garer, pendant la nuit, sur une route que nous ne connoissions pas, je pris le parti de coucher à la horde, et nous revinmes le lendemain matin, en chassant devant nous six moutons que j'avois achetés, et deux chèvres qui venoient de mettre bas.

A mon arrivée, je trouvai un nouveau sujet de peine. Pinard, profitant de mon absence, avoit renouvellé ses efforts auprès de mes gens, pour les détacher de mon service, et déjà il avoit réussi à débaucher Klaas Baster et l'un de ses Hottentots. Je fus indigné de cette perfidie nouvelle; mais je le fus bien plus encore de l'ingratitude et de l'infidélité de ce Baster, qui, s'étant engagé à moi, étoit à mes gages. Dans mon juste ressentiment, je le fis venir; et sans lui adresser aucun reproche, je lui mis en main l'argent dont nous étions convenus, et lui dis de se retirer à l'instant, parce que je ne voulois plus de ses services.

Ce congé l'humilia beaucoup. Swanepoel profita de ce moment de honte pour lui remontrer sa faute; et il parla même avec d'autant plus de chaleur, qu'il pou-

voit me rendre un grand service en me le ramenant, puisque cet homme savoit la langue des différens peuples chez qui nous allions passer. Bref, la négociation fut si heureuse, que deux heures après, le Baster vint me demander excuse de sa sottise, me prier de la lui pardonner, et me remettre mon argent. Pour lui prouver que j'oubliois tout, je lui fis présent de ce qu'il avoit reçu. Mais Pinard n'eut pas plutôt appris ce dénouement de sa trahison, que, craignant les justes reproches auxquels il devoit s'attendre de ma part, il fit atteler à l'instant son charriot, et partit, sans dire mot à personne.

Les continuelles sottises de cet homme imprudent et inconsidéré, étoient pour lui d'un mauvais présage. Avec une pareille conduite, sans menagemens et sans égards, il ne pouvoit manquer de courir à sa perte chez des Sauvages, naturellement francs et bons, mais très-irascibles et terribles dans leurs vengeances. On se rappelle ce que j'ai dit de Pinard. Cet homme n'avoit d'autre but, que de faire fortune dans ses voyages, et s'inquiétoit fort peu du résultat des

miens. Il ne vouloit que piller, intimider, dévaster. Dans un pays comme celui que nous habitions, tout cela étoit fort aisé; mais sans génie, sans moyens, sans aucun plan, il n'étoit pas aussi aisé d'arriver à ses fins sans malencontre, et tôt ou tard il pouvoit être pris au dépourvu. C'est ce qui arriva.

Si j'avois pu le voir avant sa disparution subite, certainement l'humanité m'eut fait un devoir de l'avertir des dangers inévitables auxquels il s'exposoit. Il en a été la victime. Ses Hottentots massacrés, sa pacotille et ses équipages pillés, lui-même n'échappant au meurtre que par une espèce de miracle; tel est le succès qu'a éprouvé ce voyageur turbulent. Malgré toutes les raisons que j'avois de me plaindre de lui, j'atteste que si j'eusse pu être averti à tems de ses périls, mon premier mouvement auroit été de voler à son secours. Mais son aventure ne m'est parvenue qu'à l'époque de mon retour; et alors il y avoit plus de quatre mois qu'elle s'étoit passée.

L'impossibilité où je me trouvois pour mes bestiaux, de rester plus long-tems dans

le campement que j'occupois, m'obligeoit d'en chercher au plutôt un autre plus favorable. Schoenmaker m'avoit parlé d'un bois situé le long du fleuve, et propre à remplir mes vues. J'allai le visiter; et le trouvant tel qu'il m'avoit été annoncé, j'y transportai ma caravane. Mes tentes furent dressées au bord de l'eau, mais hors des limites qu'elle pouvoit atteindre dans ses débordemens; et comme tout m'indiquoit que j'allois être obligé de séjourner là pendant quelque tems, je fis construire un parc, pour y retirer pendant la nuit ceux de mes animaux que je voulois garder près de moi.

Mon intention étoit de n'envoyer au pacage de la horde de Bernfry que mes bêtes à corne. Je n'avois point à craindre qu'elles fussent enlevées par les Boschjesman. La horde étoit assez nombreuse pour être à l'abri de l'attaque de ces voleurs. D'ailleurs, je fis escorter le troupeau par quatre de mes gens, bien armés, qui devoient le garder nuit et jour; et en cas d'événement, je pouvois d'autant plus aisément voler à leur secours, que, de mon

camp au pâturage il n'y avoit pas plus de quatre lieues.

Tous mes vœux étoient que mes bœufs se rétablissent dans ce nouvel herbage. Sans cela, je me voyois arrêté de nouveau, et il me devenoit impossible de continuer ma route. Quant à mes chèvres, mes moutons et mes chevaux, je n'étois point embarrassé pour leur nourriture. Par-tout, sur le rivage, ainsi que dans le bois, ils trouvoient une grande quantité de ces concombres barbus qu'ils aimoient tant.

Nous autres, outre les moyens de subsistance que nous offroit abondamment notre pêche et notre chasse, nous avions encore la ressource des hippopotames, qui, très-nombreux dans le fleuve, étoient, par une circonstance particulière, très-aisés à tirer, du lieu que nous occupions.

L'eau, en certains endroits, avoit peu de profondeur, et formoit des bas-fonds. Ailleurs; plus profonde, elle renfermoit de ces cavités que les gens du pays appellent *Zee-Koe-Gat*, (Trou d'hippopotame.) Ces amphibies venoient ordinairement dans le jour se retirer là, et nous regardions

comme à nous ceux qui s'y trouvoient engagés; parce que, quand ils en sortoient, ils étoient obligés de traverser le bas-fond, et s'y mettoient à découvert, ce qui nous donnoit une grande facilité pour les tirer; quand, pendant le jour, nous n'avions pu les obliger à sortir du trou, nous les y retenions toute la nuit par des feux que je faisois allumer sur le grêve; de sorte que le lendemain, ayant besoin de manger, l'animal étoit obligé de sortir de l'eau, et de passer devant les chasseurs postés sur sa route.

Cette chasse nous en procuroit autant que nous en avions besoin, et mes gens n'en tuoient plus que pour avoir les peaux. Ils avoient changé mon camp en une manufacture de *chanbocks* (1). De toutes parts on n'y voyoit presque que des peaux ma-

(1) Les *chanbocks* sont des fouets ou espèces de houssines faits de la peau du rhinocéros ou de l'hippopotame; ces derniers sont préférés en ce qu'ils sont plus souples et moins cassants, mais les autres sont plus jolis.

nufacturées, et déjà leur imagination exaltée, formant des spéculations de commerce, s'enivroit d'avance des gains qu'ils devoient faire un jour.

Les montagnes offroient en abondance une sorte de lièvre, semblable, pour la taille et la forme, au lièvre d'Europe, mais dont la robbe approchoit de celle du lapin de garenne. Nous avions aussi à foison, dans le bois, des gelinottes différentes de celles que je connoissois, des perdrix de la grande espèce, nommées faisans par les colons, et sur-tout une quantité d'oiseaux nouveaux que je n'avois pas encore vus. Ceux-ci devenoient précieux pour ma collection, et je passois une partie des jours à me les procurer tous.

Je trouvai aussi beaucoup d'insectes et de chrysalides sous l'écorce des mimosas. Nulle part encore je n'avois vu ces arbres s'élever à une hauteur aussi gigantesque que dans ce lieu. Leurs épines avoient souvent jusqu'à seize pouces de longueur. On lit dans la traduction du voyage de Paterson, en parlant du mimosa, que l'*immense circonférence de ses branches et le lisse de son*

écorce, offrent à une multitude prodigieuse d'oiseaux, un asile contre les oiseaux de proie, le serpent et les autres reptiles, qui les détruisent ainsi que leurs oeufs.

Cette phrase est exprimée d'une manière confuse qui ne présente à l'esprit aucune idée nette. Il n'est pas aisé de concevoir comment une *écorce lisse* et des *branches d'une immense circonférence* forment pour des oiseaux un abri sûr contre les oiseaux de proie. L'auteur ou le traducteur ont voulu dire sans doute que la quantité des branches et leur entrelassement fournissent une retraite aux petits oiseaux, et que le lisse de l'écorce empêche les reptiles de monter facilement sur l'arbre pour les dévorer. Mais je ne sais où l'auteur a vu ces écorces polies dont il fait mention. Sans doute c'est de l'aloès dichotome dont il veut parler; car pour le mimosa nilotica, je ne connois point d'arbre aussi rabotteux et dont l'écorce soit aussi pleine de rugosités.

Sparmann a écrit aussi, en parlant de cet arbre, que *le touffu de son feuillage lui faisoit trouver un abri contre les ar-*

deurs du soleil. Si Sparmann s'est rejoui quelquefois de l'abri que lui offroit le mimosa, assurément c'est qu'il n'est pas difficile et que dans certaines circonstances on se contente de peu. Pour moi, j'ai déja dit, et je le répète, que l'ombre de cet arbre est si claire qu'elle noircit à peine le lieu où elle porte; et l'on conviendra de la vérité de cette assertion, si l'on songe à son nom qui, le rangeant dans la classe des *mimes* ou des sensitives, annonce des feuilles clair-semées et fort petites. Je dois à la fleur et à l'écorce du mimosa nombre d'insectes curieux; mais je n'ai point vu qu'il donnât tant d'ombre, à moins qu'il n'y en ait plusieurs entassés les uns près des autres.

Au reste, si je me suis permis ces remarques, c'est parce qu'un voyageur ne doit rien taire de ce qui, dans les sciences, peut donner lieu à une erreur. Je sais ce que méritent d'égards deux naturalistes aussi estimables que Paterson et Sparmann; mais leur réputation même fait naître le devoir de les combattre : plus ils sont dignes de respect, plus il est à craindre que

par

par trop de confiance on ne se trompe avec eux ; au reste, ceci n'est peut-être qu'une faute de traducteur.

Bernfry venoit souvent de sa horde me rendre visite dans mon camp et me donner des nouvelles de mon troupeau. Mais rarement il y venoit sans amener avec lui quelques-unes de ses femmes. Il en avoit beaucoup, et entre autres de Grandes Namaquoises fort jolies, et même des filles des Boschjesman plus agréables encore que les Namaquoises en ce qu'elles sont moins noires.

Klaas Baster, voulant mettre à profit le séjour que j'étois obligé de faire sur la Grande-Rivière, fit avec Bernfry des arrangemens, et lui loua, pour son propre compte, deux de ses femmes. Il est vrai que j'entrois pour quelque chose dans ce marché, et que le Baster, empressé de me montrer de l'attachement et de réparer sa faute, vint me présenter les deux beautés et m'offrir le choix entre elles. Il jugeoit mal de mes besoins, et bien plus mal de mes désirs. Le lecteur ne veut pas de mes confidences : que j'aurois à ce sujet de jo-

lis contes à lui faire, de tableaux rians à lui offrir, de belles solitudes, de beaux rêves à parcourir; mais c'est pour cela même que je poussai si loin la continence. Le Baster, pour s'éviter l'embarras du choix, épousa les deux sultanes à la fois. C'étoit-là peut-être un désordre; je le permis pour en éviter de plus grands, et je fus le complice et le témoin de leurs joies.

A son exemple, plusieurs de mes gens firent, soit avec Bernfry, soit avec d'autres femmes, des arrangemens semblables; de sorte qu'en peu de jours j'eus dans mon camp sept ménages.

Un jour que Bernfry étoit venu me rendre visite, il me dit qu'en côtoyant la rivière, non loin de mon camp, il avoit apperçu un hippopotame femelle qui, sortant du bois, sembloit se rendre vers un zee-koe-gat avec son petit. A la taille du jeune animal, il le croyoit un nouveau-né, âgé tout au plus de huit jours. Jusqu'alors je n'avois point encore vu d'hippopotame aussi jeune, et l'envie d'examiner celui-ci me fit voler au lieu, suivi de Bernfry et de quelques-uns de mes chasseurs. Mon

empressement étoit tel, et je courois si étourdiment que je commis une imprudence dont les suites pouvoient devenir funestes, ou pour moi ou pour quelqu'un de mes compagnons.

Arrivé près de la rivière, et sautant d'une roche à l'autre pour me mettre à portée de mieux voir, j'apperçus un animal qui me croisoit; et sans me donner le tems de l'examiner, je le tirai et lui cassai la cuisse. C'étoit le petit hippopotame lui-même. Nous courûmes à lui, pour lui couper le passage et l'empêcher de gagner l'eau. Mais à peine l'avions-nous joint, qu'à quelques pas de là, sur les bords de la rivière, se montra la mère, qui, avec des rugissemens affreux, accourut vers nous, en ouvrant une gueule effroyable.

Cette apparition subite à laquelle nous ne nous attendions point, fit sur nous une telle impression de terreur que nous ne songeâmes tous qu'à fuir au plus vîte, et que chacun même, pour courir plus lestement, jetta son fusil. Je ne balançai point à en faire autant du mien, qui étant déchargé me devenoit inutile pour me dé-

fendre. La mère, ayant recouvré son petit, ne chercha point à nous poursuivre, et rentra paisiblement avec lui dans l'eau. Sa retraite nous permit d'aller reprendre nos fusils. Mes chasseurs me dirent que si je voulois revoir le jeune animal, je pouvois l'attendre sur le rivage, et qu'il ne manqueroit pas d'y revenir bientôt avec sa mère, soit parce qu'il étoit encore trop jeune pour rester long-tems dans l'eau, soit parce qu'il ne pouvoit y tetter.

Ce projet, d'après ce que nous venions d'éprouver, me paroissoit entraîner trop de risques. Je crus qu'il étoit moins dangereux d'aller attaquer cette mère dans son élément, et que là, moins à découvert, elle s'occuperoit plus à se cacher et à nous fuir qu'à nous poursuivre. Mes conjectures étoient fondées. En moins d'un quart d'heure, malgré ses ruses et ses menaces apparentes, elle fut tuée avec son petit, et mes nageurs les poussèrent tous deux au rivage.

Je fis porter dans mon camp le jeune animal : mon dessein étoit de l'employer à ma cuisine, si sa chair étoit bonne. Je la

trouvai excellente ; elle tenoit, pour le goût, du porc et du veau.

Quant à la mère, on l'écorcha et on la travailla en place. J'avois donné ordre qu'on m'apportât une jatte ; je la remplis de son lait, qui me parut beaucoup moins désagréable que celui de l'éléphante, et qui le lendemain se changea presque totalement en crême. Je lui ai trouvé un goût d'amphibie et une odeur sauvagine, dont la première sensation étoit de rebuter. Cependant, à défaut d'un autre, je m'en serois accommodé, et j'avoue même qu'avec le caffé, il étoit agréable.

L'éclat de nos feux pendant la nuit, le bruit de nos armes pendant le jour avoient averti de notre présence plusieurs hordes de Grands Namaquois, situées à quelques lieues de nous, de l'autre côté de la rivière ; et ils venoient souvent me rendre visite dans mon camp.

J'avois aussi quelquefois celle de Caminouquois, qui demeuroient plus loin. Tous me témoignoient de l'amitié ; je les accueillois tous avec le même sentiment ; et jamais aucun d'eux ne s'en retournoit sans

emporter avec lui une charge du produit de mes chasses. Ces cadeaux, qui n'étoient rien pour moi et beaucoup pour eux, me faisoient des amis dans toutes les hordes. Tous s'empressoient de venir me voir, et tous m'engageoient à aller chez eux à mon tour.

Ces allées et venues, ce spectacle de ces bons Sauvages qui se livroient à moi par troupeaux, sans crainte, sans défiance aucune, me ramenoient toujours à mon caractère naturel, qui est celui de la douceur, de la tolérance, de l'amour du repos; et jamais l'idée de conquête et d'empire, qui naît quelquefois des obstacles et de la résistance, n'étoit plutôt chassée que par la communication douce et franche de ces hommes naturels : par-tout où je les rencontrois, tous leurs efforts tendoient à m'attirer.

Pour m'y déterminer d'une manière plus puissante, les Grands Namaquois me disoient qu'à deux journées au nord de leur canton je trouverois beaucoup de giraffes et de rhinocéros. Jusqu'à ce moment, comme je l'ai déja dit, je n'avois point encore vu de giraffes. La partie d'Afrique que j'a-

vois parcourue à mon premier voyage n'en nourrit point; et celle que je venois de parcourir à mon second n'en a pas davantage, parce qu'elles ne passent jamais la Grande-Rivière. Quant aux rhinocéros, j'en avois rencontré deux dans une de mes chasses, mais n'ayant alors que mon fusil ordinaire, je m'étois bien gardé de les attaquer.

Depuis long-tems on m'avoit prévenu sur les dangers qu'on court en irritant un pareil ennemi; et l'expérience m'en a depuis convaincu plus d'une fois. Parmi les animaux d'Afrique, l'éléphant seul est plus fort que lui, et il en a peu dont l'attaque soit plus impétueuse; aussi il n'en est aucun qui soit aussi dangereux. Le tigre se fait entendre regulièrement chaque jour, au lever et au coucher du soleil; et en avertissant ainsi de sa présence, il prévient de se mettre en garde contre lui. Le lion, dont l'habitude est d'attaquer pendant la nuit, s'annonce par des rugissemens; et d'ailleurs, malgré la férocité de ces deux tyrans des déserts, il suffit d'un grand bruit pour les effrayer et les faire reculer tous deux. Il

n'en est point ainsi du rhinocéros. C'est à la fois un traître que rien n'annonce, un agresseur que rien n'épouvante, et un furieux que toute résistance rend implacable.

Mon séjour sur la rive gauche du fleuve m'avoit mis à portée de parcourir tout le canton qui étoit autour de moi; ce qui me donnoit l'envie de connoître l'autre rive. Pour cela il falloit traverser la rivière, et les Sauvages qui venoient me visiter la passoient à la nage : ils m'avoient enseigné un gué, mais trop éloigné de mon camp; de sorte que je fis construire un radeau pour me servir toutes les fois que je voudrois passer sur la rive droite.

La première fois que je l'essayai, j'avois auprès de moi deux Caminouquois qui étoient venus à mon camp. A la vue de ma machine, ils restèrent extasiés. Moi, pendant ce tems, j'admirois, de mon côté, l'ignorance grossière et le peu d'industrie de tous ces Africains, qui sans cesse exposés à être éventrés par des hippopotames ou à se noyer lorsqu'ils traversent des rivières débordées, sont peut-être sur le

globe entier les seuls Sauvages qui n'aient point encore imaginé de pirogues.

Je passai la rivière sur mon radeau avec mon Klaas et les deux Caminouquois. Mais à peine avions-nous pris terre, qu'à nos yeux se présenta un spectacle bien désolant : c'étoit une sagaïe ensanglantée, près de laquelle gissoit le cadavre d'un homme qui avoit été dévoré en grande partie par un lion. A son vêtement, et à ce qui restoit encore de son visage, les deux étrangers reconnurent un de leurs camarades, qui depuis huit jours manquoit à son kraal, et qui en étoit parti seul pour venir me voir. On distinguoit très-bien sur la terre les traces de la bête féroce. Pendant quelque tems il s'étoit défendu contre elle, et l'avoit même blessée, ainsi que l'annonçoit le sang dont étoit teinte sa lance; mais il avoit succombé enfin; et tel est le malheur de l'infériorité qu'ont, dans ces sortes de combats, des hommes privés d'armes à feu.

Nous rendîmes à ses tristes restes les derniers devoirs ; c'est-à-dire, qu'à la manière des Sauvages, nous couvrîmes ses

entrailles et ses os brisés d'un monçeau de pierres. Après cette cérémonie, à laquelle je me fis un devoir de satisfaire comme eux, ils me quittèrent, pour aller porter à leurs camarades la nouvelle de l'événement; et moi, affligé de mon côté, d'avoir été, quoique très-innocemment, la cause involontaire de la mort d'un homme, je renonçai à la chasse que je projettois, et revins à mon camp.

Bientôt j'eus épuisé ce que les deux cantons offroient de curieux pour ma collection ; et je n'eus plus d'autre vœu à faire que celui d'en sortir au plus vîte. Mais l'état où étoient mes attelages s'y opposoit. Forcés de se nourrir d'une herbe nouvelle pour eux, ils étoient devenus de vrais squelettes. Jamais je n'allois les visiter, que je n'eusse le désespoir dans l'ame. Ceux de mes gens qui étoient préposés à leur garde, quand au bout de huit jours je les faisois relever et les rappellois au camp, ne revenoient guère sans m'annoncer qu'il étoit mort quelques bêtes. Depuis cinq semaines je séjournois sur la rivière, dans l'espoir que nous éprouverions quelque

pluie qui reverdiroit les herbages; et pendant tout ce tems il n'avoit plu qu'une fois: encore étoit-ce si foiblement, qu'à peine la poussière en avoit été abattue.

Cependant la saison des grandes chaleurs venoit de commencer; nous touchions au mois de novembre ; et par-tout la terre brûlée ne me laissoit plus d'espérance. Mes Hottentots eux-mêmes ne cachoient pas leur découragement. Pour moi, plus accoutumé qu'eux à réfléchir sur l'avenir, et plus intéressé aux malheurs inévitables qui nous attendoient, j'étois consterné. De toutes parts entouré d'obstacles insurmontables, je voyois arriver le moment où il me seroit aussi difficile de regagner le Cap, que de continuer ma route. En vain je m'occupois, jour et nuit, des moyens de sortir d'embarras; mais, soit que je restasse, soit que je partisse, je ne voyois que mort et désolation de toutes parts. Mon courage succomboit sous ces assauts multipliés.

Plusieurs fois déjà j'avois remarqué que, quand le ciel se couvroit autour de moi, la rivière, vingt-quatre heures après, augmentoit régulièrement de cinq ou six pou-

ces, et ne reprenoit son niveau que quelques jours après.

Le rapport constant de ces deux faits entre eux ne pouvoit manquer de me frapper; et j'en avois conclu que le fleuve prenoit sa source dans quelque chaîne de montagnes, où les nuages qui passoient sur ma tête alloient se rendre et se dissoudre. Mes excursions de l'autre côté de la rivière m'avoient d'ailleurs confirmé encore dans cette conjecture. Souvent, en gravissant des montagnes, j'en avois apperçu d'autres qui, placées en amphithéâtre et s'élevant toujours de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignoient, alloient se perdre au loin.

Ma lunette m'avoit même fait appercevoir, que toutes les fois qu'au zenith de mon camp nous avions des nuages, il pleuvoit dans la chaîne au nord-est; et alors j'étois assuré de voir, le lendemain, une crue de la rivière.

Que n'aurois-je point donné pour être dans ces montagnes lointaines qui n'éprouvoient point la sécheresse qui nous dévoroit! Mais comment m'y rendre? Et d'ailleurs

peut-être, malgré leurs pluies, manquoient-elles d'herbages. Au moins ma lunette ne m'y montroit qu'une superficie aride, sans bois ni verdure. Ainsi, de quelque côté que je portasse mes regards, je n'appercevois que des sujets de découragement. Cependant il falloit prendre un parti et me tirer de l'embarras désespérant où je me trouvois.

Dans l'état de dépérissement mortel où étoient mes bœufs, tout m'annonçoit que je devois ne plus compter sur eux et les regarder comme morts. Privé d'attelages, ma seule ressource étoit donc de chercher à conserver mes effets, mon monde et mes autres animaux domestiques. En laissant tout cela dans le camp, j'étois sûr que la troupe ne manqueroit pas de nourriture; et la fidélité connue de Swanepoel me répondoit de mes charriots. Moi, pendant ce tems, je pouvois m'absenter quelques semaines, parcourir la contrée au-delà de la rivière, et y négotier par moi-même, dans les différentes peuplades que j'y trouverois, de quoi remonter mes voitures.

Mon excursion me permettoit, en même

tems, de chercher des giraffes et d'en tuer quelques-unes; et ce plaisir devoit me dédommager au moins des fatigues et des dépenses d'un voyage malheureux, entrepris contre saison.

Je fixai mon départ au vingt-huit octobre; et partis, emmenant avec moi huit de mes fusiliers, au nombre desquels étoit Klaas Baster, et huit Namaquois qui consentirent à m'accompagner. Tout le reste de mon ancienne caravane demeura au camp, sous les ordres de Swanepoel. La nouvelle fut composée de quatre chiens, de mon singe Kees, de deux chevaux, de six bœufs de charge, que j'avois loués pour porter mes effets, mes provisions, et même quelques instrumens, tels que mon quart de cercle et ma boussole, et de dix-huit personnes : car Bernfry m'avoit demandé d'être du voyage; et, à dire le vrai, j'aimois autant voir cet homme à côté de moi, qu'auprès de mon camp, lorsque je n'y serois plus.

Nous traversâmes la rivière sur le radeau, et la cotoyâmes, en la remontant et suivant ensuite son cours, dans l'espoir

que nous apperceverions quelques giraffes que le besoin de boire y attireroit.

Les Namaquois qui connoissoient le canton, me conseillèrent de camper, après six heures de marche, et de quitter la rivière le lendemain, dans l'espérance de trouver les giraffes dans la plaine.

Pendant la nuit, nous fumes inquiétés par les rugissemens de trois lions, dont l'un s'approcha même si près de nous, qu'un de mes gens l'apperçût. Cette alerte, en troublant notre sommeil, nous mit dans le cas de partir de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

Quoique j'eusse deux chevaux, j'allois à pied comme la troupe, dans la crainte de les fatiguer ; et je reservois leurs forces pour les occasions de chasse qui se présenteroient. Abàndonnés à eux-mêmes en toute liberté, ils suivoient tranquillement la caravane, sans jamais s'en écarter que pour aller chercher de côté et d'autre les concombres barbus qui faisoient leur seule nourriture.

Pendant une partie du voyage, cet aliment se présenta par-tout avec assez d'abondance ; mais, à mesure que nous nous

éloignâmes de la rivière, il devint plus rare. Enfin il manqua tout-à-fait; et la disette d'herbage fut même telle que je les ai vus (on aura peine à le croire, et le fait est pourtant vrai,) saisir avidement les crottins que rendoient nos bœufs, et se battre tous deux, pour se disputer ce résidu excrémentiel d'une herbe digérée.

A cette seconde journée, nous fumes obligés de faire, comme à la première, six grandes lieues vers l'ouest, et vinmes camper près d'une source, qui, sortant du pied de quelques roches, et ornée de verdure le long de ses bords, présentoit un site très-agréable.

Au moment où j'y arrivai, un sécretaire étoit occupé à y boire. Je le tuai d'un coup de fusil, et de son nom, j'appellai la source, *Fontaine du sécretaire*.

Les Hollandois ont donné à cet oiseau le nom de *secretaris* (sécretaire,) à cause de la touffe de plumes qu'il porte derrière la tête; attendu, qu'en Hollande, les gens de cabinet, quand ils sont interrompus dans leurs écritures, passent leur plume dans leurs cheveux derrière l'oreille droite,

ce

ce qui imite un peu la huppe de cet oiseau.

Buffon, parlant du sécretaire, dit qu'il n'est connu au Cap que depuis peu de tems; et la preuve qu'il en donne, c'est que Kolbe, et d'autres écrivains postérieurs à celui-ci, n'en disent rien. C'est là avancer un fait faux, et vouloir le prouver par un autre fait aussi peu vrai que le premier.

Le sécretaire est connu dans les colonies, et sous son nom de *sceretaris*, et sous celui de *slang-vreeter*. C'est, sous cette dernière dénomination, qu'en parle Kolbe; et certes il le connoissoit, au moins d'après le rapport d'autri, puisqu'il donne l'énumération exacte de toutes les espèces de nourritures qui sont à son usage.

Il est vrai que dans sa description il traduit le mot hollandois *slang-vreeter* par le mot françois, *pélican*, et que par conséquent il fait une seule espèce de deux espèces bien différentes. Mais Kolbe n'étoit point naturaliste; et son ouvrage renferme tant d'autres erreurs, qu'il seroit étonnant de n'y pas trouver celle-ci.

J'ai été plus surpris, je l'avoue, de voir

nos naturalistes modernes, même ceux qui ont parlé du sécretaire avec le plus de détails, ne faire aucune mention de trois protubérances osseuses et émoussées qu'il a au pliant et à la dernière articulation de ses aîles, mais infiniment moins apparentes que dans le jacana ou dans le camicki.

Cette omission m'a paru étrange, dans Buffon sur-tout, qui ne l'a point décrit d'après des relations étrangères, mais d'après un individu qu'il avoit sous les yeux, et qui, je crois, étoit dans le cabinet de Mauduit. Cependant elle est essentielle, puisqu'elle ôte au sécretaire un de ses principaux caractères distinctifs, et que les protubérances dont je parle, sont une des armes de cet oiseau, ainsi que je le dirai tout-à-l'heure.

Je me permettrai encore une remarque sur ce que Buffon en a écrit. Selon lui, le sécretaire diffère des autres oiseaux de proie, par un naturel craintif; et sa timidité est même telle, dit-il, qu'attaqué par ses ennemis, il n'a, pour sa conservation, d'autre ressource que la fuite. C'est là une erreur. Ceux qui ont pu étudier cet oiseau,

savent que, vivant particulièrement de reptiles, il est continuellement en guerre avec eux; qu'il les cherche par tout et les attaque avec courage. Je cite, sur cette assertion, le témoignage de Querhoent; et moi-meme j'apporterai en preuve le fait suivant, dont j'ai été le témoin.

En descendant d'une montagne dans une fondrière très-profonde, j'apperçus presque perpendiculairement au-dessous de moi, un oiseau qui s'élevoit et s'abaissoit très-rapidement, avec des mouvemens fort extraordinaires. Quoique je connusse très-bien le sécretaire, et que j'en eusse tué plusieurs à la terre de Natal, il m'étoit impossible, dans la situation verticale où je me trouvois, de reconnoître celui-ci, et ne le soupçonnai qu'à son manège. En effet, ayant trouvé moyen, à la faveur de certaines roches, d'approcher assez près de lui, sans bruit et sans être découvert, je vis que c'en étoit un, qui se battoit avec un serpent.

Le combat étoit très-vif des deux côtés, et la ruse égale de part et d'autre. Mais le serpent, qui sentoit l'inégalité de ses forces,

employoit, pour fuir et regagner son trou; cette prudence adroite qu'on lui attribue; tandis que l'oiseau, devinant son intention, l'arrêtoit tout à coup, et par un saut, se jettant au-devant de lui, coupoit sa marche. De quelque côté que le reptile essayât de s'échapper, il retrouvoit toujours son ennemi. Alors, unissant à la fois la ruse au courage, il se dressoit fiérement pour l'intimider; et avec un sifflement affreux lui présentoit une gueulle ménaçante, des yeux enflammés et une tête gonflée de rage et de venin.

Quelquefois cette résistance offensive suspendoit pour un instant les hostilités; mais bientôt l'oiseau revenoit à la charge; et se couvrant le corps avec une de ses aîles comme avec un bouclier, de l'autre il frappoit son ennemi avec ces protubérances osseuses dont j'ai parlé, et qui, comme de petites massues, l'accabloient d'autant plus sûrement, que lui-même il se présentoit aux coups. Effectivement, je le vis chanceler et tomber étendu; et alors le vainqueur se jetta sur lui pour l'achever; et d'un coup de bec il lui ouvrit le crâne.

Dans ce moment, n'ayant plus d'observations à faire, je le tuai. Je trouvai dans son jabot (car il en a un, ce que personne n'a dit), en le dissequant, onze lésards assez grands, trois serpens de la longueur du bras, onze petites tortues bien entières, dont plusieurs avoient deux pouces de diamêtre environ, enfin une quantité de sauterelles et d'insectes, dont la plupart étoient assez entiers pour mériter d'être recueillis et de faire suite avec les miens. Les lésards, les serpens et les tortues avoient tous reçus le coup de bec sur la tête.

J'observerai de plus, qu'indépendamment de cette masse d'alimens, la poche de l'animal contenoit encore une espèce de pelotte, grosse comme un œuf d'oie, et formée des vertèbres des serpens et des lésards qu'il avoit dévorés auparavant, d'écailles de petites tortues, et d'aîles, de pattes et de corselets de différens scarabées. Sans doute, quand cette masse indigeste est devenue trop considérable, le sécrétaire, ainsi que les autres oiseaux de proie, la vomit et s'en débarrasse. Au reste, il résulte de la quantité surabondante de nour-

riture qu'avoit celui-ci, qu'en attaquant le serpent de la fondrière, ce n'étoit point la faim qui l'avoit déterminé au combat, mais la haine et l'antipathie qu'il porte à ces reptiles.

Une pareille aversion est d'un avantage inappréciable dans une contrée où la température favorise étonnamment la multiplication d'une infinité d'animaux nuisibles et venimeux. Sous ce point de vue, le sécretaire est un véritable bienfait de la nature. Aussi l'utilité dont il est et les services qu'il rend, sont si reconnus au Cap et aux environs, que les colons et les Hottentots le respectent et ne le tuent point, comme les Hollandois ne tuent point la cigogne, et les Egyptiens l'ibis.

On apprivoise facilement le sécretaire, et quand il est devenu domestique, toute nourriture, cuite ou crue, lui convient également. Si on a soin de le bien nourrir, non-seulement il vit amicalement et en paix avec la volaille; mais quand il voit quelque dispute, il accourt pour séparer les combattans et ramener l'ordre. Il est vrai que, si on le laisse souffrir de la faim, il

prend son parti, et qu'alors, se faisant sa part sans scrupule, il tombe sur les petits canards ou les petits poulets. Mais cet abus de confiance, si l'on peut parler ainsi, n'est en lui que l'effet impérieux du besoin et l'exercice pur et simple de cette nécessité, qui voue impérieusement la moitié de tout ce qui respire à l'appetit de l'autre moitié.

J'ai vu dans beaucoup d'habitations de ces sécretaires privés. Leur ponte est ordinairement de deux à trois œufs; et ces œufs sont gros à peu près comme ceux de l'oie, et sont blancs comme ceux de la poule. Les petits sont long-tems à sortir du nid, parce que leurs jambes étant longues et grêles, ils ont beaucoup de peine à se soutenir. On les voit même, jusqu'à l'âge de quatre mois, ne pouvoir marcher qu'en s'appuyant sur le talon; ce qui leur donne un air gauche et une mauvaise grâce assez visibles. Cependant, comme ils n'ont pas les doigts si longs, ni les ongles si recourbés que les autres oiseaux de proie, ils ont beaucoup plus de facilité que ceux-ci à marcher. Aussi, quand ils ont atteint

l'âge de sept mois, et acquis toute la grandeur et tout l'accroissement que comporte leur espèce, les voit-on développer des mouvemens aisés et gracieux, qui accompagnent merveilleusement bien la noblesse de leurs formes. Vosmaer a pendant quelque tems nourri, à la Haye, un sécretaire; et c'est d'après les observations que lui a donné lieu de faire cet individú vivant, qu'il a écrit sur l'oiseau. Buffon, en citant le naturaliste hollandois, dit, d'après lui : « Que, tandis qu'il dessinoit son sécrétai-« re, l'oiseau curieux vint pour regarder « sur le papier, le col tendu, et redressant « les plumes de sa tête, comme s'il eut ad-« miré sa figure, etc. »

Certes, le sécretaire est assez intéressant, par son instinct et par ses qualités naturelles, pour n'avoir pas besoin que son historien lui prête un goût d'admiration pour le dessin, et une sorte d'orgueil de se voir représenté. Si celui de Vosmaer s'approchoit de lui, en tendant le cou et en redressant son aigrette, ce n'étoit, selon moi, ni par curiosité, ni par ravissement, mais uniquement par une sorte d'habitude qui

est propre à beaucoup d'autres oiseaux. On sait que la plupart, lorsqu'ils sont familiers et domestiques, aiment à se faire gratter sur la tête; que ce chatouillement semble leur procurer quelque plaisir; et qu'ils viennent se présenter au premier venu, et allonger le cou pour lui demander ce service.

C'est ce qu'on peut voir en Europe, par rapport au paon, au perroquet. Le sécretaire se trouve dans toutes les plaines arides des environs du Cap. Je l'ai trouvé à l'est, sur toute la longueur de la côte, dans la Caffrerie, et même fort avant dans les terres. Mais à l'ouest, quoique cette partie de l'Afrique ait des déserts plus arides encore que la partie orientale, et que, par conséquent, elle offre à l'oiseau les différentes sortes de nourritures qui pourroient lui convenir, je ne l'ai rencontré nulle part au-delà du pays des Grands Namaquois. Je ne dirai plus qu'un mot sur cet intéressant animal; c'est qu'il n'a point un bec de galinacé, comme le dit Vosmaer; mais bien un vrai bec d'oiseau de proie. Il n'a pas non plus, comme l'avance Bouffon,

la jambe dégarnie de plumes comme les oiseaux de rivage. Du reste, je renvoie à mon *Ornithologie*, où j'entrerai dans de plus grands détails au sujet du sécretaire.

Ces détails sur un oiseau très-intéressant justifieront suffisamment, je pense, les motifs qui me déterminèrent à donner son nom à la source près de laquelle nous étions venus camper. Nous y passâmes la nuit. Le lendemain, quatre Sauvages s'en étant approchés pour boire, et ayant reconnu mes guides qui étoient de leur connoissance, ils m'invitèrent à venir à leur horde, distante au plus, disoient-ils, d'une demi-journée de marche. Je l'acceptai; et après avoir envoyé en avant deux d'entre eux avec Klaas Baster, pour prévenir de mon arrivée, je me mis en chemin; mais la plaine étoit si pénible, que nous ne pumes nous y rendre qu'en huit heures de marche.

A mon approche, le chef, vieillard respectable, vint au-devant de moi; accompagné, selon la coutume, d'une partie de sa horde. Après le compliment d'étiquette, il me fit présent de deux moutons pour ma

troupe; et tandis qu'elle les apprêtoit, j'allai visiter le kraal. A chaque hutte où je me présentois, j'attendois dire, *tabacana maté* (donnez-moi du tabac). Moi, je répondois, *Deip maté* (donnez-moi du lait); et en effet, j'étois si altéré de la route, qu'en ce moment j'eusse préféré une jatte de lait à un présent de dix bœufs. Ma demande fut accueillie avec empressement. On conduisit à ma tente plusieurs vaches, que je fis traire en ma présence, et je m'abreuvois délicieusement d'une liqueur saine et douce, qui souvent me tiendroit lieu de toute autre nourriture.

Le vieillard ne m'avoit pas quitté un seul instant, et j'avois mis sa présence à profit, le faisant interroger sur tout ce qu'il m'intéressoit de savoir sur la contrée. Lui, profitant également de l'occasion, me parla d'un chagrin qu'il avoit. Il étoit peu éloigné de la rivière. Les hippopotames y fourmilloient; et ses compagnons et lui eussent bien voulu s'en procurer de tems en tems quelques-uns pour leur nourriture; mais, quoiqu'ils eussent creusé des fosses et tendu des pièges le long du rivage; cependant,

depuis deux ans qu'ils habitoient le canton, ils n'avoient pu encore en prendre que trois. Ces animaux, disoit-il, étoient trop fins pour eux; et il ne doutoit pas qu'avec mes fusils, dont il avoit entendu raconter les effets, je n'en eusse autant qu'il me plairoit.

Une pareille remarque étoit une prière indirecte de rendre service à la horde. C'étoit pour moi une occasion de me faire des amis; et quand la détresse où je me trouvois ne m'en eût pas imposé la loi, je l'eusse fait encore pour obliger ces pauvres gens.

Mon plan fut de partir dans l'après-dîner du jour suivant, d'aller passer la nuit près de la rivière, et le lendemain, de commencer la chasse dès le crépuscule. J'emmenai avec moi tous mes chasseurs. Un détachement de la horde me suivit, avec quelques bœufs de charge pour porter le produit de notre chasse, et au point du jour je mis tout mon monde en activité.

La moitié de la double troupe passa la fleuve à la nage, tandis que l'autre moitié resta de mon côté. Quand les nageurs furent arrivés à l'autre bord, ils se partagè-

rent en deux bandes, dont l'une remonta la rivière à une certaine distance, et l'autre la descendit. La même chose se fit sur mon rivage. Les quatre bandes embrassèrent ainsi trois quarts de lieue de rivière ; moi seul, je restai en place et au centre des traqueurs.

A un signal donné, tous avoient ordre de partir de leur poste, à pas lents, et de se rendre vers moi ; les uns en poussant de grands cris, les autres en tirant de tems en tems des coups de fusil, pour rabattre et conduire à ma portée les hippopotames qui se trouveroient dans cet espace du fleuve. Il s'en rencontra huit. Toutes les bandes de chasseurs étant réunies au centre commun, nous n'eumes plus besoin que de patience et d'adresse.

En peu de tems nous en blessâmes plusieurs. Déjà même deux étoient mis à mort; et les gens de la horde étoient ravis de joie. Mais quelques-uns d'entre eux s'étant mis à la nage, pour faire échouer à la rive les deux bêtes mortes, un des nageurs reçut, des hippopotames blessés, un coup de boutoir, et un autre eut la cuisse fendue d'un

coup de dent. Ce double accident m'en fit craindre quelque autre plus fâcheux encore. Je rappellai tout mon monde ; et au grand regret des Namaquois ; je terminai une chasse, que tout annonçoit devoir être plus abondante, mais qui ne pouvoit plus se continuer sans de très-grands périls.

Le reste de la journée et une partie de la matinée du lendemain furent employés à dépecer et à charger sur nos bœufs les deux animaux tués. L'odeur qu'ils exhaloient, portée au loin par les vents, attira, dans le lieu, des nuées de vautours et de milans, qui nous suivirent même pendant long-tems, en planant sur nos têtes.

Les vautours me paroissoient d'une espèce nouvelle et inconnue. Mais vainement j'essayai d'en tirer quelques-uns ; ils se tinrent toujours hors de portée, et le bruit du fusil ne fit que les éloigner sans retour.

Ce fut avec une grande allégresse qu'on nous vît arriver dans la horde. Mais la joie n'eut plus de bornes, quand on sut, qu'à l'exception de quelques morceaux que je reservai pour mes gens, j'abandonnois

au Kraal les deux animaux en entier. Le chef, pour me témoigner, au nom de tous, sa reconnoissance, me pria d'accepter un bœuf gras.

Je le remerciai. Mais, voyant que mon refus le mortifioit, je le priai de me donner en échange deux moutons; parce que, dans un moment de détresse, ils pouvoient en route nous servir de nourriture. De mon côté, avant de le quitter, je lui fis présent d'un couteau, et je distribuai quelques verroteries aux femmes.

Pour arriver au canton où l'on me dit que nous trouverions certainement les giraffes, il me falloit traverser une autre horde, située à quelques lieues de la sienne. Je lui demandai de me donner des guides qui m'y conduisissent, et sur-tout, de m'y faire annoncer par quelques-uns de ses hommes. Telle étoit ma coutume quand je quittois une horde. Je me faisois recommander à celle dans laquelle j'allois passer; et toujours je me suis applaudi de ce procédé. Lorsque, avec si peu de moyens qu'en ont les Sauvages pour se garantir de la rapacité des curieux et des méchans, il leur

arrive de recevoir des visites semblables à celles d'un Pinard, on ne doit guère être surpris des précautions que je prenois pour m'en faire bien venir, ne voulant jamais m'en faire redouter.

A notre départ, nous repassâmes à la *Fontaine du sécretaire;* et delà, tirant au nord-est, nous arrivâmes, après quatre heures et demie de marche, dans une plaine dessséchée qu'habitoit la horde que je cherchois. Le kraal étoit composé d'une vingtaine d'hommes, qui vinrent au-devant de moi pour me recevoir; tout y annonçoit la plus profonde misère.

Cependant, je fus frappé d'une sorte de distinction que j'apperçus sur une des huttes. Elle étoit couverte, en entier, d'une peau de giraffe. Moi, qui ne connoissois ce quadrupède, le plus haut de tous ceux du globe, que d'après les descriptions et les dessins fautifs que j'en avois vus, je n'avois garde de reconnoître ici sa robe; et cependant c'en étoit une. Enfin, j'étois dans le pays qu'il habite; j'allois en voir de vivans, et je touchois au moment d'être

dédommagé,

dédommagé, au moins en partie, des malheurs et des chagrins de mon voyage.

Les deux moutons que je conduisois avec moi, se refusoient à nous suivre, et l'on avoit eu beaucoup de peine à les faire arriver jusqu'au kraal. Pour éviter que cet embarras ne se renouvellât davantage, j'ordonnai de les tuer, et je les distribuai dans la horde avec quelques pièces d'hippopotames. Cette largesse devenoit pour elle d'autant plus intéressante, qu'elle n'avoit absolument, pour toute nourriture, que le lait de quelques vaches. En la quittant, j'eus le bonheur d'ajouter encore quelques provisions à celle-ci; c'étoient cinq gazelles spring-bock, que je tuai sur une colline, à mille pas du kraal, et que j'y envoyai aussi-tôt.

Je n'ai point été témoin de la joie que dut y produire ce nouveau présent; mais s'il m'est permis d'en juger par celle qu'y occasionna le premier, et par les remercîmens sans fin que me firent ceux de la horde qui m'accompagnoient et me servoient de guides, mon passage chez ces malheureux humains sera une époque

qu'ils n'oublieront pas de si-tôt; et les miracles du grand pourvoyeur y seront redits de génération en génération.

Arrivé au *Gamma-Rivier* (Rivière des lions), je trouvai un torrent qui avoit si peu d'eau, que nous choisimes, pour notre route, son lit même. A la vérité, le sable mouvant dont il étoit couvert, nous fatiguoit beaucoup; mais nous étions dédommagés de cette fatigue, par l'abri que nous présentoient, contre l'ardeur du soleil, les arbres touffus de ses bords. Aux approches de la nuit, nous nous arrêtames sous un grand mimosa, et après avoir allumé un feu, nous nous assîmes en cercle autour du foyer.

Sur l'arbre étoit un de ces nids énormes dont j'ai parlé ci-dessus, et qui composent une république d'oiseaux. Soit que la fumée incommodât les animaux, soit que la clarté que répandoit notre feu leur parût celle du jour, beaucoup d'entre eux s'agitoient dans les branches, tandis que d'autres, gazouillant en foule, formoient un bruit confus, quoiqu'assez agréable. L'occasion étoit favorable pour m'en

procurer quelques-uns. Je montai sur l'arbre, et glissai la main dans une des cellules. Mais ce mouvement, malgré toutes mes précautions, ayant ébranlé la ruche, tous cherchèrent à s'enfuir, et de tous les trous, il en sortit à la fois une quantité prodigieuse.

Néanmoins ma main avançoit toujours. Déjà même je touchois quelque chose, quand tout à coup je me sentis mordre cruellement; et cette pinçure m'étonna d'autant plus, que les oiseaux constructeurs, étant du même genre que les moineaux du Cap, ils ne pouvoient faire tant de mal. Il y avoit donc dans le nid une espèce étrangère qu'il étoit curieux de connoître. La morsure étoit faite; je ne lâchai point prise, et bientôt, en effet, je retirai du nid, avec autant de surprise que de joie, deux petits perroquets charmans, mâle et femelle.

La présence de ces intrus dans une république étrangère, me paroissoit un fait inexplicable. Les Namaquois seuls n'en étoient point étonnés. Ils le connoissoient par expérience, et m'apprirent, que quand

les républicains ont fini leur habitation, quelquefois des oiseaux d'une autre espèce, et plus forts qu'eux, viennent les en chasser et s'y établir, et qu'en se multipliant, ils y vivent de même en association. Ainsi donc, ce n'est pas chez les humains seulement, que le foible est opprimé, dépouillé, chassé; chez les oiseaux aussi des tyrans s'approprient le fruit du travail des autres, et ne manquent pas non plus d'une logique, pour prouver qu'ils l'ont fait à bon droit.

Le jour, qui force les bêtes féroces de retourner dans leurs repaires, et qui rend le courage à ceux dont la vie est innocente et les mœurs paisibles, ramena sur l'arbre la foule des petits perroquets, que la frayeur de l'aventure de la nuit avoit éparpillés au loin. Ils arrivoient tous par paire; et avant de rentrer dans l'habitation commune, ils s'arrêtoient sur les branches, pour examiner le dégât qu'elle avoit souffert. Mais je remarquai qu'il ne revint que des perroquets, et pas un seul des anciens constructeurs. Ceux-ci avoient été bannis jusqu'au dernier.

Tandis que je réfléchissois sur cette transmutation de colonie, un des Namaquois, mes guides, vint avec empressement me donner un avis qu'il avoit cru devoir m'être agréable.

Cet homme m'avoit vu, dans sa horde, transporté de plaisir, à la vue d'une peau de giraffe, et il étoit accouru pour me dire, qu'il venoit d'appercevoir, dans les environs, un de ces animaux, sous un mimosa, dont il broutoit les feuilles.

A l'instant, ravi de joie, je sautai sur un de mes chevaux; j'en fis monter un autre à Bernfry, et suivi de mes chiens, je volai vers le mimosa indiqué. La giraffe n'y étoit plus. Nous la vimes traverser la plaine du côté de l'ouest, et nous piquâmes pour la joindre. Elle prit un trot fort léger, sans néanmoins forcer sa marche. Nous galopâmes après elle, et de tems en tems lui tirâmes quelques coups de fusil; mais insensiblement elle gagna tellement sur nous, qu'après l'avoir poursuivie pendant trois heures, forcés d'arrêter, parce que nos chevaux étoient hors d'haleine, nous la perdîmes de vue.

Ce début me parut d'un mauvais augure. Mes gens ne m'avoient annoncé que du plaisir dans la chasse aux giraffes. A les entendre, ce ne seroit qu'un jeu pour moi; et cependant j'y voyois des difficultés très-considérables. Mais, pour le moment, ce n'étoit point là l'idée la plus fâcheuse qui qui m'occupât.

Notre course nous avoit fort éloignés les uns des autres et du camp. Selon mon estime, j'en étois au moins à cinq grandes lieues; et ce qui étoit bien plus inquiétant encore, c'est que la giraffe, ayant fait, dans sa fuite, différens détours et circuits, je ne pouvois plus m'orienter pour le rejoindre. Il étoit midi. Déjà je commençois à sentir les besoins de la faim et de la soif; et je me trouvois seul dans un lieu très-aride, exposé à un soleil dévorant, et sans le moindre abri contre la chaleur, ainsi que sans provisions contre la faim.

En vain aurai-je essayé de me servir de mon cheval; haletant et forcé, il étoit hors d'état de me servir. Le seul parti qui me restoit à prendre, étoit donc de demeurer en place, et d'attendre que mes

gens, inquiets sur mon absence, se missent en quête pour me chercher. Mais, à cette distance, sans moyens de reconnoissance et de renseignemens, comment espérer qu'ils parvinsent jusqu'à moi? Je tirai quelques coups de fusil pour me faire entendre de Bernfry, qui ne pouvoit être loin de moi, et qui, peut-être, s'étoit égaré lui-même.

De tems en tems je voyois passer en l'air, au-dessus de moi, quelques gélinottes. Pour tromper l'ennui, autant que pour soulager la faim, j'en tuai quelques-unes. Puis, avec le bassinet de mon fusil, et aux dépens d'une de mes manchettes qui me servit d'amadoue, étant parvenu à allumer quelques broussailles, je les y fis griller.

Quoique cette occupation m'eût employé deux heures, elle ne m'empêcha pas de faire des réflexions bien amères. Que les momens sont longs dans de pareilles circonstances! Enfin cependant, quand je vis cinq heures à ma montre, et que je me trouvai réduit à passer là la nuit, exposé aux attaques des bêtes féroces, j'employai ce qui me restoit de jour à ramasser tout ce

que je trouvai de broussailles dans les environs, pour entretenir et alimenter mon feu pendant les tenèbres.

Cette précaution ne fut point nécessaire. Dans le moment où je desespérois le plus de secours, je crus entendre, au loin, quelques décharges, et je n'ai pas besoin de dire tout ce que ce signal me causa de joie. J'y répondis par mes deux coups. Effectivement, c'étoient quelques hommes de ma troupe, du nombre desquels étoit Bernfry, qui me cherchoient. Bientôt j'entendis leurs cris; eux-mêmes ne tardèrent pas à me rejoindre, et je partis avec eux pour me rapprocher du camp.

Nous eumes encore le tems de faire deux lieues avant la nuit. A la chûte du jour, nous campâmes sous quelques aloès qui se trouvèrent sur notre route. Mais, à peine eut-on allumé les feux, que nous en apperçûmes d'autres dans la montagne. Mes gens attribuoient ceux-ci aux Boschjesman, et ils craignoient que les nôtres, en nous trahissant, ne nous attirassent quelques attaques de ces rédoutables voisins. Mais nous étions assez en force pour

n'avoir rien à craindre, et nous nous reposâmes tranquillement.

Le lendemain, ma caravane entière me rejoignit. Je vis cinq autres giraffes auxquelles nous donnâmes la chasse, mais qui employèrent tant de ruses, qu'après avoir été courues pendant tout le jour, elles nous échappèrent à la faveur de la nuit.

J'étois désolé de ce mauvais succès. Mais ce qui me désespéroit sur-tout, c'est, qu'ayant vingt-six bouches à nourrir, les provisions alloient me manquer tout-à-fait. Il ne me restoit plus que quelques livres d'hippopotame; je venois de perdre deux journées en tentatives inutiles pour me procurer des vivres, et j'avois lieu de craindre que les autres ne fussent pas plus heureuses. Ce fut alors que je regrettai de n'avoir pas accepté le bœuf que m'offrît le chef namaquois. Si la fortune continuoit de m'être contraire dans ma chasse du lendemain, j'allois être réduit à faire tuer un des nôtres. Heureusement elle me favorisa; et le lendemain, qui étoit le dix novembre, fut pour moi un des plus heureux de ma vie; comme il est l'époque la

plus précieuse de mes voyages, et que je me rappèle avec le plus de satisfaction.

Je m'étois mis en chasse au lever du soleil, dans l'espoir de trouver quelque gibier pour mes provisions. Après quelques heures de marche, nous apperçumes, au détour d'une colline, sept giraffes, qu'à l'instant ma meute attaqua. Six d'entre elles prirent la fuite ensemble ; la septième, coupée par mes chiens, s'écarta d'un autre côté.

Bernfry, dans ce moment, marchoit à pied, et tenoit son cheval par la bride. En moins d'un clin d'œil il fut en selle, et se mit à poursuivre les six premières. Moi, je suivis l'autre à toute bride ; mais, malgré les efforts de mon cheval, elle gagna bientôt tellement sur moi, qu'en tournant un monticule, elle disparut à ma vue, et je renonçai à la poursuivre.

Cependant mes chiens ne tardèrent pas à l'atteindre. Bientôt même ils la joignirent de si près, qu'elle fût obligée de s'arrêter pour se défendre. Du lieu ou j'étois, je les entendois donner de la voix de toutes leurs forces; mais ces voix me paroissant

toujours venir du même endroit, j'en conjecturai, que l'animal étoit quelque part acculé par eux, et aussi-tôt je piquai vers lui.

En effet, j'eus à peine tourné la butte, que je l'apperçus, entouré des chiens, et tachant, par de fortes ruades, de les écarter. Il ne m'en coûta que de mettre pied à terre : d'un coup de carabine je le renversai.

Enchanté de ma victoire, je revins sur mes pas, pour appeler mes gens auprès de moi, et leur faire dépouiller et dépecer la bête. Tandis que je les cherchois des yeux, je vis Klaas Baster, qui, d'un air très-empressé, me faisoit des signes auxquels d'abord je ne compris rien. Mais, ayant porté la vue du côté que me désignoit sa main, j'apperçus, avec surprise, une giraffe arrêtée sous un grand ébenier, et assaillie par mes chiens. Je crus que c'en étoit une autre, et courus vers elle. C'étoit la mienne qui s'étoit relevée, et qui, au moment où j'allai lui tirer mon second coup, tomba morte.

Qui croiroit, qu'une conquête pareille excita dans mon ame des transports voi-

sins de la folie. Peines, fatigues, besoins cruels, incertitude de l'avenir, dégoût quelquefois du passé, tout disparut, tout s'envola à l'aspect de cette proie nouvelle: Je ne pouvois me rassassier de la contempler; j'en mesurois l'énorme hauteur. Je reportois avec étonnement mes regards, de l'animal détruit à l'instrument destructeur. J'appelois, je rappelois tour à tour mes gens; et quoique chacun d'eux en eût pu faire autant, quoique nous eussions abattu de plus pesans et de plus dangereux animaux encore, je venois le premier, de tuer celui-ci; J'en allois enrichir l'histoire naturelle; j'allois détruire des romans, et fonder, à mon tour, une vérité.

Tous mes gens accoururent et me félicitèrent sur mon triomphe. Bernfry seul restoit en arrière. En vain je le pressois du geste et de la voix. Tombé de cheval, il avoit eu l'épaule froissée, et marchoit à pas lents, tirant sa monture par la bride. Arrivé à ma portée, il me parla de sa chûte. Moi, sans entendre ce qu'il me disoit, sans songer qu'il pouvoit avoir besoin de secours, je lui parlois de ma vic-

toire. Il me montroit son épaule, je lui montrois ma giraffe; j'étois ivre, et n'aurois guère songé à mes propres blessures.

J'ai donné quelques notices sur les mœurs et l'instinct de la giraffe, et j'en dirai quelque chose encore. J'en ai rapporté une peau en Europe; et si les appartemens que peut occuper un particulier, n'étoient point beaucoup trop bas pour la hauteur d'un pareil animal, j'eusse dressé cetté peau, afin d'offrir aux amateurs un modèle vrai de ce qu'il est dans la nature.

Il me reste à détailler les précautions et les soins que j'ai pris, en le dépouillant, pour conserver sa robe aussi entière, aussi intacte qu'il étoit possible. Cette instruction peut devenir utile à ceux des voyageurs, qui, se proposant de parcourir, comme moi, la contrée des giraffes, voudroient, comme moi, en rapporter la dépouille. Des curieux, en voyant celle dont je suis possesseur, et qui, quoique suspendue sans précautions dans mon cabinet, depuis sept ans, les a surpris par sa fraîcheur et son intégrité, m'ont fait, à ce sujet, plusieurs questions. Les détails dans

lesquels je vais entrer, répondront à tout ; et les procédés que j'ai à décrire, seront peut-être accueillis avec d'autant plus de faveur qu'ils peuvent s'appliquer à tout autre animal qu'à une giraffe.

Mon premier soin, quand j'eus tué la mienne, fut d'en prendre très-exactement toutes les proportions ; puis de la dessiner, en réduisant mon dessin d'après l'échelle de mes mesures. Pendant ce tems tous mes gens étoient employés à soutenir les différentes parties que je dessinois.

A dire le vrai, cette opération leur parut longue. Mourans de faim, n'ayant point mangé non plus que moi, depuis trente-six heures, ils aspiroient au moment où elle seroit finie, pour se repaître de l'animal. Déja même, afin de travailler plus vîte à sa dissection, plusieurs d'entre eux aiguisoient leur couteau sur des cailloux. Mais mon intention étant de conserver sa peau et de le dépouiller moi-même, je n'avois garde de le leur laisser déchiqueter et mettre en pièces. Vainement ils m'invitoient à l'abandonner et m'assuroient que j'allois désormais en trouver assez d'autres, je ne me

laissai point prendre à ce langage d'affamés, et me mis incontinent à l'ouvrage.

D'abord je fendis la peau par-dessous le corps, depuis l'anus jusqu'à la lèvre inférieure. Cependant je n'entamai point la lèvre, parce que cette partie, étant d'une texture plus mollasse que le reste, elle se retireroit davantage par le dessèchement, si elle étoit fendue : ce qui défigureroit l'animal, quand on voudroit lui rendre sa forme. Après cette première incision, j'en fis quatre autres, une en dedans de chaque jambe. Celles-ci montoient du sabot au ventre, et aboutissoient à la première.

Cette opération préliminaire finie, il ne s'agissoit plus que d'écorcher et de dépouiller le quadrupède, et c'est à quoi j'employai quelques-uns de mes gens avec leurs couteaux affilés. J'eus soin pourtant que les sabots et la tête restassent adhérens à la peau. Ce fut moi qui me chargeai encore de ce travail ; et c'est ce que j'opérai en coupant la tête à la dernière vertèbre du cou, et détachant les sabots du tibia. Pendant mon travail, mes Namaquois alloient dans les environs couper du bois, et ils allu-

moient du feu pour notre cuisine. En parcourant le terrain, ils venoient de découvrir une source. J'y fis porter la peau afin de la nettoyer du sang et des autres ordures qui pouvoient la souiller; puis j'abandonnai le corps de l'animal à mes affamés.

Klaas, toujours attentif, toujours occupé de moi, avoit, avant eux, prélevé quelques morceaux, qu'il m'apporta grillés et que je trouvai excellens. Il mit aussi sur le brasier les tibia. Leur moëlle, blanche et ferme comme la graisse de mouton, étoit vraiment appétissante. Jamais je n'en avois vu d'aussi belle, et je regrettois beaucoup de n'avoir pas de pain pour en faire des rôties. J'en fis fondre au moins une certaine quantité, dont je remplis la vessie de la giraffe; et par la suite cette provision me servit pendant assez long-tems à cuire des tranches de l'animal même.

Après le dîner, je me remis à l'ouvrage. Klaas avoit nettoyé et applani un espace de terrain d'environ vingt pieds carrés. J'y fis étendre la peau, le poil en dessous; et, dans cet état, on l'assujettit sur ses bords avec des grosses pierres.

En

En pareil cas, les Colons se servent de chevilles de bois dont ils percent la peau pour la tendre fortement; mais cette méthode est vicieuse, car la peau se festonne et par la suite, quand on veut l'employer, ces appendices subsistent, même après qu'elle a été humectée dans l'eau, parce que ce qui a été trop distendu ne se rappétisse jamais. Quel que soit l'adresse du naturaliste, il ne peut plus, quand il la monte, remédier à ces difficultés insurmontables; et la peau bourée qu'il place ainsi dans son cabinet, n'est plus qu'une peau informe, qui ressemble toujours peu à l'animal qu'elle représente.

Il me restoit à dessécher la peau de ma giraffe, à consumer sa graisse et à détruire enfin toutes les causes de fermentation qui eussent pu la pourrir ou l'endommager. Dans ce dessein j'avois ordonné de grands feux afin d'avoir beaucoup de cendres. J'y épandis ces cendres; ayant soin qu'elle en fût couverte entièrement et d'une manière égale. Elle resta dans cet état pendant toute la nuit; et de peur que quelque hienne ne vint, à la faveur des ténèbres, en dévorer

des lambeaux, je dressai ma tente tout auprès de mon trésor.

La dissection de la tête et des sabots me prit toute la journée du lendemain, parce que je ne pus et ne voulus m'y associer que Klaas. Les sabots me coûtèrent peu de peine, mais il n'en fut pas ainsi de la tête. Pour ce qui regarde celle-ci, d'abord nous commençâmes par soulever la peau des mâchoires et des joues, et par enlever les chairs qui étoient en-dessous, en y substituant des étouppes pour restituer et conserver les formes. Les yeux furent traités à peu prés de même. Après avoir arraché le globe de l'œil et desséché son orbite avec des cendres chaudes, je remplis également d'étouppes cette cavité, afin de soutenir les paupières.

L'opération la plus difficile fut l'extraction de la cervelle (la giraffe en a beaucoup), et je fus même d'autant plus embarrassé que je n'y voulois ni incision ni fracture. Enfin, j'imaginai de l'imbiber et de l'éponger, pour ainsi dire, peu à peu. C'est ce que nous exécutâmes à l'aide d'un fil de fer, que je garnis, à son extrémité, de poils tiré du kros de mes Hottentots; et qui, changé

ainsi en pinceau, fut introduit dans la boëte osseuse du crâne. Le crâne vidé, je le remplis de cendres chaudes. Quant à la partie antérieure de la tête, depuis les narines jusqu'aux appendices osseux dont j'ai parlé ailleurs, et qui forment à l'animal des espèces de cornes, je n'eus rien à y faire, parce que n'étant pas charnue, je n'avois qu'à la dessécher.

De tems en tems je renouvellai les cendres sur la peau. J'entretins même, pendant plusieurs jours de suite, de très-grands feux, uniquement pour avoir des cendres. Elles opéroient à la fois par l'action combinée de leur vertu dessicative et alkaline, et ce moyen m'a réussi parfaitement, comme on peut le voir dans mon cabinet.

Je n'en dirai point autant du sel marin qu'emploient, en pareilles circonstances, les colons. Selon moi, saler une peau, c'est la détruire; et j'ai vu constamment chez eux ce fait confirmé par l'expérience. Outre que le sel n'empêche pas certains insectes de venir y déposer leurs œufs et en attaquer les poils, il y entretient une certaine humidité, et par conséquent un commencement de destruction qui bientôt s'a-

chève pendant le trajet de la mer, et par un long séjour dans le vaisseau.

Avant que j'apportasse en Europe la dépouille de la giraffe, il y en étoit arrivée une en Hollande ; mais ayant été mise dans le sel, elle fut gâtée : elle l'étoit même déja avant de partir du Cap.

Quant au squelette de cet animal, qui fait partie du cabinet de la Haye, un écrivain qui n'est nullement naturaliste, a écrit, dans le journal de Paris, 26 mai 1788, qu'il y a vu une peau entière avec le squelette du beau quadrupède auquel elle a appartenu. Le squelette existe en effet. Mais pour la robe, comme elle est gâtée, on n'en montre ordinairement aux curieux qu'un échantillon. Je ne doute nullement que cet auteur, en la voyant ainsi, n'ait jugé du tout par la partie qu'on lui en a montrée.

Pour moi, j'ai, à mon retour d'Afrique, examiné plusieurs fois ce beau squelette, ainsi que les débris d'une peau, j'ose donc avancer qu'elle est composée de différentes parties, dont la plupart sont même tellement dégradées que si on entreprenoit de rhabiller l'animal en entier, on n'y par-

viendroit pas. Si Vosmaer, directeur du cabinet, a écrit sur la giraffe, certes, ce n'est point d'après les connoissances qu'a pu lui procurer cette dépouille informe, mais d'après ses lectures ou des conversations particulières avec des gens instruits. La preuve de mon assertion est dans la première gravure qu'il a donnée de ce quadrupède, et qu'il rectifia ensuite d'après ce que je lui ai dit à mon retour, et d'après mes dessins qu'il a vus.

La giraffe rumine; ainsi qu'en général toutes les bêtes à cornes et à pied bifourchu. Elle broute aussi comme elles; mais rarement, parce que le paturage manque dans la contrée qu'elle habite. Sa nourriture ordinaire est la feuille d'une sorte de mimosa, nommée par les naturels du pays *kanaap*, et par les colons *kameel-doorn*. L'arbre étant particulier au canton, et ne croissant que là, il se pourroit que ce fût la raison qui l'y fixe, et qui empêche qu'on n'en voie dans les régions de l'Afrique méridionale où il ne croît pas; ce qui n'est au reste qu'une assertion hasardée, et que l'antiquité même semble contrarier.

Sans contredit, la plus belle partie de son corps, est la tête. Sa bouche est petite, et ses yeux sont vifs et bien ouverts. Entre les deux yeux et au-dessus du nez il a une tubercule très-saillante et bien prononcée. Cette éminence n'est point une excroissance charnue, mais un renflement de la partie osseuse; et il en est de même des deux petites bosses, ou protubérances, dont son occiput est armé; et qui, grosses comme un œuf de poule, s'élèvent, de chaque côté de la naissance de sa crinière. Sa langue est rapeuse et se termine en pointe. Ses deux machoires ont, de chaque côté, six machelières; mais l'inférieure porte en outre, sur le devant, huit dents incisives, tandis que la supérieure n'en a point.

Les sabots sont fendus, ils manquent de talon et ressemblent assez à ceux du bœuf. Cependant on remarque, au premier coup-d'œil, que ceux de l'avant portent plus de grosseur que ceux de l'arrière. La jambe est très-fine; mais les genoux sont couronnés, parce que l'animal s'agenouille



pour se coucher. Il a aussi au milieu du sternum une grande callosité ; ce qui prouve qu'il repose ordinairement sur la poitrine.

Si je n'avois point tué de giraffes, je croirois, ainsi que beaucoup de naturalistes, que ses jambes de devant sont beaucoup plus hautes que celles de derrière. C'est-là une erreur ; elles ont entre elles à peu près la proportion ordinaire des autres quadrupèdes. Je dis la proportion ordinaire, parce qu'en ce genre il y a des variétés, même dans les animaux de même espèce. Ainsi, par exemple, personne n'ignore, qu'à hauteur égale, les jumens sont plus basses du devant que les chevaux entiers. Ce qui trompe dans la giraffe, sur cette différence apparente entre les jambes, c'est la hauteur du garot qui, suivant l'âge qu'elle a, peut excéder celle de la croupe de seize à vingt pouces, et qui, quand on la voit courir de loin, paroît donner plus de longueur aux jambes de devant.

Si la giraffe est arrêtée, et que vous l'appercevicz en face, l'effet est tout différent. Comme la partie antérieure de son corps

est beaucoup plus large que la postérieure, elle couvre celle-ci en entier ; l'animal ressemble alors à un tronc d'arbre mort sur pied.

Son allure, lorsqu'il marche, n'est ni gauche ni désagréable. Mais, s'il trotte, elle devient ridicule ; et l'on croiroit que c'est un animal qui boite, en voyant sa tête, perchée à l'extrémité d'un long cou qui ne plie jamais, se balancer de l'avant à l'arrière, et jouer, d'une seule pièce, entre deux épaules qui lui servent de charnière. Au reste, la longueur du cou, dépassant au moins de quatre pouces celle des jambes, il est évident, qu'ajoutée à la longueur de la tête, elle lui suffit pour brouter sans peine; et que par conséquent il n'est pas obligé, ou de s'agenouiller, ou d'écarter les pieds, ainsi que l'ont écrit quelques auteurs.

Sa défense, comme celle du cheval et des autres solipèdes, consiste en ruades. Mais son arrière-train est si léger et ses ruades si vives que l'œil ne peut les suivre. Elles suffisent même pour le défendre contre le lion, quoiqu'elles soient insuffisantes contre l'attaque impétueuse du tigre.

Pour ses cornes, il ne les emploie nullement dans ses combats. Je ne l'ai pas même vu s'en servir contre mes chiens, et cette arme foible et inutile ne sembleroit qu'une erreur de la nature, si dans ses ouvrages la nature pouvoit manquer son but et se tromper.

En général, c'est une règle assez constante chez les animaux, que dans leur jeune âge les mâles ressemblent aux femelles, et n'ont rien qui les distingue. Cette ressemblance de jeunesse est un caractère propre, non-seulement à plusieurs espèces de quadrupèdes, comme je le prouverai dans la suite, mais encore à nombre d'oiseaux, tant de ceux chez qui les deux sexes diffèrent le plus dans leur état parfait, que de ceux très-nombreux encore qui changent de couleurs dans les diverses saisons de l'année. Il est, pour ceux-ci, une époque fixe à laquelle le mâle quitte sa robe brillante, pour prendre la livrée simple de sa femelle; et delà ces erreurs fréquentes de certains naturalistes qui, dans leurs cabinets réunissant des animaux d'espèce différente, ou en séparant d'autres de même espèce, contredisent la nature qu'ils connoissent mal.

Les giraffes, mâles et femelles, se ressemblent à l'extérieur pendant leur jeunesse. Leurs cornes obtuses se terminent par un faisceau de longs poils, que la femelle conserve plus long-tems, que le mâle, qui les perd lorsqu'il est parvenu à l'âge de trois ans.

Il en est de même de la robe, qui d'abord d'une couleur roux-clair, se fonce peu à peu, à mesure que l'animal grandit, et qui finit par être brun-fauve chez la femelle, et d'un brun presque noir chez le mâle. On peut voir la preuve de ce que je dis ici, dans le cabinet d'histoire naturelle de Leyde, où il existe une jeune giraffe d'environ sept pieds de haut, laquelle a été envoyée par le gouverneur Tulbach au professeur Allamant, et que celui-ci à fait monter avec soin.

C'est à cette différence de couleur dans les giraffes d'un certain âge, qu'on peut, à quelque distance, distinguer les mâles des femelles. Au reste, la robe chez tous les deux varie également pour la distribution et pour la forme des taches; j'observerai encore que, quand la femelle devient très-vieille, elle prend la teinte foncée du mâle.

De près, la femelle se distingue en ou-

tre par sa taille moins haute et par la bosse de son avant-tête, moins saillante et moins prononcée. Elle a, comme la vache, quatre pis ou mamelons; et, si je puis citer ici le témoignage des Sauvages, elle porte pendant douze mois, et n'a jamais qu'un petit à chaque portée. La gravure de mon premier voyage qui représente la giraffe mâle étant défectueuse en ce que la tête de l'animal est mal rendu; on ne sera pas fâché de trouver ici une représentation plus exacte de cette partie, et sur une plus grande échelle.

A cinq lieues de nous, du côté de l'est, nous avions une horde de Caminouquois qui, sans doute avertis de ma présence par nos feux, vinrent me rendre visite et donner à ma troupe des leçons d'économie. Ils se jettèrent en affamés sur ce qui restoit de ma giraffe, et ramassèrent soigneusement les os; même jusqu'à ceux que mes gens avoient jettés après en avoir mangé la moëlle, furent mis par eux à profit. Ils les brisèrent en morceaux, m'empruntèrent ma chaudière pour les faire bouillir, et en tirèrent une quantité incroyable de graisse

qu'ils recueillirent avec une grande joie.

Pendant les neuf jours que je restai là, ce furent des voyages continuels du Kraal à mon camp. C'étoient des fourmis prévoyantes qui, allant et revenant sans cesse, emportoient toujours quelques provisions.

D'ailleurs, sans me donner aucune peine, je leur fournissois abondamment plusieurs espèces de gazelles. Chaque jour régulièrement elles venoient en troupe vers les quatre heures du soir, boire à la source; et me mettant en embuscade, j'en abattois autant qu'il me plaisoit. Plus loin, à trois quarts de lieue, étoit une colline que j'avois appellée mon garde-manger. Tous les matins, au lever du soleil, elle étoit tellement couverte de gélinottes, que d'un seul coup chargé à mitraille j'en tuois plus qu'il ne nous en falloit pour notre consommation. Ainsi, après avoir éprouvé pendant long-tems les horreurs de la famine, nous nous trouvions tout-à-coup dans une abondance excessive; et je pouvois, avec notre superflu, nourrir sans peine mes voisins.

Je prolongeois quelquefois jusques chez eux mes promenades et mes chasses, dans

le dessein de les étudier et de les connoître. Mais ils n'ont rien absolument qui les distingue des Grands Namaquois. Armes, mœurs, usages, habillemens, langage, construction de huttes, tout chez les uns et chez les autres est entièrement semblable.

Outre les gazelles spring-bock et les gélinottes, je trouvois souvent encore à chasser des buffles. Pendant les premiers jours les giraffes continuèrent de se montrer en petites troupes de sept à huit bêtes. Mais bientôt ces animaux timides s'effarouchèrent de nos fusillades continuelles; ils désertèrent le canton, et ne reparurent plus; et ce fut alors que je m'applaudis de n'avoir pas cédé aux instances de mes gens, quand, pressés par la faim, ils me demandèrent de leur abandonner la giraffe que j'avois tuée. Les zèbres abondoient en troupes; je me vengeai sur eux et leur fis porter la peine de la fuite des giraffes. J'eusse voulu faire éprouver le même traitement à deux rhinocéros, mâle et femelle, quej'eus occasion d'appercevoir un jour; mais ils passèrent trop loin, et nous ne pûmes les joindre.

Pour une autre raison, je m'abstins d'at-

taquer les éléphans, quoique l'occasion s'en présentât souvent. L'appât de leurs défenses m'eût bien tenté ; mais dénué de voitures et n'ayant que des bœufs de charge, je craignois d'ajouter un trop grand poids à celui de la giraffe. Je me dédommageai par une autre collection non moins précieuse et bien plus aisée à transporter. J'amassois des plumes d'autruches, en même tems que je me nourrissois de leurs œufs dont j'ai souvent fait des soupers délicieux.

Le canton étant neuf pour moi, je ne pouvois manquer d'y trouver quelques nouveautés pour mes collections. J'y vis commencer le passage des grands et des petits guépiers. La première espèce de ces oiseaux est commune au Cap, et même dans les provinces méridionales de la France. La seconde a un caractère distinctif particulier ; c'est une queue presque aussi fourchue que celle de l'hirondelle, tandis qu'en général tous les autres guépiers connus l'ont en fer de lance, par l'effet des deux plumes du milieu, lesquelles dépassent de beaucoup les autres.

Les Namaquois donnent à ce charmant oiseau le nom de *tawa* (fiel), à raison du

beau verd qui fait sa couleur principale. Ce fond agréable est relevé par une gorge jaune terminée d'un collier outremer.

J'achetai chez mes voisins, les Caminouquois, la peau d'un chat sauvage qui a tous les caractères du lynx. Par la suite, j'ai eu occasion d'en tuer plusieurs. Cet animal est d'un roux très-foncé ; mais il a les oreilles noires, et elles sont surmontées d'un faisceau de poils de la même couleur. C'est une espèce nouvelle, qui n'a pas encore été décrite que je sache.

Mes absences étoient fréquentes ; mais elles étoient courtes, et chaque jour je revenois, à une heure réglée, pour assister au renouvellement des cendres sur la peau de ma giraffe : cette conquête étoit une grande affaire, et je ne voulois point que cette opération se fît sans moi. Enfin, après neuf jours de cette tannerie incalescente, voyant que le cuir, quoiqu'il n'eût pas encore le degré de dessication qui étoit nécessaire pour le conserver, en avoit cependant acquis une telle que, poussée plus loin, il ne seroit plus possible de le manier, je le fis plier en quatre et assujettir avec des

courroies, les pieds et la tête en dessus. Dans cet état il formoit un paquet de six pieds carrés sur trois pieds et demi d'épaisseur.

L'embarras de traîner avec moi un pareil fardeau pendant toute ma route, me fournit d'abord l'idée de le laisser en dépôt chez mes bons voisins les Caminouquois, pour le reprendre à mon retour. Mais dans l'hypothèse où je réussirois à traverser l'Afrique, il n'y avoit point de retour pour moi; et dans celle où les événemens me forceroient de revenir sur mes pas, pouvois-je espérer qu'ils me permettroient de repasser par la horde; et puis j'aurois voulu le confier, et en même tems le couver de mes yeux. Je portois un trop vif attachement à ce trésor précieux pour l'abandonner.

D'un autre côté, j'avois à craindre que la peau ne se gatât faute de soins, pendant mon absence; et je sentois combien il me seroit difficile d'en avoir une autre, si je perdois celle qu'un si heureux hasard m'avoit procurée. Tout, jusqu'aux soins que je venois de prendre pour la préparer, me la rendoit précieuse. Ainsi donc je ne songeai

geai plus qu'à la conserver, et voici le parti que je pris.

En réfléchissant sur ma route et en m'orientant, il me sembla que je ne devois pas être éloigné de plus de dix-huit ou vingt lieues de mon camp sur la rivière d'Orange, et que par conséquent il ne me falloit que quatre jours pour m'y rendre en ligne droite.

A la vérité, des deux motifs qui m'avoient déterminé à ma petite excursion, je n'en voyois qu'un de rempli; et ce n'étoit point assez d'avoir connu la giraffe, il me restoit encore à acheter des bœufs pour mes voitures; mais le pays étoit trop stérile et les Caminouquois trop misérables pour fournir à de pareilles emplettes. Je me proposois de tenter, dans d'autres contrées voisines, quelque autre course excentrique du même genre, qui peut-être seroit plus heureuse; en attendant, je ne m'occupai qu'à mettre en sûreté ma giraffe.

Mon plus grand embarras étoit de savoir comment je l'emporterois. Sans voiture et même sans possibilité d'en faire arriver une jusqu'à nous, je n'avois pour cette expédition que mes bœufs. Mais indépendam-

ment des retards et des incommodités que devoit nous occasionner en route un paquet aussi volumineux, son poids énorme étoit au-dessus des forces d'un bœuf ordinaire ; l'animal en eût été écrasé. J'imaginai donc de louer les deux plus forts bœufs qui fussent dans la horde, et de construire un brancard, qui, s'adaptant sur leurs épaules et les obligeant à marcher de front, partageroit le fardeau entre eux deux. La machine achevée, je l'essayai ; et son succès étonna tellement les Caminouquois, pour qui elle étoit nouvelle, qu'à mon départ toute la horde accourut pour la voir et l'admirer. Aux yeux d'un Sauvage les choses les plus simples sont une invention qui tient du prodige. Quelle supériorité nous donnent sur lui les avantages de l'industrie exercée ; mais en revange quelle supériorité lui donne sur nous le pouvoir de s'en passer.

Le second jour, j'arrivai à la Rivière des Lions, que nous traversâmes au même endroit où nous l'avions passée précédemment; et le quatrième, comme je l'avois conjecturé, je fus, vers le soir, à la vue de mon camp, sur l'autre bord de l'Orange.

Au bruit d'une décharge que nous fimes pour avertir de notre arrivée, tous mes gens passèrent la rivière à la nage et vinrent à moi. Swanepoel resta seul au camp, fort intrigué de ce brancard et de cet attelage de deux bœufs sans voitures qu'il voyoit à ma suite. Néanmoins l'obscurité qui croissoit m'empêcha de risquer ma traverse sur le radeau. Je passai la nuit où je me trouvois, et ne revins au camp que le lendemain.

La première de mes occupations, en y arrivant, fut de mettre ma giraffe à l'eau pour la ramollir et de la nettoyer des cendres qui l'encroutoient; puis je l'éraflai, je l'écharnai; en un mot, j'y fis ce qu'auroit fait un tanneur.

Pour la mettre en état de se conserver, il ne s'agissoit plus que de l'imbiber de quelques sucs stiptiques ou astringens, et c'est ce que j'opérai, en employant, au défaut de tan, une forte lessive de cendres et de tabac, dans laquelle étoient dissous un peu d'alun, quatre onces de camphre et une livre de savon.

Ma lessive ne pouvant s'appliquer d'une

manière utile qu'autant que la peau seroit dans une situation horisontale, j'élevai à cet effet une forte claie en forme d'échafaud, posée sur des fourches et composée de traverses à grandes mailles. On y étendit le cuir, le poil en dessus ; et dans cette situation, on l'arrosa de la lessive, tandis qu'en dessous on l'humectoit avec des linges imbibés de la liqueur. Après quoi, l'ayant couvert de nattes afin d'empêcher que les rayons du soleil n'altérassent les couleurs du poil, je le laissai sécher en cet état. On verra, par la suite de ma relation, qu'il y est resté bien long-tems.

Mon retour fut une fête pour mes Hottentots ; mais le motif de leur joie devint pour moi un chagrin réel. Il m'apprit à connoître le vrai caractère de cette nation casanière et indolente des Hottentots colons dont j'avois jusques-là trop bien auguré, et qui utile peut-être tant qu'on ne voudra point sortir des colonies, devient incommode et à charge quand on la conduit dans des régions lointaines, semées de hasards et de dangers.

Ils se flattoient que, ne pouvant avancer



Bonnet Sculpsit.

CAMP DE LA GIRAFFE, SUR LE BORD DE LA RIVIERE D'ORANGE.

plus avant avec mes charriots, j'allois être obligé de retourner au Cap et les rendre à leur paresse naturelle, avec des profits obtenus sans fatigues. Assurément il s'en falloit de beaucoup que je songeasse à mon retour; et quand je l'aurois voulu, j'étois bien loin de le pouvoir. Pendant les vingt-six jours de mon absence, non-seulement j'avois perdu tous mes bœufs, à l'exception de onze; mais ces onze étoient eux-mêmes dans un état de dépérissement qui m'en faisoit désespérer. Je déclarai donc tout haut que si j'étois revenu au camp, c'étoit uniquement pour me débarrasser de ma giraffe, et que j'avois l'intention de repartir au plutôt et d'aller, ou chez les Grands Namaquois, ou chez quelque autre peuple voisin, acheter de quoi remonter mes voitures.

A cette impatience de mes gens pour leur retour, se joignoit un autre sujet d'inquiétude, bien plus allarmant encore. En arrivant au camp j'avois été salué par un personnage inconnu, qui n'étoit venu, disoit-il, que pour me voir et me faire visite. Son visage annonçoit vingt-quatre ans; mais ses traits portoient un tel caractère de scélé-

ratesse qu'on n'avoit pas besoin de savoir son nom pour concevoir de lui l'opinion qu'il méritoit. C'étoit Matthys Moodel, l'ami intime de Bernfry, et l'un de ces fugitifs proscrits de la Colonie pour leur conduite, et par les Colons pour la noirceur de leurs forfaits.

La réunion de ces deux hommes ne pouvoit que m'inquiéter beaucoup, et je la regardois comme un mal cent fois pire pour moi que ne l'eût été le voisinage des lions, des tigres et de tous les monstres d'Afrique. Après tout, n'étoit-il pas possible que de pareils hommes se fussent ligués ensemble pour venir m'assassiner et s'emparer de mes armes et de mes munitions. Un tel projet étoit digne d'eux; et l'éloignement des déserts où ils vivoient leur en assuroit l'impunité.

Quelles eussent donc été mes craintes, si j'avois su alors, comme je l'ai appris depuis, que tel étoit en effet leur métier, et que tous deux étoient liés avec les Boschjesman; qu'ils leur donnoient des renseignemens pour venir piller les Namaquois, et partageoient ensuite le butin avec eux.

Swanepoel, il est vrai, m'avoit averti que pendant mon absence quelques Boschjesman étoient venus au camp, sous prétexte de lui demander du tabac. Cette sorte d'espionage eût dû suffire seul pour m'ouvrir les yeux. Mais quoique les deux coquins me parussent capables de tous les crimes, soit distraction, soit confiance dans ma petite armée, il ne me vint point à l'esprit de les soupçonner de celui-ci. Et quant à la visite des Boschjesman, elle ne me parut pas allarmante, parce que ces voleurs n'attaquent jamais qu'à coup sûr, et qu'ils ne craignent rien tant au monde que les armes à feu.

Outre Moodel, j'avois trouvé, à mon arrivée, beaucoup d'autres visages inconnus. C'étoient des femmes que mes Hottentots avoient appellées près d'eux et qu'il me falloit nourrir, pour le plaisir de ces messieurs. Chacun avoit la sienne, ou plutôt il y en avoit de quoi suffire à leur rechange; et plusieurs même, à l'exemple de Bernfry, s'en étoient approprié jusqu'à trois. Ce désordre en avoit produit nécessairement d'autres. Le service ne se faisoit plus qu'a-

vec une négligence extrême. On se relâchoit sur tout, et l'insubordination étoit même devenue si générale, que pour couper court au mal, je me mis en devoir de prononcer autant de divorces qu'il y avoit eu de mariages, et de renvoyer impitoyablement toutes ces dames hottentotes.

Une injonction aussi sévère ne pouvoit manquer de déplaire à des fainéans qui n'avoient plus d'autre occupation que de se divertir, et auxquels j'annonçois les fatigues d'un nouveau voyage. La plupart murmurèrent hautement, et ils se plaignirent qu'après les avoir conduits depuis trois mois dans des pays horribles, je voulois les mener dans d'autres plus affreux peut-être et plus périlleux encore. La vue des femmes qu'il falloit quitter ajoutoit au mécontentement. Enfin, il devint tel que Klaas, entrant dans ma tente, m'annonça que si je ne prévenois l'insurrection en révoquant mon ordre, je courois risque de me trouver seul le lendemain avec lui et Swanepoel, parce que tous les autres s'arrangeoient déja pour partir avec leurs maîtresses.

En toute autre circonstance, un pareil avis eût peut-être produit en moi beaucoup de réflexions. Dans celle-ci, il ne fit que m'irriter. Je ne vis plus dans mes gens que des serviteurs rebelles; et ma tête étoit même si échauffée des murmures, que, sortant précipitamment de ma tente, je renouvellai tout haut l'ordre du départ des femmes; en ajoutant que ceux qui les préféroient à moi, pouvoient partir avec elles; que je ne voulois plus de leur service, et qu'un jour, quand je le voudrois, je saurois les retrouver et les faire punir.

Le ton ferme avec lequel fut prononcée ma menace ayant fait taire les murmures et produit un grand silence, je tentai de mettre à profit cette impression momentanée, en essayant mon autorité par un ordre d'un autre genre. Deux de mes chèvres et un mouton s'étoient égarés la veille, et les gens que Swanepoel avoit envoyés à leur recherche étoient revenus sans les ramener. Je commandai qu'on allât de nouveau les chercher. Mais personne ne se mettant en devoir d'obéir, j'en donnai spécialement l'ordre à celui qui se trouvoit le plus

près de moi. C'étoit un nommé Adam, Hottentot, qui m'avoit accompagné pendant mon premier voyage, et qui depuis, et avant que je commençasse mon second, avoit continué d'être à ma solde pour la garde de mes bœufs.

En ce moment, Adam étoit assis sur son paquet, et prêt à partir. Sans se lever, il me répondit impertinemment que, n'étant pas plus sorcier que ses camarades, et n'ayant pas plus qu'eux le talent de retrouver ce qui étoit perdu, je pouvois me dispenser de l'envoyer à la recherche des bêtes, et qu'il ne vouloit pas y aller. Cette résistance m'enflamma de colère. Je le frappai dans l'estomac d'un coup de pied qui le renversa par terre; puis armant un des pistolets de ma ceinture, je lui criai de se sauver, s'il ne vouloit pas que je lui fisse sauter la cervelle.

En effet, il ramassa son paquet et se sauva au plus vîte. Mais à peine fut-il à trente pas et hors de la portée de mon pistolet, qu'il s'arrêta tout court et se mit à proférer quelques phrases que je ne pus, à la vérité, distinguer, et qui probablement étoient des

menaces, au moins à en juger par son attitude et son geste. Alors je saisis mon fusil, et lui envoyai successivement mes deux balles, non dans l'intention de l'atteindre, mais pour intimider ceux qui, à son exemple, chercheroit à se soulever; la terreur en un instant se répandit dans tout mon camp, et le coupable s'enfuit à toutes jambes; il couroit comme si le vent l'eût emporté; de sorte qu'en un instant il fut hors de notre vue.

Ce coup de parti hâtoit le moment d'une révolution qui pouvoit devenir générale, et j'eus lieu de le craindre, immédiatement après, en voyant chacun partir de son côté et se répandre dans la campagne. Je me trompois. L'exemple de sévérité dont ils venoient d'être témoins, leur en avoit imposé. Klaas m'assura qu'ils alloient chercher les bêtes perdues; et en effet, lorsqu'ils revinrent le soir sans les avoir retrouvées, il vint m'avertir que tous étoient fort inquiets sur les suites de ma colère, et qu'ils craignoient que je n'attribuasse à négligence et à mauvaise volonté l'inutilité de leurs recherches.

Ce retour m'affecta peu, et j'eusse vu d'un œil tranquille leur éloignement. Sûr que Klaas et Swanepoel ne me quitteroient jamais; sûr de m'être fait des amis parmi les Sauvages que je venois de visiter; tout m'annonçoit que je pourrois continuer mon voyage, et que j'allois trouver, soit chez les Namaquois, soit dans la horde Caminouquoise, de nouveaux associés qui se feroient un plaisir de se mettre à mon service, et qui au moins m'aideroient à trouver une escorte de horde en horde.

Certainement ces nouveaux compagnons m'eussent été, et plus utiles, et à coup sûr moins coûteux que cette race indolente de Hottentots, qui, comme je l'ai dit plus haut, ne sont bons que dans les colonies, et qui ne savent servir qu'autant qu'on ne les laisse manquer ni de tabac, ni d'eau-de-vie, ni de graisse. Dans ma colère, j'avois permis à ceux-ci de me quitter; et je les aurois chassés sans retour, comme ils le méritoient, si j'avois pu prévoir qu'en continuant ma route je rencontrerois une nation guerrière, infatigable, active, industrieuse et sobre, composée enfin d'hommes tels qu'il

m'en falloit pour me seconder dans l'entreprise hardie que j'avois formée et pour m'aider à surmonter les obstacles de tout genre qui m'attendoient.

J'ai connu, trop tard pour moi, cette race d'êtres privilégiés, dignes de concourir au succès d'un voyage en Afrique. A la vérité, la fortune parut quelquefois favoriser mon audace; mais bien plus souvent encore elle m'a contrarié, et les fausses combinaisons d'une première tentative n'ont que trop secondé sa marche en ruinant les espérances que de loin en loin elle sembloit m'offrir comme à travers d'épais nuages.

Il en fut du soulevement de mes gens comme de toutes les émeutes populaires. Violent, mais court, la nuit le calma entièrement. A mon reveil, je trouvai tout le monde soumis et tranquille; et mon confident m'apprit que l'on se proposoit de venir me demander l'oubli de ce qui s'étoit passé, et la grace des femmes.

Depuis long-tems l'expérience m'avoit appris combien il est hasardeux d'attaquer trop brusquement certains abus; et celui-ci étoit de ce nombre. Ma faute étoit de ne

m'y être point opposé dès sa naissance, au moment où Klaas Baster et quelques-uns de ses camarades avoient loué des femmes à Bernfry. Il m'eût été facile alors d'arrêter un mal qui n'étoit encore que celui d'un très-petit nombre de coupables. Mais à présent que le désordre étoit la faute de tous, je crus plus prudent de le tolérer; et en conséquence je consentis à ce que les femmes restassent; mais j'eus soin d'ajouter que si quelqu'un manquoit en la moindre chose à son devoir le plus rigoureux, à l'instant même je chasserois la sienne.

Ces réflexions affligeantes m'ayant donné quelque mélancolie, j'allai chercher à me distraire sur les bords de la rivière, et j'y trouvai fort près de nous, ce qu'on avoit cherché bien loin, mes trois bêtes égarées. Le mouton avoit été dévoré par un tigre; il n'en restoit plus que quelques lambeaux. En suivant les traces du carnivore, j'apperçus, à quelque distance plus loin, un buisson dont les branches étoient agitées intérieurement, comme si un animal y étoit caché. Je soupçonnai que ce mouvement pouvoit être l'effet du tigre qui s'étoit retiré là,

pour revenir pendant la nuit achever sa proie.

Dans cette idée j'armai mon fusil de deux balles, et après avoir tiré mon premier coup à travers le buisson, je m'avançai avec précaution, en tenant mon second tout prêt. Mais quelle fut ma peine, quand, au lieu d'un tigre, je trouvai l'une de mes chèvres blessée à mort et rendant les derniers soupirs.

Heureusement cette méprise douloureuse fut compensée, à l'instant même, par une découverte agréable. Tandis que j'entrouvrois le buisson pour en tirer la chèvre blessée, j'en vis sortir l'autre, avec deux petits chevreaux qu'elle étoit venue, la veille, y mettre bas. Sans moi, dès le soir même, ils eussent été, à leur tour, dévorés tous trois; et cette idée me les rendoit plus chers encore. Je pris sous chacun de mes bras un des nouveaux-nés ; et suivi de la mère qui marchoit sur mes pas en bêlant, je vins les déposer au camp et les joindre au troupeau.

Le soir, ceux de mes Hottentots qui pendant le jour avoient été de faction dans la

campagne pour la garde de mes bestiaux, étant revenus, après avoir été relevés pour la nuit, ils m'apprirent qu'Adam, au moment de sa fuite, étoit venu se réfugier auprès d'eux dans leurs huttes; qu'il étoit bien affligé de sa sottise; mais, que, n'osant ni se rapprocher du camp ni demander grace, parce qu'il étoit convaincu que j'avois voulu le tuer, il les avoit priés d'engager Klaas à aller le voir.

Ce désir de parler à un homme qui avoit et qui méritoit toute ma confiance, annonçoit que le fugitif cherchoit à se procurer auprès de moi un intercesseur. Mais, pour l'exemple, je n'avois garde de lui accorder sitôt et si facilement son pardon; et en permettant à Klaas d'aller le voir le lendemain matin, j'endoctrinai celui-ci sur ce qu'il avoit à dire, tant pendant son message qu'après.

Tous mes gens attendirent son retour avec impatience. Dès qu'il parut, ils coururent au-devant de lui, pour le prier d'interposer auprès de moi ses bons offices en faveur de leur camarade; et quand il entra dans

dans ma tente, ils s'en approchèrent, afin d'entendre ce que j'allois répondre. Klaas me parla beaucoup du repentir d'Adam. Il m'assura l'avoir laissé dans la désolation et les larmes. « Mais, maître, vous oublierez » sa faute, ajouta-t-il; et moi-même, com- » me vous allez partir, je lui ai fait espérer » qu'à ma sollicitation vous lui ferez grace » et que vous l'emmenerez avec vous dans » votre voyage ».

Ma réponse étoit concertée d'avance avec Klaas. J'affectai un ton de fierté qu'en ce moment rendoit nécessaire la présence de ceux qui m'écoutoient; et blâmant Klaas d'avoir excédé ses pouvoirs en promettant ce que je ne voulois point lui accorder : « Non, lui dis-je, Adam ne m'accompa- » gnera plus, il a manqué à tous ses de- » voirs; je ne veux plus entendre parler de » lui; je déclare même que si parmi ceux » que j'estimerai assez pour les admettre à » me suivre, quelqu'un s'avisoit jamais de » prononcer son nom, à l'instant je le chasse » irrémissiblement, en quelque lieu que ce » puisse être. Cependant je ne veux point

» abandonner ce malheureux au milieu des » déserts; qu'il revienne dans mon camp » auprès de Swanepoel». Je lui permets d'y rester jusqu'à mon retour.

Ce discours fit, sur ceux qui l'entendoient, tout l'effet que je m'en étois promis. Ces mêmes gens qui la veille vouloient tous me quitter, parce que je leur annonçois un voyage nouveau, en ce moment n'ambitionnèrent plus qu'à l'honneur d'être de ce voyage. Tous me demandèrent à me suivre; c'étoit à qui obtiendroit la préférence, et on la sollicitoit avec empressement, comme une grace.

Pour ne point laisser refroidir ce zèle si ardent, je fixai mon départ au surlendemain, 14 décembre. Mais en même tems, pour donner à Klaas une certaine considération parmi ses camarades et le récompenser de la fidélité constante qu'il m'avoit toujours montrée, je le laissai maître du choix, et annonçai que je prendrois ceux dont lui-même il me répondroit.

Cependant, ne voulant point m'embarrasser de trop de monde, je résolus de ne pren-

dre que la moitié de ma troupe, et crus que l'autre moitié suffiroit pendant mon absence, pour garder mon camp.

Quoique Bernfry eût dû m'inspirer de la défiance par ce train de jolies filles de Boschjesman, qu'il avoit dans le nombre de ses maîtresses, je ne soupçonnois point alors, ainsi que je l'ai déja dit, ses liaisons avec ces brigands. J'ignorois, qu'associé avec eux, il leur donnoit avis du butin qu'ils pouvoient faire, et que par conséquent il étoit possible qu'il les prévînt de mon départ. Mais jusqu'alors ils n'avoient fait aucunes tentatives, et avec nos armes à feu je ne les craignois point. D'ailleurs, Bernfry me demandoit à m'accompagner dans ma seconde course, comme il m'avoit accompagné dans ma première; et le même motif par lequel je m'étois déterminé, la première fois, à y consentir, venoit de me déterminer encore pour celle-ci.

J'avois dans mon camp un certain nombre de Caminouquois qui d'amitié m'y avoient suivi avec leurs femmes. Quand ces braves gens surent que j'allois partir pour une nouvelle excursion, tous, ainsi que les femmes,

s'offrirent à m'accompagner ; ne demandant pour tout traitement extraordinaire qu'une ration de tabac par lune. J'acceptai leur offre avec une grande joie.

A dire le vrai, cette troupe de Hottentots que j'avois à mon service me paroissoit désormais une charge plutôt qu'un secours. Depuis leur rebellion j'étois changé à leur égard, et ne les voyois plus du même œil. Dans ma petite excursion, je venois d'éprouver combien il est facile de se faire des amis chez des Sauvages ; et j'avois senti surtout, quel avantage prodigieux auroit un voyageur, qui, pour connoître et parcourir un pays, ne prendroit successivement d'autres compagnons et d'autres guides que ses propres habitans.

Mes Caminouquois avoient neuf bœufs Je les leur louai. J'en fis acheter sept autres, et je ne songeai plus qu'à faire emballer dans des sacs de peau de mouton, les pacotilles et provisions que j'allois emporter.

Pour mettre de l'ordre dans mes effets et pour pouvoir les retrouver en route sans peine et sans confusion, quand j'en aurois besoin, j'étiquettai avec des couleurs dif-

férentes chacun des différens paquets qui devoient composer une charge de bœuf. Chaque bœuf avoit la sienne, laquelle ne devoit jamais être changée en voyage. Il avoit ses hommes destinés à son service; et moi je m'étois fait un petit bordereau, sur lequel se trouvoit le nom de chaque bœuf, ceux de ses conducteurs, et le contenu de sa charge : de sorte que si je voulois tel ou tel objet, je n'avois qu'à jetter les yeux sur mon mémorial, et appeller tel ou tel homme ou demander tel bœuf.

Cependant parmi les seize, je n'en destinai que sept à mon service personnel. Ceux-ci portoient, outre mes deux tentes, tout ce qui m'appartenoit; comme munitions de chasse, objets de commerce, batterie de cuisine, toilettes, tabac et de l'eau-de-vie pour les besoins particuliers.

Sept autres devoient être chargés de nattes, peaux, armes, ustensiles de la troupe et des cercles destinés à la construction de ses huttes. Enfin, les deux derniers étoient réservés pour cas d'accident, les malades ou blessés, et pour le soulagement des fem-

mes qui pourroient en route se trouver fatiguées de la marche.

Je dois dire, à l'honneur de celles-ci, que pendant tout le voyage pas une seule d'entre elles n'usa de la monture; que toujours chantant, sautant, folâtrant, elles mirent dans la caravane une gaieté continuelle; et qu'aux jours de souffrance et de détresse elles donnèrent aux hommes des leçons de courage.

Il est vrai que, voyageant avec des ressources et des commodités qu'elles n'avoient jamais connues, la marche étoit pour elles une partie de plaisir et une sorte de fête. Leur curiosité d'ailleurs s'applaudissoit d'avoir à parcourir un pays nouveau, où d'ailleurs elles ne manqueroient de rien.

Elles étoient onze, femmes ou filles, sans compter Rachel, femme de Klaas, que j'emmenois pour soigner un petit troupeau de trois vaches, six chèvres et seize moutons, qui devoient me suivre en cas de disette. J'avois en outre Kees, quatre chiens et trois chevaux; car Bernfry joignit son cheval aux deux miens; enfin, soixante personnes et

quarante-sept animaux ; telle étoit ma caravane, qui partit en bon état et ne revint point de même. C'est ainsi qu'on marche à une bataille.

Dans l'après-dînée du jour indiqué pour le départ, je commençai par faire défiler les bœufs avec leurs conducteurs. Tous traversèrent la rivière à la nage ; et pendant ce tems les ballots et les paquets passoient sur le radeau. Quand tout fut arrivé sur la rive, on mit les effets à terre ; et les conducteurs, reconnoissant, à la couleur des étiquettes, ceux qui alloient leur être confiés, les rangeoient à part et en formoient un tas, en attendant le moment de charger.

Pour moi, je résolus de ne partir que le lendemain matin et de passer encore la nuit dans mon camp, afin de tout régler et de donner mes dernières instructions à Swanepoel. Avec la moitié de mes gens, je lui laissois, pour sa garde et sa défense, la moitié de mes armes. Je laissois également au camp Klaas Baster, qui, pendant mon absence, pouvoit me servir, en allant dans les hordes namaquoises m'acheter des bœufs d'attelage ; tandis que, de mon côté, je tra-

vaillerois à m'en procurer d'autres dans les contrées que je devois traverser.

En supposant que j'en trouvasse, qu'allois-je faire? qu'allois-je devenir? sans plan et même sans possibilité de m'en faire un, puisque les pays que je devois parcourir m'étoient totalement inconnus; j'étois combattu par mille idées confuses et contradictoires qui me troublèrent pendant toute la nuit.

Mon premier projet, il est vrai, avoit été de traverser l'Afrique d'une extrémité à l'autre. Tous mes préparatifs à l'époque de mon départ du Cap, toutes mes démarches et mes précautions depuis ce jour n'avoient tendu qu'à ce but unique; et je me le proposois encore exclusivement, malgré les obstacles toujours renaissans que m'opposoient les saisons.

Jusques-là, mon courage s'étoit roidi contre les contrariétés, et je me sentois celui de les braver encore. Mais je me croyois arrêté par une difficulté insurmontable; celle de me faire suivre désormais par mes charriots et de les conduire avec moi : et ce qui m'étoit bien plus douloureux enco-

re, c'est qu'en laissant mes voitures sur les bords de l'Orange, j'abandonnois en même tems ces oiseaux, ces quadrupèdes, ces insectes que je m'etois procurés depuis mon depart du Cap, cette giraffe dont la conquête m'avoit causé tant de joie, enfin cette collection précieuse et chérie, achetée par tant de fatigues, de sueurs et de dangers. Ainsi falloit-il en revenir toujours à cette réflexion, que la traversée de l'Afrique, si elle est possible, ne comporte tout au plus avec elle que des observations rapides, et que vouloir ensemble marcher toujours, et toujours recueillir, est un projet fou, auquel ne pourroient suffire des armées de bœufs attelés à des charriots. Mais je n'en assemblois pas moins toutes ces idées dans ma tête.

Dans ces inextricables perplexités, mon parti le plus sage étoit d'achever l'excursion préparatoire que j'allois commencer, et de remettre à prendre, à ce sujet, une dernière résolution, selon les circonstances qui m'attendoient. Jusqu'au moment de cette détermination fixe, je me proposai de travailler dans la route à augmenter mes collections

d'histoire naturelle ; de me faire sur mon passage autant d'amis qu'il me seroit possible ; enfin de percer, si je le pouvois, vers l'est, jusqu'à cette partie du centre de l'Afrique qui n'a guère que trois cents quarante lieues de large, pour y découvrir quelque passage plus favorable que ceux où je me trouvois engagé, et m'assurer au moins, dans le cas où quelque malheur inattendu m'empêcheroit d'avancer plus avant, la ressource de recommencer mon voyage sous de meilleurs auspices et avec des espérances plus fondées. Voilà ce qu'il y avoit en dernier résultat de plus raisonnable. La suite montrera si, même en cela, mes désirs étoient fondés sur des possibilités.

D'après ce plan provisoire, je dis à Swanepoel de m'attendre sur l'Orange pendant quatre ou cinq mois. Mais ce terme une fois écoulé, je lui permis, s'il trouvoit des attelages, de retourner au Namero m'attendre chez Van der Westchuysen pendant quelque tems encore ; après quoi il devoit retourner au Cap. Je lui livrai mes notes, avec des instructions pour les faire passer à ma famille, dans le cas où il n'entendroit plus

parler de moi. Enfin, après l'avoir chargé de deux lettres, l'une pour Gordon, l'autre pour Serrurier; après avoir consenti qu'il rappellât Adam, je montai sur le radeau, et rejoignit ma caravane.

Nous étions aux jours les plus longs et les plus chauds de l'année; et chacun d'eux étoit marqué par un orage. Mais nous n'avions que les incommodités de ce météore, sans en éprouver les avantages. Les nuages alloient se porter au loin vers les hautes montagnes. Rarement ils laissoient échapper quelques pluies autour de nous; et par-tout la sécheresse étoit généralement la même.

Cependant ce léger arrosement avoit suffi, en quelques endroits, pour faire germer et pointiller déjà l'herbe des boschjesman. Ce gramen n'est point vivace. Annuellement il se dessèche sur ses racines, et se reproduit par ses semences. Mais il tient si peu à la terre, que les bœufs qui le broutent, arrachent la plante toute entière, et que le vent même suffit seul pour la deraciner et l'enlever.

Afin que mes animaux pussent profiter,

dans leur route de ce peu d'herbe nouvelle, je les fesois marcher de front autant que le local le permettoit. Par ce moyen ils pouvoient brouter tous également à la fois ; ce qu'ils n'eussent pu faire, s'ils avoient marché à la suite les uns des autres. Souvent d'une extrêmité de la ligne à l'autre, il y avoit une demi lieue de distance ; et nous ne nous resserrions que quand le rapprochement des montagnes nous y forçoit.

Dans des pays où l'herbe est aussi clairsemée, cette méthode a de grands avantages. D'ailleurs, en nous faisant embrasser un terrain plus vaste, elle nous mettoit à portée de rencontrer des sources, qu'autrement nous eussions long-tems cherchées en vain. C'est ainsi que, dès le même jour, vers midi, après cinq heures de marche, nous en découvrîmes une thermale. J'y fis halte, pour laisser respirer nos bœufs ; et pendant ce tems, prenant hauteur, je trouvai vingt-sept degrés cinq minutes de latitude. Après quoi, tirant à l'ouest, afin de gagner la Rivière des Lions, nous y arrivâmes en trois heures et demie de marche.

Avant de quitter mon camp sur l'Orange, j'avois remarqué que les crues de la rivière devenoient plus fortes et plus fréquentes qu'auparavant; que quelquefois elles s'élevoient jusqu'à six pieds, et restoient dans cet état pendant plusieurs jours. Cet accroissement annonçoit la saison pluvieuse dans les montagnes du nord-est, où cette rivière, ainsi que presque toutes celles de l'ouest, prend sa source.

La même cause devant produire le même effet sur la Rivière des Lions, j'avois à craindre, si j'attendois plus long-tems, de me trouver embarrassé pour la passer. Déjà même elle avoit plus d'eau qu'à ma dernière traversée. Ainsi, voulant la mettre derrière moi, j'allai camper sur sa rive droite : après quoi nous la cottoyâmes pendant trois jours, sans nous arrêter que pour le campement du soir, et dans le jour, que pour donner la chasse à quelques giraffes que nous appercevions de tems en tems, mais qui finissoient toujours par nous gagner de vitesse et par disparoître.

Le quatrième jour, nous arrivâmes dans un lieu ombragé par de beaux arbres, et

d'une fraicheur si agréable à l'œil, et si séduisante au milieu des chaleurs intolérables qui nous dévoroient, que je résolus d'y passer non-seulement la nuit, mais encore la journée suivante. Autour de moi étoient des herbages verds et des eaux claires; et plus loin, dans le lointain, j'appercevois des giraffes, des gazelles, des gnoux et sur-tout des espèces d'oiseaux que je ne connoissois pas encore.

En un instant, mes tentes furent dressées et le bois ramassés graces aux femmes, qui, après avoir supporté les fatigues et la chaleur de ces quatre jours avec plus de courage que les hommes, se mirent sans délai à l'ouvrage. Elles s'étoient emparé exclusivement de celui-ci, et ne vouloient point qu'ils s'en occupassent.

Il en étoit de même de ce qui regardoit mon menage. Chacune d'elles disputoit à qui se montreroit plus utile. Elles sembloient craindre que je ne me répentisse de les avoir emmenées avec moi; et, pour prévenir jusqu'au germe du regret, elles cherchoient, par mille prévénances, à se rendre nécessaires. C'étoit pour elles une

jouissance d'avoir à exécuter quelque ordre nouveau de ma part, ou quelque détail qui me regardât ; et c'étoit aussi un intéressant tableau que ces groupes d'êtres mouvans ou pressés autour de moi, et dévenus si dociles depuis la dernière émeute du serrail.

Pendant qu'elles apprêtoient mon souper, j'allai me promener sur les bords de la rivière ; et là, presque dans son lit, j'apperçus un phénomène, qui est assez rare en géologie, pour qu'un naturaliste, quand il le rencontre, l'observe avec attention. C'étoit une source si prodigieusement salée, qu'il étoit impossible d'en boire une goutte.

J'ai vu les puits salins de la Lorraine allemande et du comté de Nassau ; et jamais, quoique j'aie goûté leurs eaux, je n'ai éprouvé une salure pareille. Celle-ci, dans son cours souterrain, passe sans doute sur quelque lit de sel gemme qu'elle ronge ; et à raison de l'extrême chaleur du climat, elle en dissout probablement beaucoup ; au moins à en juger par la saveur, elle contient beaucoup de sel. Cependant je n'oserois assurer que ce sel fût celui qui dans nos cui-

sines est connu sous ce nom ; et d'après son extrême causticité, je serois même fort porté à en douter. Mais n'ayant à ma disposition aucun moyen chymique de l'analiser, je ne pouvois juger de sa nature que par la dégustation ; moyen peu sûr, et quelquefois d'autant plus trompeur que toujours comparant une sensation nouvelle avec des sensations anciennes et déja connues, il les confond et les croit la même.

Outre ses sources salées, l'Afrique a encore beaucoup de lacs, plus ou moins grands, qui le sont aussi, ou qui sont saumâtres. Ceux-ci n'étant alimentés que par des eaux pluviales, il est probable qu'ils ne doivent leur salure qu'aux terres salsugineuses que lavent ces eaux.

Kolbe, aussi décisif qu'ignorant, n'a garde d'admettre cette cause simple et naturelle. Raisonnant à sa manière, il annonce, sur le fait dont je parle, un systême absolument neuf, et dont personne avant lui, dit-il, n'a eu connoissance.

Pour établir son hypothèse, qui vraiment est neuve et qui le sera long-tems, il emploie la succession de la saison sèche

et

et de la saison humide, du vent de nord du vent de sud, de la glace et du tonnerre. Avec ces moyens il n'a plus besoin de rien; c'est une baguette qu'une page de son livre. Selon lui, les combats des saisons forment dans l'air une grande quantité de parties nitreuses et salsugineuses; l'atmosphère en est chargée; et comme le vent de sud-est souffle alors violemment et qu'il agite l'eau des bassins, il les y précipite et les y dépose. En Europe, c'est un bien grand homme que ce Kolbe.

On est tenté de rire, quand on voit un auteur proposer sérieusement de pareilles explications; et cependant celui-ci emploie à la sienne plusieurs paragraphes. Il traite même avec une sorte de mépris l'opinion de ceux qui croient que cette salure est due à des sources d'eau salée, soit qu'elles sourdent dans le bassin même, soit qu'elles y arrivent de dehors.

« Si cela étoit, ajoute notre physicien,
» la quantité de sel que formeroient ces
» sources constantes, ne varieroit pas au-
» tant qu'elle varie. D'ailleurs, l'eau seroit
» toujours et en tout tems saumache, au

« lieu qu'elle est constamment douce et
« très-bonne jusqu'au commencement de
« l'été ; en sorte que les troupeaux d'alen-
« tour n'en boivent point d'autre jusqu'a-
« lors, et même quelque tems après. En-
« fin, si ces sources salées existoient, sans
« doute les colons en auroient du moins
« découvert quelqu'une ; ce qui n'est point
» encore arrivé ».

Je ne perdrai point mon tems à combattre une opinion qui ne mérite point d'être combattue. Seulement je me permettrai de donner une explication de ce fait des eaux, alternativement douces et salées.

On ne connoît au Cap que deux saisons : celle des sécheresses, qui forment l'été ; et celle des pluies, qu'on nomme hiver. Si, pendant cette dernière, les eaux dont il s'agit deviennent potables, c'est qu'elles sont adoucies par la quantité de celles que les pluies y envoyent continuellement. Dans l'été, au contraire, elles s'évaporent, en grande partie, par l'extrême chaleur ; et le peu qui reste, étant concentré, reprend toute sa salure.

J'ignore si, au tems de Kolbe, les Colons

ne connoissoient point de sources salées. Cependant ils devoient présumer que dans un pays où il y en avoit tant de saumâtres, il falloit nécessairement qu'il s'en trouvât aussi beaucoup d'autres du genre des premières. Moi, qui ne les cherchois point, j'en ai pourtant trouvé deux en quarante-huit heures : car la veille du jour où s'offrit à moi celle du lit de la Rivière des Lions, j'avois campé auprès d'une autre, moins styptique à la vérité, mais pourtant de même nature.

J'ajouterai ici, en passant, que j'en ai rencontré plusieurs martiales, et d'autres qui, à la dégustation, m'ont paru ou cuivreuses ou vitrioliques; et si ce genre de recherches eut eu quelque attrait pour moi, j'eusse probablement trouvé toute autre chose encore, parce que j'étois aux lieux où l'on trouve véritablement; et Kolbe, comme je l'ai déja dit, n'a jamais quitté ceux où tout est trouvé.

Tout le pays qui avoisine la rive droite de la Rivière des Lions est une roche quartzeuse, qui, en quelques endroits, renferme du fer, du cuivre et même des crys-

taux d'une très-belle eau ; et qui dans d'autres, se rapprochant de la nature du granit, contient du mica jaune et du mica blanc.

Pendant les quatre jours de route, je m'étois amusé à ramasser ces productions diverses, que j'ajoutois avec soin à mes collections. Mes Hottentots qui ne me voyoient guère occupé que d'objets du règne animal, étoient surpris du soin que je mettois à ceux-ci. Ils imaginoient que je me formois un trésor ; et en conséquence, ils fouilloient la terre à mon exemple et amassoient, de leur côté, avec un empressement qui me faisoit beaucoup rire. C'étoit sur-tout pour les deux micas qu'ils montroient le plus d'ardeur. Mais abusés par la couleur, ils les croyoient de l'argent et de l'or ; et déja leur imagination se repaissoit de la fortune qu'ils alloient faire à leur retour au Cap.

Au point du jour, je partis avec Klaas, dans le dessein de me procurer quelques oiseaux nouveaux ; et pendant ce tems mes chasseurs et quelques-uns des Caminouquois qui me suivoient, se répandirent de

côté et d'autre, pour chasser à la grande bête et fournir à notre cuisine. J'eus le bonheur de rencontrer deux oiseaux, mâle et femelle, du genre de celui que j'avois vu dans les forêts de Bruintjes-hoogte, et qui fut nommé par mes gens *uytlacher* (le moqueur). Ceux-ci étoient encore une espèce nouvelle du même genre, et qui devenoit pour moi une vraie jouissance.

Je vis aussi des barbus et quelques autres espèces d'oiseaux que j'avois rencontrées à la côte de l'est; mais ils y étoient bien moins nombreux.

Les plus multipliées étoient les républicains et les petits perroquets dont j'ai parlé. en traitant de ceux-ci. Les premiers s'y trouvoient par troupes nombreuses.

Il paroît que quand ils s'établissent dans les plaines et qu'ils construisent leurs énormes nids sur des aloës, arbres qui dans les tempêtes sont sujets à être renversés par les vents, c'est au défaut d'un asyle meilleur. Aussi choisissent-ils de préférence les revers de montagnes, les gorges, détours et autres lieux de cette nature, bien abrités. Là ils se multiplient à l'infini, et l'on

rencontre à chaque instant de ces nids. Mais par-tout où ils viennent s'établir, les petits perroquets les suivent pour s'emparer de leurs constructions. Ils les en chassent à force ouverte ; et l'expulsion se fait même si lestement, que plusieurs fois j'ai vu en moins de deux heures l'habitation changer de propriétaires et se remplir de nouveaux hôtes.

Dans l'après-dînée, une partie de mes chasseurs revint avec deux gnoux et plusieurs gazelles spring-bock, qu'ils avoient tués. Leur chasse avoit même été si heureuse, qu'ils s'étoient vus obligés d'envoyer chercher au camp deux bœufs pour rapporter leur gibier. Il étoit déja nuit close, quand leurs autres camarades et les Caminouquois, qui les accompagnoient, revinrent. Ceux-ci avoient les mains vides ; mais ils m'apportoient une nouvelle agréable.

En battant le pays, ils avoient rencontré quelques Grands Namaquois, dont la horde n'étoit qu'à quatre lieues de mon camp ; et certains que, me procurer l'occasion de la voir, étoit m'obliger, ils s'y étoient rendus, pour demander l'agrément du chef

et le prévenir de ma visite. Celui-ci les avoit assurés du plaisir qu'il auroit à me voir, et il m'y invitoit en m'envoyant six de ses gens. Je reçus et traitai amicalement ces députés, et je répondis à leurs instances que le lendemain, à la pointe du jour, je les suivrois à leur horde.

Les émanations de notre gibier et l'odeur de notre cuisine, avoient éveillé au loin l'odorat des hiennes et des jackals. Pendant toute la nuit ces animaux rodèrent autour de mon camp. Les hiennes sur-tout, plus hardies ou plus pressées par la faim, s'en approchoient si près qu'on suivoit leurs mouvemens à l'éclat de nos feux, et j'en tuai une au moment où elle se jettoit sur un de nos moutons. Cet animal étoit absolument de la même espèce que ceux que nous avions déja tués à la rivière Gamatoos. Les Colons le nomment loup tacheté; il est de la taille de nos loups d'Europe; son pelage est d'un fauve foncé, parsemé de taches d'un brun noir. Je place ici la figure de cet animal, dont je parlerai plus au long dans mes descriptions des quadrupèdes d'A-

frique. En vain cherchions-nous à éloigner les autres par notre mousquetterie, les hurlemens douloureux de celle que je venois d'abattre, sembloit les avoir animés davantage à la curée, et elles ne devinrent que plus âpres à l'attaque ; elles ne quittoient un endroit que pour revenir dans un autre. Nos bêtes, qui les appercevoient ainsi que nous, et qui entendoient leurs cris, s'agitoient violemment, et témoignoient une grande frayeur. Enfin, pour notre sûreté et pour la défense du troupeau, nous fûmes obligés d'être sous les armes pendant toute la nuit.

Outre ces hiennes et les jackals, animaux qu'il nous étoit aisé de distinguer à leur voix, j'avois remarqué encore le cri particulier d'un autre animal. Mes gens le désignoient sous le nom de *loup de terre*. Je ne le connois point, et n'ai jamais vu de lui qu'un morceau de sa peau que je trouvai, comme je l'ai dit ci-dessus, dans une horde, et qu'à l'inspection je jugeai avoir appartenu à un isatis. Quoiqu'il en soit de l'animal, il paroît, qu'ayant les mêmes



habitudes et le même instinct de chasse que les deux autres, il se joint et s'associe à eux pour la quête et pour l'attaque.

Dans notre fusillade de la nuit, et parmi tous les coups tirés au hazard, un jackal avoit été atteint et blessé d'une balle. Nous le trouvâmes le lendemain sur notre route, en sortant du camp; et ce fut pour ma troupe un sujet de dispute : chacun prétendant l'avoir tué, et tous alléguant, en preuve de ce fait, des raisonnemens si plaisamment bizarres, qu'ils me faisoient rire aux éclats.

Leurs altercations durèrent toute la route, et ne cessèrent qu'aux approches du kraal, quand je fis halte pour attendre et recevoir le chef.

Il vint au devant de moi, accompagné de quelques femmes et d'une grande partie des hommes de sa horde. Ils étoient tous grands, hauts de cinq pieds et demi à peu près; ayant une figure douce, mais froide et phlegmatique. La physionomie des hommes annonçoit le même phlegme : mouvemens, gestes, regards, tout chez eux étoit triste et glacial; et je ne tardai point à

m'appercevoir dans la conversation que cette froide lenteur étoit dans leurs affections et dans leurs pensées, ainsi que dans leur extérieur. Leur fait-on une proposition; agréable ou non, jamais ils n'y répondent sur-le-champ. On les voit garder pendant quelque tems le silence, réfléchir gravement, et parler avec poids et mesure.

Ce caractère tranquille et inaltérable est, en général, fort éloigné de celui des Sauvages. Il n'est nullement le caractère des Gonaquois et des Caffres; mais il contrastoit singulièrement avec celui des femmes de la horde, dont l'air enjoué annonçoit une vivacité extrême, et qui sur-tout se montroient de grandes rieuses. J'ignore quelle cause locale a pu modifier aussi tristement l'ame des Grands Namaquois; mais si leur sérieuse mélancholie est chez eux une qualité physique, je demande, comment ces femmes, qui sont leurs mères ou leurs filles, diffèrent d'eux aussi étrangement.

En route, j'avois apperçu d'immenses troupeaux de bœufs qu'on m'avoit dit appartenir à la horde; et cette découverte

m'étoit d'autant plus agréable, qu'elle me donnoit l'espoir d'acheter sans peine tous ceux dont j'avois besoin. Arrivé au kraal, je demandai au chef s'il pourroit m'en vendre ou m'en faire vendre quelques-uns; et je promis de les payer sur-le-champ en verroteries et sur-tout en tabac. Il garda quelque tems le silence, se tourna vers ses gens, leur dit deux ou trois mots; puis, après une nouvelle pause, me répondit tranquillement qu'ils avoient peu de bœufs.

Cette réponse ambigue et pas mal normande, ne s'accordoit guère avec la bonhomie du caractère sauvage. Quoiqu'elle n'annonçât point un refus formel, elle me déconcerta. Mais les Caminouquois, mes bons amis, qui connoissoient leurs voisins, m'avertirent tout bas de n'être point inquiet; et ils m'assurèrent que, si je voulois cacher les pacotilles que j'avois annoncées, et sur-tout ne point prodiguer mon tabac, j'obtiendrois bien-tôt tout ce que je désirois.

L'avis étoit très-sensé, et je ne pouvois que gagner à le suivre. En conséquence, pour inspirer au chef le goût de mes échan-

ges, je lui fis un cadeau de très-bon tabac de Hollande; mais, au lieu d'en donner, selon ma coûtume, une certaine quantité, je réduisis mon présent à la charge de deux pipes, quoique la sienne fût démesurément grande. Il le fuma tout aussi-tôt, se recria sur sa bonté; et pour faire participer les principaux de sa horde à son bonheur, il leur fit passer successivement la pipe.

Ceux qui ne furent point admis à cette félicité, paroissoient très-chagrins. Ils aspiroient de toutes leurs narines la fumée que laissoient échapper leurs camarades, et venoient, d'un air suppliant, me présenter leurs pipes vuides. Moi, décidé, d'après mon systême, à ne point céder, je demandois des bœufs; mais ils m'offroient des moutons; enfin, pour ne pas montrer trop d'empressement à l'échange, et les dépayser, j'affectai de n'en plus parler, et résolus de prendre patience et de les voir venir.

Cependant, comme dans le nombre des femmes j'en voyois qui avoient l'air de gronder leurs maris, et de trouver mauvais qu'ils ne s'arrangeassent pas avec moi, je crus

que, si je rangeois celles-ci de mon côté, je viendrois plus promptement à bout de mon marché. Ainsi donc, j'annonçai que si l'on vouloit m'apporter du lait dans mon camp, je payerois chaque terrine avec un rang de verroteries long d'un pied.

Assurément c'étoit-là un prétexte. Je n'avois nul besoin de lait, et mes trois vaches m'en fournissoient plus qu'il ne m'en falloit pour ma consommation. Néaumoins la journée se passa, sans que je fisse affaire. Je crus même pendant quelque tems que ma proposition n'auroit aucun succès; mais sur le soir, toutes les femmes arrivèrent avec des terrines, et mon camp fut rempli de lait. Je payai très-exactement. Elles auroient bien voulu, qu'au lieu de verroteries, je leur eusse donné de mon bon tabac. Mais je tins ferme, et mes refus constans opérèrent même si bien, que l'une d'elles, qui avoit apparemment plus d'empire sur son mari que les autres, m'assura que le lendemain dans la journée elle m'ameneroit deux beaux bœufs.

Il y eut bal, selon l'usage; et l'on dansa toute la nuit. Les filles namaquoises sont

très-bien faites, d'une jolie figure, et surtout fort galantes. Mes gens profitèrent de la danse, pour obtenir d'elles des têtes-à-têtes. N'ayant point, comme moi, des bœufs à acheter, ils employèrent, à négocier ce marché, leur ration de tabac; et faute de mieux, on acceptoit l'offre.

Comme chef de la caravane, comme blanc, enfin, comme possesseur d'un tabac bien supérieur, j'essuyai aussi beaucoup d'agaceries. Je suis persuadé, que pour la charge de quelques pipes, j'aurois pu contracter alliance avec toutes les familles. On me pressa même assez vivement, pour me voir obligé d'employer quelque résistance. Mais j'avouerai en même tems que mes refus n'offensèrent point, et que les personnes qui en avoient été pour leurs avances, ayant bientôt trouvé à faire d'autres arrangemens, ne m'en témoignèrent pas moins d'amitié. Moi, de mon côté, quoique je me fusse imposé par prudence certaines bornes que je ne voulois point franchir, cependant je me permettois par fois de la gaieté en paroles. Bernfry m'avoit appris à dire en namaquois, *neuycé neuyp maté;* et cha-

que fois que je repetois cette phrase, aux jeunes filles, elles rioient aux éclats.

Au reste, j'ajouterai ici que les filles seules m'ont paru si libres, mais que les femmes étoient, au contraire, réservées et modestes ; et c'est là une différence caractéristique qui distingue les Grands Namaquois d'avec la nation hottentote en général ; comme ils sont distingués encore par l'air bas et rampant qu'ils emploient quand ils ont quelque chose à demander.

Le lendemain, dès le matin, la femme qui m'avoit annoncé deux bœufs, m'en amena trois. Pour engager les autres à suivre son exemple, je la payai magnifiquement, et lui donnai trois bracelets en fil de laiton, trois ceintures de verroteries, une portion de tabac, un couteau, enfin un briquet avec une boëte en cuivre remplie d'amadoue.

Mes gens se récrièrent beaucoup sur ma prodigalité. A les entendre, je faisois un vrai marché de dupe ; mais j'avois mes raisons pour agir ainsi ; et la femme elle-même les devina si bien, qu'elle me demanda, avant de s'en aller, d'ajouter au marché

un gobelet d'eau-de-vie. Je le lui fis donner. Tout ici bas est relatif. Elle se retira, en croyant m'avoir dupé; et moi je m'applaudissois d'avoir eu d'elle trois bœufs magnifiques, dont chacun me coûtoit environ quarante-cinq sous de France.

A peine eut-on connu dans la horde les trésors qu'elle venoit d'acquérir, qu'on s'empressa de venir négocier avec moi. Avant le soir, j'eus onze bœufs et un superbe taureau noir. Ce n'étoit point pour moi que j'acquérois ce taureau, mais pour mon digne ami Slaber. Plusieurs fois il m'avoit prié, si j'allois chez les Namaquois, de lui faire emplette d'un de ces animaux, renommés chez les colons pour leur force et leur beauté. Il est vrai que celui-ci me coûta le prix de quatre bœufs; mais, eut-on exigé davantage, je l'eusse donné avec plaisir pour mon respectable et tendre ami.

J'avois à craindre, que les bêtes qui étoient le fruit de mes achats, ne retournassent au troupeau, et qu'en s'y confondant avec les autres, elles ne fussent perdues pour moi. Afin de parer à cet inconvénient, et de les reconnoître, je le fis marquer

quer à la cuisse avec un fer chaud. D'un autre côté, il devenoit embarrassant pour moi de m'en faire suivre dans ma route; et avant de regagner mon camp de l'Orange, j'eusse bien voulu les envoyer directement à Swanepoel.

A la vérité, le chef de la horde m'offrit de les y faire conduire par quelques-uns de ses gens, de la fidélité desquels il répondoit. Mais cette proposition pouvoit être un piège et un moyen sûr de reprendre ce que j'avois acquis. Néanmoins mes Caminouquois m'ayant assuré que je n'avois rien à craindre, et qu'un marché conclu étoit dans toutes les hordes une chose sacrée, j'acceptai l'offre; et après avoir fait indiquer aux conducteurs le chemin qu'ils devoient tenir, après les avoir payés d'avance, je les fis partir; et moi-même, de mon côté, je repris ma route, marchant nord-quart-nord-est.

Avant de me quitter, le chef me fit apporter un mouton gras, qu'avec son ton froid il me pria d'accepter, en m'assurant que c'étoit un pur don. Je le reçus, quoique ce fut pour moi un cadeau fort inutile, et

quoique je fusse convaincu que sa libéralité n'étoit pas aussi désintéressée qu'il le prétendoit. Aussi ne refusa-t-il rien de ce que je lui donnai en retour.

A quelque distance de la horde, je trouvai un dépôt d'eau salée, dans lequel la chaleur avoit cristallisé plusieurs blocs de sel. Je les recueillis avec soin : c'étoit une provision que la nature ajoutoit à la mienne.

Là, je me vis placé entre deux directions différentes, et embarrassé du choix. Droit à l'ouest, c'étoit une plaine aride, couverte de mimosas et d'ébéniers, et qui, à une distance de cinq ou six lieues, se terminoit par une chaîne de montagnes. Vers l'est, se présentoit une plaine, plus découverte, il est vrai ; mais au loin j'appercevois de grands arbres qui paroissoient border une rivière. Les naturels m'assuroient que c'étoit celle des lions que je retrouverois encore.

La nécessité d'une aiguade pour mes gens et pour mes animaux me fit tourner de ce côté ; mais je fus trompé dans mon attente. La rivière n'avoit pas d'eau, et il fallut pas-

ser une nuit à sec. Pour comble de chagrin, le lieu étoit rempli de pintades, oiseaux de mauvais augure, dont la présence annonce toujours un pays misérable. Leurs cris nous empêchèrent de fermer l'œil. Je donnai au campement le nom de *Camp des pintades*; et dès le point du jour je me hatai de le quitter, dans l'espoir d'en trouver un meilleur.

La fortune, ce jour-là, nous servit bien; et en effet, nous étant orientés nord-est, nous trouvâmes, après trois heures de marche, une source d'eau excellente, à qui je donnai le nom de *Fontaine des tortues*, parce que près de son lit je trouvai une tortue, telle que jusqu'alors je n'en avois point encore vue de pareille. Elle pesoit plus de douze livres, et contenoit une quantité considerable d'œufs de toutes grandeurs, dans le nombre desquels il y avoit une vingtaine de jaunes, gros comme ceux des œufs de poule. Je la fis rôtir sur le brasier; et sa chair blanche, aussi tendre que celle du poulet, me donna un souper excellent.

Les pintades continuèrent de nous assourdir par leur bruyant caquetage ; mais nous avions en même tems plusieurs espèces de jolis oiseaux ; celui que Buffon a décrit sous le nom de grenadin de la côte d'Afrique, et spécialement ces charmans guépiers dont j'ai parlé ailleurs.

De leur côté, mes chasseurs m'apportèrent un animal fort curieux, et que je n'avois pu encore me procurer : c'étoit la grande gerboise du Cap. Elle est forte comme nos plus grands lièvres ; elle a le poil roux et foncé, la queue fort longue, et terminée, comme celle de l'hermine, par un bouquet de poils noirs. On le nomme dans les colonies *spring-haas* (lièvre-sauteur) ; parce que ses jambes de derrière étant disproportionnément beaucoup plus longues que celles de devant, elles lui permettent de faire des élans et des sauts prodigieux. Sa chair est un excellent manger. Ce singulier quadrupède, quoiqu'abondant dans certains cantons de l'Afrique, est cependant très-difficile à trouver, parce qu'il se retire pendant le jour dans des terriers profonds

qu'il se creuse lui-même, et n'en sort qu'au soleil couchant pour aller brouter l'herbe qui est sa principale nourriture.

Bernfry, de son côté, eut le bonheur de tuer une giraffe mâle. Elle avoit quinze pieds un pouce de hauteur, et j'eusse bien désiré avoir sa dépouille comme celle de la première. Mais, loin de mon camp, où je ne comptois pas revenir, au moins de sitôt, et manquant absolument de toutes les commodités nécessaires, qu'en pouvois-je faire? Ce fut alors que je sentis combien je devois m'applaudir d'avoir la mienne en sûreté dans mon camp de l'orange. Celle-ci étant aprêtée et salée, servit de nourriture à ma caravane pendant quelques jours.

Le lendemain je me dirigeai au nord-quart-nord-ouest, pour gagner un torrent nommé le Draay (Rivière-Torteuse). Son lit, au lieu où nous le joignîmes, étoit peu profond, et nous ne l'apperçûmes qu'au moment d'y descendre. En cet instant, un troupeau de buffles y étoit couché. Nous nous trouvâmes en présence; mais, à notre vue, se levant tous ensemble, ils s'enfui-

rent avec une précipitation, un bruit et un effroy que je ne puis peindre; tandis que nous, aussi etourdis qu'eux de la rencontre, et nullement preparés à l'aventure, nous les laissâmes fuir, sans songer seulement à leur tirer une balle.

Quoi que le Draay fut à sec, il avoit pourtant quelques lagunes dans certains bas-fonds, et il étoit garni de beaux arbres. J'y cherchai un campement, tant pour nous reposer, que pour nous garantir d'un violent vent de nord, qui, en nous aveuglant par une pluie de sable, nous étouffoit par une chaleur brûlante. A midi, le thermomètre de Farenheit marquoit cent dix dégrés; et le soir, au coucher du soleil, il étoit encore à quatre-vingt-dix.

Malgré le vent et la chaleur, j'allai chercher fortune dans les arbres du rivage, et j'y trouvai effectivement un magnifique et superbe aigle, d'espèce nouvelle, dont j'eus le bonheur de tuer le mâle et la femelle, de mes deux coups de fusil.

Déjà, sur les bords de l'Orange, j'en avois vu de pareils; mais ils ne s'étoient point laissés approcher.

J'ai nommé cet aigle *griffard*, parce qu'il a les serres plus fortes et plus acérées que tous les autres aigles connus. Aussi fort que l'aigle royal, il a, pour caractère distinctif, une espèce de huppe pendante sur l'occiput; le tarse est couvert d'un fin duvet dans toute sa longueur, et ses jambes sont dépourvues de ces longues plumes, que, chez tous les oiseaux de proie, on nomme culotte; toute la partie antérieure de son corps est d'un beau blanc, et le manteau d'un brun clair. J'étois à près de trois lieues de mon camp, quand je tuai ces deux charmans oiseaux, et j'y arrivai excédé de fatigue de les avoir portés; car ils ne pesoient ensemble guère moins de trente livres.

Dans l'après-dinée, pendant que j'étois occupé à écorcher et préparer mes deux aigles, on vint m'apprendre que nos chevaux étoient perdus. Un vieux Caminouquois, âgé de soixante ans, s'étoit chargé de les garder; mais le vieillard, accablé par l'extrême chaleur, et plus encore peut-être par les fatigues d'un voyage au-dessus de ses forces, s'étoit endormi; et à son re-

veil ne les ayant plus retrouvés, il avoit craint d'être puni, et étoit allé se cacher.

Le seul parti à prendre dans cette circonstance, étoit d'aller à la recherche; et c'est ce que je fis avec tout mon monde. Bernfry avoit son cheval égaré comme les deux miens. Au lieu de suivre mon exemple, cet homme violent, qui jusqu'alors s'étoit montré assez bien, parce que son naturel colérique n'avoit pas eu occasion d'éclater, s'emporta tout-à-coup en imprécations contre le gardien imprudent; et avec des sermens horribles, il jura de l'assommer, s'il le rencontroit.

Effectivement, à force de le chercher, il le trouva; et sans pitié pour son âge, sans compassion pour les regrets qu'il témoignoit, d'une faute bien pardonnable, il le renversa sous ses pieds, et se mit à le frapper avec fureur. Cet emportement coupable étoit d'autant plus répréhensible, qu'en ce moment on venoit de retrouver les chevaux et qu'on les ramenoit.

Par bonheur pour le malheureux, je n'étois pas loin de lui. A ses cris j'accourus, et le trouvai baigné dans son sang. Ce spec-

tacle, je l'avoue, me mit hors de moi-même. Saisi de colère, autant que d'indignation, j'arrachai le bourreau de dessus sa victime; et le poussant de toutes mes forces loin du vieillard, je le menaçai de ma vengeance, s'il osoit seulement approcher de lui. « Apprenez, ajoutai-je, que tous « ceux qui composent mon camp, étant à « ma solde et à mon service, vous n'avez « aucun droit sur eux : et que c'est m'in- « sulter moi-même que de les frapper. »

Ce discours acheva d'irriter sa fureur. Il écumoit de rage ; et me demandant avec arrogance, si j'étois venu dans le pays pour soutenir les Sauvages contre les Blancs, il menaça de me quitter; je le pris au mot, et l'en priai même d'un ton à lui faire comprendre que je l'exigeois ; et comme il y avoit dans mon camp quelques hommes et quelques femmes de sa horde qui l'avoient suivi, je donnai ordre à ces gens-là de s'éloigner à l'instant même. Ils allèrent le rejoindre; pendant que j'emmenai le vieillard dans ma tente pour y panser ses plaies et lui donner des soins. Je vis le brutal se retirer avec son monde à quatre ou cinq

cens pas de nous, et s'y établir pour y passer la nuit.

Le voisinage d'un pareil homme étoit une chose allarmante; et je ne vis pas sans inquiétude son affectation à rester si près de moi. Tout moyen est bon à un scélérat, pourvu qu'il se venge. Celui-ci emportoit une corne de buffle remplie de poudre, que je lui avois donnée pour la chasse; et j'avois à craindre qu'il ne s'en servît pour nous nuire. Mes gens, quoiqu'enchantés d'être débarrassés de lui, quoiqu'applaudissant à ma sévérité qu'ils regardoient comme un acte de bonté en leur faveur; craignoient, ainsi que moi, quelque trahison nocturne de sa part. D'une voix unanime, ils prirent tous le parti de veiller et de rester sous les armes jusqu'au jour, et je veillai comme eux.

On se doute bien que la nuit se passa toute entière à parler de Bernfry. Les uns racontoient les actions de sa vie dont ils avoient été témoins; les autres celles qu'ils avoient entendu conter; et tous ne citoient que des horreurs abominables. Ces récits me donnoient beaucoup à penser. Je me

reprochois l'indulgence avec laquelle j'avois excusé précédemment et atténué ses torts; et je m'applaudissois de ne l'avoir plus dans ma société. Outre qu'il me devenoit inutile, puisque j'allai me trouver dans des contrées où jamais nul Blanc n'avoit pénétré, et où lui-même n'étoit pas plus connu que moi, son humeur brutale et emportée, son brigandage et ses vices, pouvoient me devenir dangereux, en me suscitant des querelles et me faisant massacrer avec lui par les naturels du pays. C'étoit ce danger d'une compagnie étrangère qui m'avoit décidé à refuser plusieurs honnêtes gens du Cap, lorsqu'ils s'étoient offerts à m'accompagner dans mon voyage.

D'après ce motif, n'eût-ce donc pas été une imprudence à moi de m'associer un tel homme, dont je ne devois attendre que des chagrins; tandis que je renonçois volontairement à des sociétés agréables, qui après tout n'avoient à me faire craindre que l'incertitude d'un péril.

Il est vrai, que je ne l'avois pris avec moi que pour l'éloigner de mon camp, parce que je le croyois moins rédoutable lors-

qu'il seroit sous mes yeux. Mais on n'échappe point à sa destinée. Ce méchant homme paroissoit m'avoir été envoyé par le sort, pour déconcerter mes projets. On verra jusqu'où sa vengeance a pu se porter envers moi, qui pouvois et ne voulus pas y mettre fin d'un seul coup.

Il étoit à croire, que le traitement barbare qu'avoit essuyé le vieux Caminouquois, devoit avoir révolté ses camarades, et que dans la crainte d'en essuyer de semblables, ils se retireroient chez eux. En conséquence je m'attendois à les voir arriver, au lever du soleil, pour m'annoncer leur départ ; mais je m'apperçus avec plaisir que, loin de montrer du ressentiment, ils vinrent me remercier d'avoir défendu et sauvé la vie à l'un de leurs frères, et m'assurèrent qu'ils étoient prêts à me suivre par tout où je les conduirois.

Ces protestations d'attachement me firent dans la circonstance un grand plaisir. Je repris ma route aussi-tôt ; et me dirigeant nord-est, pour n'avoir pas à suivre les sinuosités du Dray, nous arrivâmes quatre lieues plus loin, à un coude de cette rivière,

où nous fîmes halte au milieu des éléphans et des buffles. Je dis au milieu; car ces animaux y étoient si nombreux et si peu farouches, que de toutes parts nous en étions entourés.

L'après-dînée nous fimes encore quatre lieues, dans la direction nord-est, afin de m'éloigner tout-à-fait de la rivière, et nous vinmes camper près d'un ruisseau qui, comme elle, étoit à sec, mais qui, comme elle, avoit encore quelques amas d'eau dans certains bas-fonds.

Ces reservoirs au milieu d'un désert aride avoient, je crois, attiré là tous les monstres de l'Afrique; aussi ai-je eu, dans tous mes voyages, peu de nuits aussi orageuses que celle-ci. De tous côtés nous entendions les bêtes féroces, et sur-tout les lions, crier et rugir d'une manière épouventable. Il y eut particulièrement plusieurs de ces derniers qui, pendant toute la nuit, vinrent roder autour de mon camp et remplir d'effroi mes gens et mes animaux: ni nos feux, ni nos mousquèteries ne purent les éloigner; ils répondoient avec une sorte de fureur aux rugissemens de ceux des

environs, et sembloient les appeller au carnage et à une attaque faite en force. Enfin cependant, le jour nous en délivra; et comme j'avois remarqué que c'étoit principalement du nord-ouest que venoit le bruit des animaux, je voulus les éviter; et, changeant de route, je tirai vers le nord-est.

Au débouquement d'une gorge, nous entrâmes dans un canton qui étoit couvert de plusieurs troupeaux; mais à notre aspect les gardiens, rassemblant leurs bêtes, s'enfuirent avec elles à toutes jambes. En vain nous cherchions à les rassurer par des signes d'amitié; enveloppés dans les nuages de poussière qu'élevoit leur fuite, ils ne pouvoient nous apercevoir; et j'avois à craindre qu'ils n'allassent jetter l'allarme dans leur Kraal, et y causer le même effroi.

Pour prévenir cet effet funeste, je fis monter Klaas à cheval, et l'envoyai après eux, suivi de ces Namaquois qui, depuis la dernière horde que j'avois visitée m'accompagnoient fidellement, et qui étant leur voisins et parlant la même langue, pou-

voient plus que personne les rassurer. Ceux-ci prétendoient que cette démarche n'étoit point nécessaire ; mais j'avois pour systême que jamais je ne pourrois prendre trop de précautions, et ne voulois me présenter nulle part qu'en ami.

Klaas, après avoir, par le moyen des Namaquois, rassuré les fuyards, étoit allé avec eux jusqu'à leur Kraal prévenir de mon arrivée la horde ; et bientôt je le vis paroître environné d'une cinquantaine de sauvages, tous sans armes, en signe de confiance et d'amitié. Ils avoient parmi eux leur chef qui, à son visage me parût malade et qui me fit comprendre effectivement, qu'il languissoit depuis longtems d'une dissenterie.

Sa maladie ne l'empêchâ point d'accepter, avec de grands signes de joie, un verre d'eau vie que je lui présentai pour le ragaillardir. Mais après en avoir avalé les deux tiers, il donna le reste à une femme qui l'accompagnoit. C'étoit l'une des siennes, car il en avoit deux.

Celle-ci étoit grosse à pleine ceinture, et

et avoit voulu le suivre pour voir un homme extraordinaire. Depuis long-tems cette femme à qui on avoit parlé de moi, mais qui n'avoit jamais pu croire tout ce qu'elle en avoit entendu raconter de merveilleux, venoit pour s'en assurer par ses yeux. Elle m'examina très-attentivement, me regarda dans tous les sens, et finit par me faire beaucoup d'amitiés. Je les lui rendis avec usure, et lui fis plusieurs cadeaux qui lui plurent infiniment.

Cette horde étoit une des plus nombreuses de la nation namaquoise. Je traversai le Kraal avec toute ma troupe, et j'allai dresser mon camp à quelques milliers de pas plus loin, près d'une source dont l'eau étoit excellente, quoi qu'elle eût un coup-d'œil laiteux, qui ne lui laissoit qu'une demi-transparence. Résolu de m'arrêter quelques jours dans ce lieu, pour étudier les mœurs de la nation ; je notifiai mon projet à mes gens : c'étoit pour eux une nouvelle agréable. En un instant ils eurent dressé mes tentes, construits leurs huttes, et formé cette enceinte de piquets, qui selon notre coutume,

tume, quand je voulois séjourner, servoient à attacher et à renfermer nos bœufs et nos chevaux.

Pendant que les femmes et les hommes travailloient chacun de leur côté, un joli guépier, d'espèce nouvelle, vint effrontément se poser sur une de nos palissades. C'étoit venir de lui-même s'offrir à ma collection, aussi l'y fis-je entrer, en l'abattant d'un coup de fusil. En ce moment, j'avois près de moi plusieurs des Sauvages de la horde, qui, attirés par la curiosité, s'amusoient à regarder les travaux du camp.

Ces gens, dont la plupart n'avoient pas la moindre idée d'une arme-à-feu, furent étrangement surpris, et l'on peut juger de l'étonnement que produisit sur eux l'explosion bruyante de la mienne et cette mort subite de l'oiseau. Stupéfaits d'admiration, ils coururent aussitôt au kraal, raconter le double prodige dont ils venoient d'être témoins. On y avoit entendu le coup; mais quand on sut que c'étoit l'homme blanc qui avoit produit ce tonnerre, et tué à la fois un oiseau, presque toute la horde accourut au lieu du miracle.

Le lendemain quand ces bons Sauvages vinrent visiter mon camp, j'étois occupé à prendre hauteur. Ceux d'entre eux, qui, la veille m'avoient vu viser le guépier avant de l'abattre, me voyant mirer de même le soleil avec mon quart de cercle qu'ils prenoient pour un second fusil, portoient attentivement la vue et sur l'instrument et sur l'astre. Immobiles et en silence, ils attendoient impatiemment que le coup partît, et ils furent très-déconcertés quand ils virent mon opération finir sans bruit.

Le reste de la troupe qui, d'après leur récit s'attendoit à un prodige, ne savoit trop que penser de tout ceci. Enfin cependant, voulant les satisfaire d'une manière ou d'autre, et en même tems m'amuser de leur simplicité, je fis apporter ma lunette, (c'étoit pour eux un troisième fusil), je la plaçai sur le pied qui servoit de pivôt à ma grosse carabine, et après l'avoir pointée sur le Kraal, j'appliquai à l'occulaire l'œil du Naquois que je jugeai le plus hardi de la bande.

Personne n'ignore l'histoire de ce jeune homme qui, né aveugle par l'effet d'une

cataracte, vit tout-à-coup la lumière par l'opération de Cheselden. On sait que pendant quelque tems tous les objets qu'il appercevoit ne furent pour lui que des illusions. On sait qu'il les croyoit tout près de son œil ; qu'il se trompoit sur leurs formes comme sur leur éloignement, et que ce ne fût que par l'expérience et le tact, qu'il apprit enfin à juger des distances.

Ce qu'étoit l'aveugle de Cheselden, l'homme clairvoyant peut l'être, s'il a une intelligence bornée, et si l'objet d'optique qu'il apperçoit est nouveau pour lui. Croire que le Namaquois qui étoit à ma lunette pouvoit deviner la magie de l'instrument, ce seroit l'élever à notre hauteur ; ce seroit lui prêter notre expérience, nos connoissances physiques, enfin, une masse d'idées et de réflexions qui jamais ne peut approcher de son entendement obtus.

Oublions, pour un moment, les lumières de notre éducation ; supposons nous, comme lui, profondément ignorans, n'ayant pas la moindre idée d'une lunette, et alors nous comprendrons quelle dût être son admiration quand il apperçût si près de lui

une hutte, à l'entrée de laquelle jouoient deux petits enfans. Son étonnement fût tel qu'il tressaillit de joie et que tous ses muscles se contractèrent à la fois. Sans déplacer son œil de l'occulaire, il allongeoit la main vers le bout du tube, comme pour toucher ce qu'il voyoit. Enfin, malgré tous ces tatonnemens, ne les trouvant point, il quitta l'instrument et fût bien surpris de ne plus les voir où il les croyoit : il demande à ses camarades s'ils sont retournés à leur place. En vain, ils lui répondent qu'on ne les a point vus ; il ne veut pas les croire ; il montre du doigt la place où ils étoient : c'est là, là, dit-il. Plus on s'obstine à le désabuser, plus on le dépite, et la scène finit presque par une dispute.

Parmi les créatures humaines que la nature a gratifiées d'une dose plus ou moins forte d'intelligence, la nation hottentotte, considérée dans ses différentes peuplades, est une des plus mal partagées. C'est avec cette foible portion de lumières que raisonnoit le Namaquois. Et sans y rien comprendre, quelques efforts que j'eusse faits pour rendre sensible à sa raison mon expé-

rience, il donnoit à ma lunette le pouvoir d'attirer à elle tous les objets.

Au reste, son explication, son enthousiasme, sa colère même, avoient excité la curiosité de ses camarades : tous vouloient venir à ma lunette, et je me prêtois à leur empressement ; mais en changeant de tems en tems, sans qu'ils s'en doutassent, la direction du tube. Ce qu'ils voyoient les ravissoit de plaisir ; c'étoit un enchantement général. Mais les uns, voyant s'approcher des arbres, les autres une montagne, ceux-ci des oiseaux volans, ceux-là des troupeaux tout entiers, etc., on imagine quelle confusion devoit résulter de leurs transports ; comme ils se disputoient sur les objets qu'ils avoient apperçus si près d'eux, et combien toute cette discordance m'amusoit.

Cette comédie dura jusqu'au soir; mais ce fut pour moi un divertissement instructif, et il me montra ce que les charlatans les moins habiles ont pu établir d'ascendant sur des peuples aussi neufs que celui-ci, lorsqu'ils en ont fait la découverte.

Tout ceci m'attira dans la matinée du lendemain, d'autres visites encore, de la

part de ceux qui n'avoient pu venir la veille. De ce nombre étoit le chef, avec ses deux femmes. J'étois déjà pour l'une des deux une ancienne connoissance, aussi me fit-elle beaucoup de caresses. Elle étoit accompagnée de deux de ses enfans, garçon et fille, âgés de quatre ans et jumeaux. Dans une couche précédente, elle avoit eu deux jumeaux encore, qui vivoient ainsi que ceux-ci, et elle se flattoit d'en avoir deux autres à la troisième couche.

Je fis servir au chef et à ses épouses un déjeuné hollandois à la manière du Cap, c'est-à-dire, du bon tabac et de l'eau de vie: après quoi il me demandèrent de voir ma lunette et d'admirer les merveilles qu'ils en avoient ouï raconter. Je la plaçai comme la veille sur son pivôt; mais à peine avoient-ils vu un objet qu'ils me prioient d'en amener un autre; ne doutant pas, comme je l'ai dit plus haut, qu'elle n'eût la vertu de les faire arriver à ma volonté.

Après leur départ, les gens de la horde se présentèrent à leur tour et me firent les mêmes prières; mais ce jeu étoit bon pour quelques instans: à force d'être répété, il

eût fini par m'ennuyer, et ce fut pour éviter ce dénouement que j'y renonçai. Cependant, afin de satisfaire les curieux, je laissai pendant tout le jour la lunette en place, mais j'eus soin d'en confier la garde à l'un de mes Hottentots, avec la charge d'empêcher qu'on y touchât, et qu'on la dérangeât en rien.

En entrant dans la contrée des Namaquois, mon intention étoit sur-tout de vérifier tout ce qu'on en dit au Cap. Que de contes n'avois-je pas entendus faire sur cette nation ! Que de choses merveilleuses sur ses mœurs, ses arts, ses trésors, etc. ! Déjà mon lecteur sait à quoi s'en tenir sur ses prétendues mines d'or et d'argent. Eh bien, il en est de ses arts et de ses loix comme de ses mines.

L'homme par qui se sont accréditées toutes ces fables, est Kolbe. Moi-même, sans aucune notion sur ces peuplades éloignées et inconnues, j'avois ajouté quelque foi aux rêveries de cet écrivain. En conséquence, et à mesure que je pénétrais dans l'intérieur de l'Afrique et que je visitois les Hottentots, je cherchois par-tout les vestiges

de cette florissante agriculture *qu'ils entendent incomparablement mieux que les Européens du Cap, qui s'adressent très-souvent à eux pour avoir leur avis là-dessus*. Je désirois voir quelqu'un de ces mariages solemnels qu'un prêtre forme et légitime en inondant de son urine les deux conjoints. Je voulois visiter les prisons publiques de ce peuple, assister aux audiences de ses tribunaux et aux sentences de son conseil suprême. Peut-être avois-je détruit en Afrique assez de monstres, pour aspirer à l'honneur d'être admis dans cet ordre de chevalerie dont l'historien nous décrit la marche et les cérémonies, avec autant de pompe que d'exactitude.

Hélas! toutes ces brillantes chimères se sont évanouies devant moi. Religion, police, loix, tactique des armées, ordre de bataille, traité de paix, expérience militaire, prisonniers, vainqueurs et vaincus, toutes ces hâbleries n'ont jamais existé que dans le cerveau de l'auteur, et dans les cabarets, où, en se moquant de lui, on les lui a débitées.

Trente ou quarante ans après la publica-

tion de ce voyage, l'abbé de la Caille fut aussi séjourner au Cap et par-là fut à portée de prononcer sur cet ouvrage, au moins en quelques matières ; il en a parlé comme il devoit. Depuis la Caille, d'autres voyageurs ont aussi porté sur Kolbe leur jugement, et aujourd'hui nous savons à quoi nous en tenir sur le récit de ce voyageur.

A l'en croire, dans toutes les peuplades hottentotes, sans exception, les mères ont l'horrible préjugé de ne pas vouloir deux jumaux, et l'abominable coutume d'en étouffer ou d'en égorger un des deux. Si ce sont deux filles ou deux garçons, c'est le plus foible qu'elles sacrifient ; si c'est garçon et fille, c'est la fille, dit-il, qui est la victime : et ces crimes, il ne rougit point d'attester qu'il en a été le témoin.

Et moi, j'atteste que cette imputation est la plus noire calomnie contre la nature dont jamais écrivain sans pudeur ait souillé sa plume. Pour m'en convaincre, il me suffisoit d'avoir vu les deux jumaux d'une des femmes du chef. Mais cependant, comme ces enfans auroient pu, par quelque rai-

son particulière, être une exception à la loi générale, je voulus interroger leur père sur ce prétendu massacre.

Tous les matins, avant mon départ pour la chasse, il venoit me voir avec ses deux femmes, et se régaler en fumant une pipe et avalant un *sopje*(petit verre d'eau de vie). Quoique son langage fut différend que celui des Hottentots de la côte de l'ouest, néanmoins, depuis près de deux mois que je parcourois le pays, j'avois appris à le comprendre un peu et à me faire entendre.

Un jour qu'avec lui et ses deux femmes j'étois assis sur l'herbe près de ma tente, je mis la conversation sur l'objet des jumaux, et fit demander à la femme si, dans le cas où elle auroit deux enfans, elle n'en étoufferoit pas un ? Cette question parût la fâcher; elle garda le silence et tomba dans une rêverie stupide. Mais le mari, se tournant vers moi et me rappellant que déjà je lui avois fais plusieurs questions pareilles, m'attesta avec violence que ce sacrifice étoit impossible.

Ainsi donc, voilà les blancs qui, d'après

Kolbe, accusent les Namaquois d'un crime abominable, et qui outrage la mère commune de tous les êtres.

J'ajouterai ici que les Namaquois, non-seulement ne se défont pas d'un de leurs jumaux quand ils en ont, mais qu'ils conservent et élèvent tous leurs enfans ; ce devoir est si naturel, que je n'aurois pu parvenir à faire comprendre une idée contraire.

Outre la grande inculpation révoltante dont je viens de parler, on m'avoit débité sur les Grands Namaquois, une fable absurde dont je vérifiai également la fausseté. Ce n'étoit point au Cap que celle-ci m'avoit été racontée, ainsi que l'autre. Je la tenois de Klaas Baster, qui, né dans les environs de l'Orange, pouvoit avoir sur ce peuple quelques connoissances certaines.

Selon lui, les pères, pour montrer qu'elle affection ils portent à leurs enfans, nourrissent d'une manière particulière leur aîné, comme devant être le premier objet de la tendressse paternelle. Pour cela, ils le mettent, pour ainsi dire, en mue; ils l'enferment dans une fosse, faite sous leur hutte, où, privé de mouvement, il perd peu par la

transpiration; et là, ils le nourrissent et l'empâtent, en quelque façon, avec de la graisse et du lait. Peu à peu l'enfant s'engraisse ; il enfle comme un tonneau ; enfin, quand il en est venu au point de ne pouvoir plus marcher et de plier sous son propre poids, les parens l'exposent à l'admiration de la horde, qui, dès ce moment, conçoit plus ou moins d'estime et de considération pour la famille, selon que le monstre a plus ou moins de rotondité.

Tel étoit le récit que m'avoit fait Klaas Baster ; et quoique tout me parût invraisemblable, cependant le narrateur y ajoutoit tant de circonstances et de détails, dont il prétendoit avoir été le témoin occulaire ; il avoit si peu d'intérêt à me tromper ; enfin l'esprit humain, chez des nations grossières et ignorantes, montre quelquefois des préventions et des coutumes si insensées, que, malgré ma répugnance, je m'étois vu forcé de croire à celle-ci.

Bientôt je fus désabusé ; par-tout où je fis des questions à ce sujet, je vis qu'on étoit prêt de me rire au nez. Cependant, comme il me paroissoit incroyable qu'un

homme qui disoit avoir vu, n'eût pas vu réellement ; comme il étoit possible que, sans être vraie dans tous ses détails, la fable néanmoins eût quelque fondement, je voulus me convaincre par moi-même de ce qui pouvoit y avoir donné lieu, et chaque fois que je visitois une horde, j'avois soin, sous différens prétextes, d'examiner, l'une après l'autre, toutes les huttes du kraal, et de demander quel étoit l'aîné de la famille; mais nulle part je ne vis rien qui annonçât, ni cette prétendue mue, ni ce prétendu empâtement, dont on m'avoit parlé.

Il est probable qu'un pareil conte avoit pris naissance chez les Colons situés dans le Namero et dans le voisinage du Namaquois; que c'étoit une plaisanterie faite par quelque bel esprit du lieu, sur la maigreur de ces peuples, qui en effet est excessive ; et que Klaas Baster, fils d'une Hottentotte et d'un Colon, en ayant été imbu dès son enfance, avoit fini, comme tous les menteurs, par assurer avoir vu ce qu'il ne faisoit que répéter. C'est ainsi que, dans toute la Colonie du Cap, les Colons et même les Hottentots,

vous assurent que dans les hordes sauvages, on pratique l'aspersion d'urine dans les cérémonies de mariage.

Je donne ici la figure de deux Grands Namaquois, homme et femme. La première est celle du chef, dessiné d'après nature, dans une de ces séances qu'il venoit passer près de moi pour fumer une pipe. J'y avois joint le portrait de l'une de ses femmes; mais ce portrait s'est perdu je ne sais comment dans mon retour en Europe.

A son défaut, j'en substitue un autre; celui d'une femme, qui, depuis long-tems m'avoit tourmenté pour que je lui fisse aussi son portrait, et qu'effectivement je dessinai pour m'amuser. Je crois devoir en prévenir mes lecteurs, afin qu'ils ne jugent pas des Namaquoises par les traits de celle que je leur presente. C'est une des plus laides de la horde; et elles sont généralement mieux que celle-ci, on pourroit même dire jolies quand elles sont jeunes.

La taille des Grands Namaquois, est plus haute que celle des autres peuplades hottentottes; ils paroissent même plus grands que les Gonaquois, quoique peut-être ils





ne le soient pas réellement. Mais leur os plus petits, leur air fluet, leur taille efflanquée, leurs jambes minces et grêles ; tout enfin, jusqu'à leurs leurs longs manteaux peu épais, qui, des épaules décendent jusqu'à terre, contribuent à l'illusion. A voir ces corps effilés comme des tiges d'arbres, on diroit des hommes passés à la filière.

Moins foncés en couleur que les Caffres, ils ont un visage plus agréable que les autres Hottentots, parce que le nez est moins écrasé, et la pomette des joues moins proéminente. Mais leur physionomie froide et sans traits, leur air phlegmatique et impassible, leur donne un caractère particulier auquel on les distingue. Toutes les fois que je les regardois, je croyois voir une de ces figures gothiques, à la mine oblongue, au corps alongé, qui, dans certains pays catholiques romains, semblent servir de sentinelles au portail des églises.

J'ai déjà dit ailleurs que les femmes ne tiennent rien de cette tranquille apathie. Gaies, vives, sémillantes, aimant beaucoup à rire, on croiroit qu'elles sont d'une pâte différente. Il est aisé de concevoir que,

malgré des humeurs si diverses, un ménage peut néanmoins vivre en paix. Mais ce qu'on a plus de peine à concevoir et à expliquer, je le répète, c'est comment ces tristes pères font des filles si gaies, et ces femmes si gaies des garçons si tristes.

Le kros ne diffère en rien, pour la forme, du manteau hottentot. Seulement, comme je l'ai déjà remarqué, il est plus long; beaucoup d'entre eux se servent de peaux d'hienne, de jackal ou d'isatis, quand ils sont assez heureux pour s'en procurer suffisamment pour faire un kros.

Quant aux ornemens qu'ils y ajoutent, ce sont des verroteries et des plaques de cuivre qu'ils tirent des Hottentots de la Colonie; j'ai trouvé chez eux une espèce particulière de ces verroteries en petits tubes alongés, de diverses couleurs, et transparens. Cette sorte de verroterie étant inconnue au Cap, j'ai voulu savoir d'où les Sauvages la tiroient; ils m'ont répondu qu'ils se la procuroient par des échanges avec d'autres nations voisines, que celles-ci ne l'avoient elles-mêmes que de la seconde main, et qu'originairement elle venoit des Noirs qui habitent

habitent les côtes de la mer des Indes, à l'est de l'Afrique, et qui la fabriquent eux-mêmes.

Si les objets dont je parle étoient des pierres et des gemmes colorés par la nature, on pourroit croire que les Noirs de l'ouest, après les avoir réduits en petits fragmens, savent les forer et les façonner; comme font, pour la pierre de l'amazone, les Sauvages de la Guyane. J'ai trouvé de ces substances colorées dans plusieurs roches de l'Afrique occidentale; et l'orientale peut en avoir de même. Mais ceux-ci sont des émaux; c'est-à-dire, un verre coulé et soufflé. Or, un pareil travail, supposant non-seulement pour la fonte, mais encore pour la composition des couleurs, beaucoup d'habileté, des instrumens, des connoissances chymiques, etc.; on peut, je crois, assurer, sans beaucoup de témérité, que jamais les Nègres de l'est ne connurent un pareil art; et que les émaux qu'ils vendent à leurs voisins leur viennent probablement des colonies portugaises du Mozambique. J'ai dans mon cabinet une ceinture de verroterie; et je certifie qu'elle n'est

ni de fabrique françoise, ni de fabrique hollandoise.

Outre l'espèce de décoration que je viens de décrire, les Grands Namaquois en emploient une autre, celle de s'enduire les cheveux avec une couche très-épaisse de graisse mêlée de différentes poudres de bois odoriférant. Plusieurs d'entre eux se tatouent le visage, les bras et même le corps. Mais le dernier usage n'est pas si usité chez eux que chez d'autres peuples plus au nord. Au reste, il se pourroit aussi que ce fût un usage indigène, et que le même esprit de coquetterie qui l'a fait imaginer chez les autres, l'eût également fait inventer chez les Namaquois.

Pour ce qui est de la religion, du culte, des prêtres, des temples, de l'idée d'une ame immortelle, tout cela est nul pour eux : ils sont sur cet objet, ce que sont tous les autres Sauvages, leurs voisins; c'est-à-dire, qu'ils n'en ont pas la plus légère notion.

La nature leur dit assez de ne pas faire à autrui ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fît ; mais les petites réunions qui sont un commencement de civilisation les mè-

nent, à cet égard, plus loin que bien des peuples cultivés, en leur prescrivant de faire à autrui ce qu'ils voudroient qu'on leur fît.

Je ne sais si je dois rapporter ici, un usage absurde qui est pratiqué chez les Namaquois, et qui, comme beaucoup d'autres, n'a de fondement que leur ignorance: c'est de se lier le prépuce lorsqu'ils ont une rivière à traverser. Cette opération se fait avec un fil de boyau; et même, comme leurs idées de pudeur sont, sur certains points, différentes des nôtres, ils la font, sans aucune précaution, vis-à-vis de leurs filles.

Qand je leur ai demandé le motif d'une pareille coutume, ils m'ont répondu, en vrais Sauvages, que c'étoit pour fermer une ouverture à l'eau qui pourroit entrer dans leur corps. Et ce qui prouve combien les préventions de l'ignorance son extravagantes et même contradictoires, c'est que les femmes, en pareils cas, ne se lient ni se bouchent aucune partie du corps, quelqu'accès qu'elles paroissent offrir à l'élément liquide.

D'après ce que j'ai dit du caractère flegmatique du Namaquois, on se doute bien que ce peuple n'est nullement guerrier. Cependant il a, ainsi que les nations qui l'entourent, un sagaie et des flêches empoisonnées ; et, comme elles, il sait très-bien manier ces armes. Il possède des bœufs de guerre, si redoutables dans les combats et si favorables à la lâcheté ou à l'inaction du combattant. Il s'est même fait une arme particulière que n'ont point ses voisins : c'est un grand bouclier de sa hauteur, et derrière lequel il peut se cacher tout entier. Mais, outre que son apathie naturelle l'empêche d'offenser et de se croire offensé, il est réellement, par la froideur de son caractère, pusillanime et poltron. Pour le faire trembler, il suffit de prononcer devant lui le seul nom d'*Houzouana*. Ce nom est celui d'un peuple voisin, né brave et guerrier, et distingué des autres nations africaines, par des traits particuliers. J'aurai lieu d'en parler bientôt.

Malgré sa froideur, le Namaquois n'est pourtant pas insensible aux plaisirs. Il cherche même avec quelque empressement ceux

qui, sans lui donner beaucoup de peine, peuvent le secouer et lui procurer des sensations agréables. Tous les soirs, dès qu'on avoit allumé le feu de mon camp, je voyois arriver trente ou quarante personnes, hommes et femmes, qui se mêlant avec mes gens s'asseyoient en cercle autour du feu. Là, pendant quelque tems, on gardoit un profond silence : enfin, quelqu'un prenoit la parole ; il racontoit une histoire, et parloit pendant des heures entières.

Je ne savois pas assez bien la langue pour suivre en entier ce récit ; cependant je voyois qu'il s'agissoit ordinairement d'un événement à l'honneur de la nation, et que le héros malheureux de l'aventure étoit presque toujours une hienne, un lion, ou même un Houzouana. De tems en tems l'orateur étoit interrompu par les éclats immodérés des femmes, qui rioient à gorge déployée. Les hommes, sans participer en rien à cette gaieté folle, raisonnoient gravement et avec l'apparence de la profondeur sur les détails qu'ils venoient d'entendre. Pour moi, au milieu de ces tableaux disparates et grotesques,

je m'amusois de la morgue des raisonneurs; et les femmes qui me voyoient rire et qui savoient que je ne comprenois rien à la narration, redoubloient d'éclats et rioient à perdre haleine.

Leurs instrumens de musique sont les mêmes que ceux des autres Hottentots, mais leur danse est bien différente, et tient du naturel de la nation. Si notre visage a reçu de la nature des traits qui peuvent exprimer nos passions, notre corps a aussi des attitudes et des mouvemens qui peignent nos affections et notre caractère. La danse du Namaquois est froide comme lui. Il n'y met ni joie ni graces; et sans l'excessive gaieté des femmes, ce seroit la danse des morts.

Ces tortues, pour qui la danse est une fatigue, ne montrent guère d'ardeur que pour les gageures, les jeux de combinaison et de hasard, et tous les exercices sédentaires qui exigent une patience et des réflexions, dont ils sont plus capables que de mouvement.

Un de leurs jeux favoris est celui qu'ils appellent *le tigre et les agneaux*. Voici à

peu près en quoi il consiste. Je dis à peu près, car je ne l'ai jamais assez compris pour pouvoir l'expliquer clairement.

On trace sur la terre un carré long, et l'on y creuse une certaine quantité de trous, profonds de deux à trois pouces; ce qui forme une sorte d'échiquier. Les trous se font par rangées les uns à côté des autres, mais le nombre n'en est point fixé. J'en ai vu depuis vingt jusqu'à quarante.

Pour jouer le jeu, on a, selon le nombre des trous, un nombre déterminé de crottins de brébis, durcis par le dessèchement, et qui représentent les agneaux. Quelques-uns des trous portent le nom d'agneaux également, et l'on y met les boules. Ceux qui restent vides sont appellés tigres. Peut-être même ne représentent-ils que différens repaires du même animal, et des retraites ou embuscades qu'il occupe successivement l'une après l'autre. Le joueur commence par tirer quelques agneaux de leur trou et par les mettre dans d'autres trous du tigre.

Probablement celui-ci a une marche ré-

glée, comme certaines pièces de nos échecs; et la finesse du joueur consiste à éviter cette marche, pour sauver ses agneaux et les empêcher d'être dévorés. Au moins, quand il lui falloit les placer ailleurs, je le voyois redoubler d'attention. Mais quelquefois il les approchoit ou les éloignoit si confusément, que, ne pouvant plus suivre la partie, je me perdois dans ses combinaisons, et n'y comprenois plus rien, jusqu'au moment où l'on ramassoit les enjeux.

Il y a un autre jeu qui, beaucoup plus facile, parce qu'il est uniquement de hasard, est par-là même d'autant plus dangereux que le Namaquois, l'aimant avec fureur, il y risque souvent ses troupeaux et tout ce qu'il possède. Celui-ci ressemble à ce jeu de *croix ou pile*, que jouent en France les gens du peuple. Le mimosa du pays porte pour graine une espèce de fève qui fait la principale nourriture des giraffes. On prend une certaine quantité de ces semences; on grave sur un de leurs côtés quelque signe, qui devient pour les joueurs ce que sont pour les nôtres le croix

ou pile ; et après les avoir agitées pendant quelque tems entre les deux mains, on les jette à terre, où il ne s'agit plus que d'examiner si les fèves qui présentent leur marque l'emportent en nombre sur celles qui n'en présentent point.

Ce jeu, fait pour réussir également et auprès des esprits indolens, parce qu'il ne les fatigue point, et auprès des esprits bornés, parce qu'il n'exige d'eux aucune combinaison, avoit singulièrement plu à mes Hottentots. Bientôt même ils s'y livrèrent avec une telle fureur que depuis le matin jusqu'au soir ils ne faisoient autre chose, et que plusieurs d'entre eux, après avoir perdu tout ce qu'ils possédoient vaillant, jouoient, pour dernière ressource, la portion de tabac et d'eau-de-vie qui devoit leur revenir les jours suivans.

Il ne leur restoit plus après cela que de me voler. J'avois à craindre que l'envie ne leur en vînt ; pour couper court à cette tentation, je rétablis l'équilibre dans les fortunes, en rendant à chacun ce qu'il avoit perdu ; certain que le seul espoir de regagner fait les joueurs. Ensuite il ne fut plus

besoin d'affiches pour empêcher ce désordre dans mon camp.

De la horde précédente, plusieurs Namaquois m'avoient accompagné dans celle-ci : ils paroissoient même se plaire beaucoup près de moi ; mais dès le moment qu'il ne fut plus permis à aucun de mes gens de jouer avec eux, ils ne trouvèrent plus dans mon camp la même satisfaction, et vinrent m'annoncer leur départ.

Néanmoins, n'ayant qu'à se louer de mes procédés, ils me témoignèrent, en me quittant, beaucoup d'attachement et d'amitié ; et même, comme je venois d'acheter quelques bœufs pour mes attelages, ils m'offrirent de les emmener avec eux et de les remettre à Swanepoel, dans mon camp de l'Orange. J'acceptai leur offre. En reconnoissance, je leur distribuai quelques cadeaux ; je leur confiai mes bêtes, après les avoir fait marquer ; et ils partirent satisfaits.

A peine m'avoient-ils quitté qu'un de mes Hottentots vint me demander une grace. Cet homme vouloit faire présent d'une belle vache à un Namaquois de la horde.

Déja il avoit, pour la payer, quelques gains faits au jeu; mais son avoir ne suffisoit pas, et il me supplioit de lui avancer sur ses gages un peu de quincaillerie, afin de se trouver en état de conclure le marché.

Un don d'une pareille importance supposoit quelque grand service rendu. Avant de consentir à la demande, je voulus savoir sur quoi elle étoit fondée; et j'appris que ce n'étoit point d'un cadeau qu'il s'agissoit, mais d'un troc; que mon Hottentot étoit amoureux de la fille du Namaquois; que pour l'obtenir de lui, il avoit offert une vache, et que celui-ci y avoit consenti.

Ainsi se font les mariages chez tous ces peuples africains. Tels ils ont été primitivement par toute la terre, avant que l'imagination des poëtes et la politique des sociétés humaines policées eût substitué à l'amour un représentant qui, sous le nom d'hymen, s'arrogeant le droit de former seul les unions, ne contribue trop souvent qu'à les troubler et à les corrompre. Chez les Sauvages, point de contract, point

de témoins, aucune cérémonie. Un homme et une femme se conviennent, ils vivent ensemble, et les voilà époux. Si la fille a des parens, elle est leur propriété; et en conséquence il faut ou qu'ils la cèdent ou qu'on la leur achète.

Au commencement de mon voyage, je n'avois, en femmes, avec moi que celle de Klaas, qui m'étoit nécessaire pour mon linge, pour ma cuisine et pour certaines parties de mon service; et je n'avois voulu en admettre aucune autre dans ma caravane; persuadé qu'elles n'y occasionneroient que troubles, embarras et discorde.

Ce qui m'étoit arrivé sur les bords de l'Orange, quand mes gens s'étoient faits chacun de petits sérails, m'avoit confirmé dans cette résolution. Mais depuis qu'une troupe de Caminouquoises s'étoit mise à mon service avec leurs maris et leurs pères, j'avois changé d'avis. Les services innombrables que me rendoient ces femmes, leur prévenance toujours en activité, la gaieté qu'elles maintenoient dans mon camp, me rendoient leur présence très-agréable; et j'en avois conclu que si des

maîtresses passagères n'étoient propres qu'à occasionner du désordre parmi ma troupe, des épouses pouvoient y produire un grand bien, ne fût-ce qu'en retenant les hommes auprès de moi et les empêchant de s'éclipser sans cesse pour aller de côté et d'autre acheter des rendez-vous et marchander des complaisances.

D'après ces réflexions, je ne pouvois qu'être très-aise de la requête que m'avoit présentée mon Hottentot. Je lui donnai la quincaillerie qu'il me demandoit pour acquérir sa vache; et peu après je le vis revenir avec une jeune Namaquoise, très-jolie, et âgée de seize à dix-sept ans.

Le lendemain, le chef de la horde étant venu déjeûner chez moi, je lui fis demander si ce mariage étoit de son goût et s'il y avoit donné son agrément. Cette déférence de ma part étoit le procédé d'un Européen qui raisonne d'après les préjugés de son pays. J'oubliois, en ce moment, qu'un Sauvage, quoique vivant sous un chef, est un individu libre, et que ce chef n'a sur sa propriété aucune puissance. Aussi ne répondit-il rien à ma question, et son

silence me prouva qu'il ne l'avoit point comprise.

Au reste, l'arrangement de mon Hottentot inspira à quelques-uns de ses camarades l'envie d'en faire autant. Deux d'entre eux imitèrent son exemple ; et je dois dire ici que je n'eus qu'à m'applaudir de ces mariages. Les trois jeunes femmes m'accompagnèrent pendant toute ma route ; et toujours je fus content d'elles, jusqu'au moment où, de retour au Cap, elles me quittèrent pour suivre leurs maris dans la nouvelle horde dont elles alloient faire partie.

Le nom de Namaquois est fort célèbre dans les colonies hollandoises ; mais on n'y connoît guère d'eux que leur nom. Quant à leur pays, on y suppose, je ne sais pourquoi, des mines abondantes d'or et d'argent. Certes, ce n'étoit pas la soif des richesses qui m'y avoit conduit. Quoique parmi les contrées d'Afrique que j'ai parcourues, celle-ci m'ait paru la plus aride et la plus désolée de toutes, je n'en ai pas moins voulu la visiter en entier, parce que je désirois connoître et les nations qui l'ha-

bitent et les productions qu'elle contenoit.

L'empressement avec lequel on me voyoit chercher et ramasser les insectes, très-abondans dans cette contrée, avoit intéressé à ma collection plusieurs personnes de la horde. Une femme qui s'étoit mise de la partie m'apporta un magnifique scarabée, que je crois inconnu dans tous les cabinets de l'Europe, ou qui au moins n'existe dans aucun de ceux que j'ai vu.

Pendant que j'étois occupé à examiner avec attention ce joli insecte, je me sentis tout à coup la figure inondée par une liqueur caustique d'une odeur d'alkali très-forte; cet arrosement fut accompagné d'une espèce d'explosion assez considérable pour être entendu à quelque distance. Je reçus malheureusement de cette liqueur dans un de mes yeux, ce qui me causa une douleur si insupportable que je crus perdre mon œil; j'en souffris plusieurs jours, au point d'être obligé de le couvrir et de le baigner de tems à autre dans du lait. Dans tous les endroits de mon visage qui avoient reçu de cette liqueur alkaline, je sentis la douleur d'une brûlure, et par-tout la peau

changea de couleur et prit une teinte de brun foncé, qui ne s'effaça que peu à peu et bien long-tems après. Ceci n'aura rien d'étonnant pour beaucoup de personnes qui connoissent déja la même propriété dans plusieurs insectes du même genre, et notamment à ce bupreste d'un beau verd doré que l'on trouve si communément dans nos jardins potagers d'Europe ; mais comme celui dont il est ici question est beaucoup plus gros et qu'il habite un pays très-chaud, il est naturel que l'effet qu'il produit soit plus remarquable ; cependant la liqueur que darde à son ennemi notre bupreste doré, cause une douleur très-sensible et son odeur est de même très-pénétrante.

Les naturalistes Dorci et Olivier ont donné, dans leur antomologie, la figure de ce bel insecte d'Afrique, que je leur ai communiqué. On peut consulter le N°. 5 de la planche première des scarabées ; mais je dois observer que la figure humaine que l'on remarque sur son avant-corcelet n'existe point dans la nature ; je suis même étonné que l'auteur de cet ouvrage ait laissé subsister

sister cette fausse représentation, qui est sans doute une vision du peintre ou du graveur, qui n'auroit pas dû être tolerée. Je me suis cru obligé de relever cette faute, pour ne point induire en erreur les amateurs, qui, au reste, pourront voir l'insecte lui-même, dans le cabinet de Dufrêne, attache au cabinet d'histoire naturelle, à qui je l'ai donné.

Quoiqu'en général les êtres du règne animal qu'on destine à être conservés dans les cabinets perdent tous plus ou moins, par l'effet du desséchement et du racornissement, je puis certifier que le bupreste dont il est question ne portoit pas plus une figure humaine étant vivant qu'après sa mort; d'ailleurs, les insectes durs, les scarabées enfin, ne perdent rien de leurs formes; tandis que ceux qui, par leur nature, sont moux, s'altèrent infiniment et ont besoin d'une préparation particulière pour être conservés dans leur état de nature; il en est même beaucoup qu'on n'a jamais parfaits, malgré les plus grandes précautions. Qui n' ~~m'~~avouera, par exemple, qu'un oiseau en mue ou mort de maladie

ne peut être, malgré tous les soins et les apprêts qu'employera pour lui l'ornithologiste, aussi agréable que celui qui aura été tué dans la force de l'âge et de la santé ?

Il en est ainsi de l'oiseau malade, ou qui, par quelque obstruction, est privé de cette humeur onctueuse, renfermée dans les glandes de son croupion, et qui lui sert à lustrer ses plumes. Pris dans cet état, il n'aura ni l'éclat ni le coup-d'œil brillant qu'il peut et doit offrir, lorsqu'il a été choisi dans d'autres circonstances. Si je me permets, en passant, ces remarques, c'est pour prouver qu'il est beaucoup plus difficile qu'on ne l'imagine de faire une belle collection.

J'avois récompensé libéralement la Namaquoise de qui je tenois le bupreste ; et j'avois même annoncé que je donnerois une double ration de tabac à celui ou à celle qui m'en apporteroit un autre. Cette promesse aiguillonna l'activité des fumeurs et des fumeuses. Les femmes sur-tout, tant de la horde que de mon camp, se mirent en quête de tout côté. Malgré l'ardeur et

la constance de leurs recherches, elles ne purent rencontrer un second bupreste ; mais elles me fournirent une quantité immense d'autres insectes et plus de deux cents espèces différentes de chrysalides : ce qui me coûta beaucoup de pipes de tabac, parce que, voulant encourager les perquisitions, j'affectois de payer plus libéralement que ne valoient les objets.

Mon dessein étoit d'emporter avec moi mes chrysalides, afin d'attendre et d'étudier en route leur développement et leur métamorphose. Mais, malgré tous mes soins, le voyage les fatigua tellement qu'avant mon retour au Cap, plus des trois quarts étoient mortes. Celles qui restoient paroissoient très-vivantes ; mais obligé de partir pour l'Europe, il me fallut les abandonner. Je crois qu'elles étoient du nombre de celles à la transmutation desquelles la nature emploie une année entière.

On sait communément en Europe que les chenilles n'y sont point venimeuses. Au moins c'est l'assertion de tous les naturalistes qui ont écrit sur cet animal ; et quoiqu'il y en ait quelques espèces velues dont

le contact occasionne des démangeaisons, il est prouvé, par l'expérience, que cet accident n'a point de suites. Mais l'histoire naturelle est une mine immense, qui, à mesure qu'on la fouille, présente des détails nouveaux et des découvertes intéressantes. Les cantharides, avalées intérieurement en poudre, ou appliquées à l'extérieur en emplâtre, sont un poison irritant très-actif; eh! qui sait si, à mesure qu'on étudiera l'histoire des insectes, on n'en trouvera point d'autres qui ont cette faculté dangereuse.

Mon père m'a assuré qu'à Surinam, parmi les cheniles velues, il en est deux espèces, noires et blanches, qui la possèdent à un degré redoutable. Si elles touchent la peau, soit d'un Noir, soit d'un Blanc, à l'instant même il s'y forme des ampoules, et bientôt il s'y établit un suppuration aussi abondante que celle d'un vessicatoire de cantharides. En moins de quatre heures, le mal augmente. Des douleurs aigues se font sentir, accompagnées de fièvre et de frissons; et si malheureusement le sujet a quelque vice dans le sang

ou dans les humeurs, sa plaie devient un ulcère auquel il faut appliquer le bistouri, pour empêcher la gangrène. J'ai dans mon cabinet ces deux espèces de chenilles remarquables par leur taille.

Chez les Namaquois, on trouve une espèce de chenille vraiment venimeuse; elle a deux pouces et demi de long, mais elle n'est venimeuse qu'autant que la plante qui lui sert de nourriture l'est elle-même. Prise sur le géranium, sur lequel je l'ai trouvé souvent, elle n'a nul danger, et j'en ai fait l'expérience. Aussi les Sauvages n'ont garde d'employer celle-ci. Mais parmi leurs rochers croît en très-grande abondance un petit arbrisseau dont le suc est un poison mordicant, et qui communique sa propriété aux chenilles qui rongent sa feuille. C'est-là qu'ils vont chercher celles qui leur sont nécessaires; ou, s'ils n'y en trouvent pas une quantité suffisante, ils y transportent celles qu'ils rencontrent sur le géranium.

Le moment de faire leur cueillette est quand l'insecte touche à l'époque qu'il devient chrysalide; c'est-à-dire, quand ses

anneaux se renflent et que ses formes commencent à s'oblitérer. Alors on le ramasse ; on en remplit des petits sacs de peau, et on l'y laisse fermenter. La fermentation excite dans le sac une transudation lente ; l'humeur aqueuse s'évapore, et ce travail intestin ne cesse que quand le résidu, bien concentré, a pris la consistance d'un vernis noir, très-épais. C'est dans cet état que le poison a acquis toute son activité et qu'on y trempe la pointe des flèches.

Probablement il faut, pour qu'il soit tout ce qu'il peut être, que la masse ait subi sa fermentation complette. Au moins l'humeur qui compose la substance de l'insecte n'a point, pendant sa vie, le même danger que quand il a été dissout et décomposé dans le sac. C'est ce que m'ont prouvé quelques faits.

Il est des corps dont le naturaliste, ainsi que le chymiste, se permet de vouloir connoître la saveur. Plusieurs fois, en Europe, j'avois osé mettre sur le bout de ma langue quelques gouttes de la liqueur des chenilles. Je tentai la même expérience pour celle des chenilles à poison, et ne

lui trouvai qu'une saveur médiocrement âcre, peu différente de celle que m'avoient fait éprouver les autres.

L'insecte lui-même, pris intérieurement, paroît n'être pas un poison. Un jour, je vis sur un des arbrisseaux une pie-grièche qui en mangeoit. Si l'oiseau s'est empoisonné, me dis-je à moi-même, bientôt je vais le voir mourir. Il me sembloit même que l'effet du venin devoit se faire sentir plutôt sur un gésier qui broie que sur un estomach qui ne digère que par des sucs dissolvans. Pendant plus de deux heures, je suivis la pie-grièche, examinant avec la plus grande attention tous ses mouvemens. Elle m'échappa enfin. Mais tant qu'elle fut sous mes yeux, je n'apperçus rien en elle qui indiquât de la souffrance, et la vis toujours également leste et gaie.

Outre le venin des chenilles, les Sauvages emploient encore, pour empoisonner leurs flèches, celui de quelques espèces de serpens; quoique ce dernier soit moins actif que l'autre. Les serpens qui servent particulièrement pour cette opération sont le *kooper-capel*, le *pokader* et le *hoorens-*

manetje ou serpent cornu. Celui-ci doit son nom à quelques écailles proéminentes, placées au-dessus des yeux, et qui les débordant de plusieurs lignes, forment une petite aigrette sur chaque œil. C'est à quoi se réduisent ces prétendues cornes de gazelle que lui prête Kolbe, qui en a donné une figure sous le nom de céraste. Je vois dans le voyage en Abyssinie, par Bruce, aussi un serpent cornu nommé céraste et qui paroît vraiment porter des cornes, du moins d'après ce qu'en dit ce voyageur; mais auroit-t-il aussi mal examiné les cornes de son céraste que celles de la giraffe; car il dit positivement que ce quadrupède a les cornes comme l'antiloppe ; ce qui est certainement faux.

Quoique le serpent cornu ou, pour mieux dire, à aigrette, n'ait que quinze à dix-huit pouces de long, et que par conséquent il soit le plus petit des trois serpens dont je viens de faire mention, il est le plus dangereux, parce qu'étant presque toujours caché dans le sable, sa petitesse et sa couleur grise empêchent de l'y distinguer ; tandis que le kooper-capel se fait appercevoir

de loin par sa grandeur et ses couleurs vives, et que la lenteur du pohader permet de se garantir sans peine de ses attaques.

On lit dans un voyage moderne, que quand les Sauvages veulent extraire le poison des serpens, ils les pilent tout entiers. Pour moi, non-seulement je n'ai rien vu de semblable chez les Hottentots, mais j'ai été mainte fois le témoin du contraire. Ils n'ignorent pas que le venin est dans la machoire; ils connoissent les vésicules qui le contiennent et savent très-bien l'en tirer. D'ailleurs, beaucoup de Sauvages se nourrissent du corps des serpens, après en avoir tranché la tête. Cet usage est très-commun chez beaucoup de nations, que iouq je ne l'aie jamais vu pratiquer chez les Hottentots; mais combien de fois, à Surinam, dans l'habitation de mon père, n'ai-je pas vu les Nègres africains, louangos et pombos, quoique nourris avec abondance, chercher à se régaler de cette friandise! Ils ne rebutoient pas même le serpent à sonnettes, le plus venimeux de cette immense famille. Tous ceux qu'ils pouvoient pren-

dre étoient mis en ragoût avec leurs autres alimens ; et c'étoit pour eux ce qu'est pour nous l'anguille dans une matelotte.

FIN DU SECOND VOLUME.

ERRATA.

TOME SECOND.

Page 7 *ligne*	9	krakeel, *lisez* krakkeel.
ibid.	16	du, *lisez* d'un.
13	7	roncontrées, *lisez* rencontrées.
34	6	reçue, *lisez* reçu.
40	9	Houris, *lisez* Ouri.
44	9	venoit, *lisez* venoient.
51	15	il, *lisez* ils.
53	18	valet de paysan, puis serviteur de la Compagnie, *lisez* serviteur de la Compagnie, puis valet de paysan.
62	18	Colons, *lisez* Sauvages.
68	17	d'*Anourap*, lisez de *Nourap*.
81	21	de disette, *effacez* de.
88	11	*après* l'autre, *ajoutez* elle.
91	23	est, *lisez* et.
101	12	ressensoit, *lisez* ressentoit.
159	*dern.*	une, *lisez* un.

Page 188	*ligne dern.*	arrivé, *lisez* arrivée.
207	12	en en, *lisez* et en.
221	10	effectiment, *lisez* effectivement.
224	12	gramem, *lisez* gramen.
238	13	fouruit, *lisez* fournit.
244	11	promeneur, *lisez* protecteur.
266	*dern.*	épourouverions, *lisez* éprouverions.
273	15	d'autri, *lisez* d'autrui.
283	3	j'attendois, *lisez* j'entendois.
286	20	éloignar, *lisez* éloigner.
290	12	touffes, *lisez* touffus.
352	9 *et* 10	il les confond et les croit la même, *lisez* il est facile en les confondant de les croire toujours la même.
373	1	le, *lisez* se.
381	7	nord-est, *lisez* nord-ouest.
397	17	du Namaquois, *lisez* du pays des Namaquois.
401	*pénult.*	une ceinture, *lisez* une de ces ceintures.
417	*pénult.*	m'avouera, *lisez* n'avouera.
423	*dern.*	pohader, *lisez* pof-adder.
423	2	*ibid.* *ibid.*
ibid.	16	queiouq, *lisez* quoique.